

# DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

---

*Le Glaneur*, 2<sup>ème</sup> année, Bruxelles, 1<sup>er</sup> mars 1903 – Décembre 1903 (n°13-21).

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>





NUMÉRO 13

Deuxième année

1<sup>er</sup> Mars 1903

---

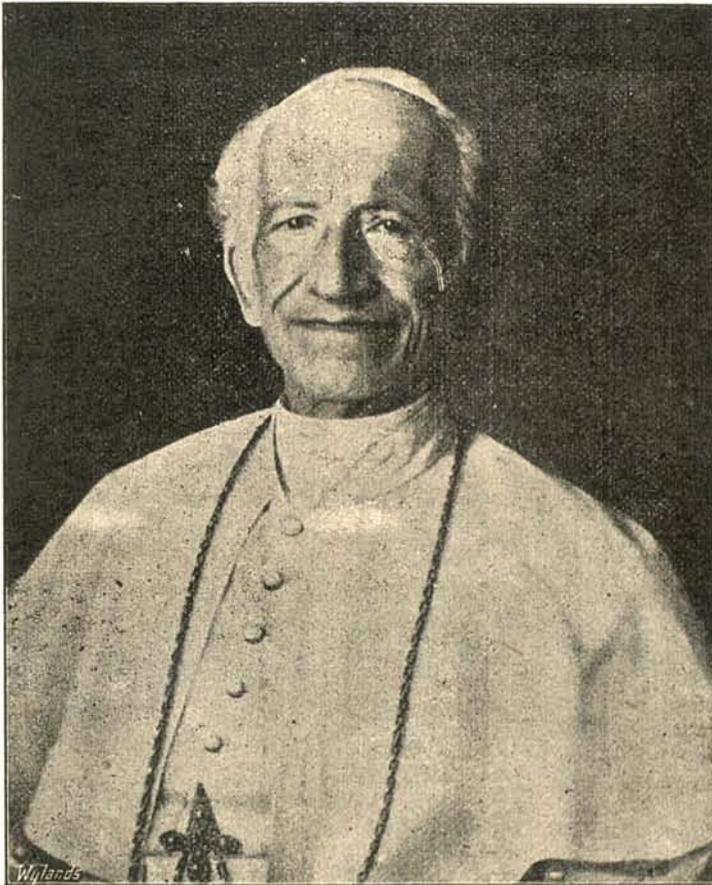
# LE GLANEUR

---

À Sa Sainteté **LÉON XIII**

Pontife et Roi

✻ 1810 \*\*\* 1878 \*\*\* 1903 ✻



Sa Sainteté Léon XIII

GLORIEUSEMENT RÉGNANT

# Le Jubilé Pontifical

1810-1903



Sa Sainteté Léon XIII (Joachim Pecci) est né à Carpineto, diocèse d'Anagni, le 2 mars 1810 ; il a été ordonné prêtre le 23 décembre 1837, préconisé à l'archevêché de Damiette le 17 janvier 1843, transféré à l'évêché de Pérouse le 13 janvier 1846, créé cardinal le 19 décembre 1853, élu pape le 20 février 1878, et couronné le 3 mars 1878. Il compte donc actuellement 93 ans d'âge, 66 ans de prêtrise, 60 ans d'épiscopat, 50 ans de cardinalat et 25 ans de pontificat.

Présentement, il n'y a que trois pontificats dont la durée ait atteint ou dépassé celle de Léon XIII : celui de saint Pierre qui, selon la tradition catholique, gouverna l'Eglise pendant 25 ans et deux mois ; celui de Pie VI, qui régna 24 ans et 8 mois ; enfin celui de Pie IX, qui régna près de 32 ans. Cette durée du pontificat de Léon XIII apparaît d'autant plus merveilleuse, si l'on réfléchit que le Pape, quand il ceignit la tiare, avait près de 68 ans révolus.

Joachim Pecci est né, en effet, à Carpineto, diocèse d'Anagni, le 2 mars 1810.

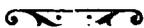
Il fut nommé, le 17 février 1838, délégué apostolique de Bénévent, et, le 12 juin 1841, promu en la même qualité à Spolète, dont il ne prit point possession, étant nommé le 17 juin 1841, délégué apostolique à Pérouse.

Préconisé le 17 janvier 1843, archevêque titulaire de Damiette, il fut envoyé à Bruxelles en qualité de nonce apostolique et séjourna trois ans dans notre pays.

Elu, le 13 janvier 1846, évêque résidentiel de Pérouse, il ne tarda pas à être créé, en 1853, cardinal.

Le Conclave s'étant ouvert après la mort de Pie IX, le cardinal Joachim Pecci fut élu Souverain Pontife le 20 février 1878 et prit le nom de Léon XIII. Il fut couronné le 3 mars suivant.

## LÉON XIII INTIME



Carpineto est une petite ville de quatre mille habitants, située dans le diocèse d'Anagni, à une quinzaine de lieues de Rome, au cœur de l'ancien pays des Volsques. Elle est bâtie dans une position des plus pittoresques, au sommet d'une roche escarpée, sur les flancs de laquelle s'accrochent ses maisons en granit noircies par le temps. Une forteresse et de nombreux clochers dominent l'antique cité, ainsi adossée aux massifs du mont Capreo, et surplombant la vallée où coule le torrent Fossa. Les montagnes sont couvertes de forêts de chênes, mêlées de pins maritimes et de cyprès ; les vallées sont plantées d'oliviers.

Tout ce territoire, ou peu s'en faut, appartient à la famille Pecci. Leur palais, rue Cavour, est d'une architecture médiocre, meublé sans luxe, et le Pape actuel n'y est venu que rarement depuis son élévation à la pourpre.

Les Pecci sont arrivés de Sienna à Carpineto au xv<sup>e</sup> siècle ; c'est une maison patricienne, mais non de haute noblesse. Ils portent d'« azur au pin de sinople posé sur une terrasse du même (à enquerre), adextré en chef d'une comète d'or et accosté en pointe de deux fleurs de lys du même, à la fasce arquée d'argent brochante sur le tout. »

Le patrimoine des Pecci ne dépassa pas cent mille écus romains, fortune considérable néanmoins dans ce pays.

Ce fut donc à Carpineto que naquit, le 2 mars 1810, Vincent, dit Joachim Pecci, du mariage du comte Louis, maire de la petite ville, et de la noble dame Anna Prosperi, de Cori. Il fut élevé jusqu'à huit ans par sa mère, femme simple et pieuse, puis envoyé au collège des Jésuites, à Viterbe, où il fit toutes ses études. Après la mort de sa mère, il vint à Rome et commença à suivre les cours du Collège romain, également dirigé par les Jésuites. Il fut un excellent élève, très lettré, et en même temps passionné pour les sciences exactes. Après quatre années d'études théologiques, il passa la thèse du doctorat, à peine majeur. Il écrivait

le latin en latiniste consommé, et, plus encore que son intelligence, la loyauté de son caractère, la droiture de son jugement, la pureté de ses mœurs émerveillaient tout le monde.

Il entra à l'Académie des Nobles ecclésiastiques et suivit les cours « in utroque jure » de l'Université Romaine, où il prit ses grades de docteur en droit civil et en droit canon. Remarqué par le cardinal Sala, il fut nommé prélat et référendaire à la signature, avant même que d'être ordonné prêtre par le cardinal-prince Odescalchi. Peu après, il fut envoyé comme délégué, d'abord à Bénévent, ensuite à Spolète, enfin à Pérouse.

Dès lors il parcourut rapidement une brillante carrière, et se fit apprécier par ses qualités d'administrateur autant que par sa fermeté. Créé à trente-trois ans, archevêque de Damiette, il fut nommé nonce à Bruxelles, où il conquiert l'estime du roi Léopold I<sup>er</sup>. Il n'occupa ces délicates fonctions que pendant trois ans : sa santé réclamait le climat méridional. Il revint donc à Rome, où Grégoire XVI le préconisa évêque de Pérouse dans le consistoire du 19 janvier 1846, et le créa en même temps cardinal, mais en le réservant « in petto ». Il resta à Pérouse jusqu'en 1878, date de son élévation à la tiare, et l'on sait assez quel mouvement d'études il créa dans son diocèse, où le tenait relégué son prédécesseur, qui l'honorait, mais ne l'aimait pas.

\* \* \*

Devenu Pape, Joachim Pecci a écarté de lui toute idée ou tentative de népotisme. On dut lui représenter que le frère du Pape ne devait pas être un simple prêtre, pour le décider à revêtir son frère Joseph de la pourpre. Pour ses neveux, enfants de son frère Jean-Baptiste, il ne rechercha point des alliances princières, pas plus qu'il ne leur prodigua les titres et les dignités. Il se borna à leur abandonner le patrimoine familial, et leur fit contracter les mariages qu'ils eussent pu espérer en demeurant dans leur condition de modestes gentilshommes de province.

On a prétendu à ce sujet, puis aussi à cause de la simplicité de sa vie, que Léon XIII est aussi avare que Pie IX

avait été généreux. C'est une erreur. Léon XIII apporte son grand esprit d'ordre et de régularité dans toutes les habitudes de sa vie intime. Il habite un appartement très simple, sans luxe, et se couche fort tard, car on voit brûler sa lampe très avant dans la nuit. Levé dès six heures et demie, il fait sa toilette avec l'aide de son « cameriere » Centra, un natif de Carpineto, dont le père s'honorait du titre de chapelier des cardinaux.

Il dit ensuite sa messe, en entend une autre et déjeune d'une tasse de café.

Il s'entretient avec ses secrétaires, puis reçoit le secrétaire d'Etat et les préfets des congrégations, qui lui font leur rapport sur les affaires du jour. D'une grande sobriété, il ne mange à ses repas que la « minestra asciusta », une bouchée de viande rôtie ou bouillie, du fruit, un verre de vin. Il ne boit que du vin de Velletri.

Il donne beaucoup d'audiences et s'intéresse personnellement à chacun de ses visiteurs. Comme distractions, comme plaisirs, il s'occupe beaucoup de son jardin, avec son jardinier, « For Cesare ». Il aime les bêtes, les serins, les pigeons, les paons et les perroquets. Il se promène souvent, quelquefois dès l'aube, le plus souvent après dîner, dans les allées plantées de myrtes qui conduisent à une vigne créée par lui et dessinée en forme de croix. Il se rend à la tour Léonine, bâtie au 14<sup>e</sup> siècle par Léon IV, et monte l'escalier tournant dans l'épaisseur de la muraille jusqu'à la vaste salle ronde où il aime à travailler, obligé parfois de s'y prendre à deux mains, l'une dirigeant l'autre, pour écrire. C'est là qu'il compose ses poésies latines.

Une autre de ses récréations préférées est quelque petit concert de chambre, où les jeunes clercs des écoles ecclésiastiques chantent de la musique religieuse. On sait combien d'efforts il accomplit pour remettre en honneur le chant grégorien, qu'il préfère à tous les chefs-d'œuvre de l'art profane. Il aime aussi les représentations de mystères, de légendes sacrées en dialogue : en ce vieillard parfois reparait l'artiste désireux d'émotions, de spectacle, et ce grand laborieux se délasse à ces nobles passe-

C'est parce qu'il est artiste que, malgré sa sobriété et son dédain du faste, Léon XIII se complait, en telles occasions, aux pompes solennelles. Il s'entoure volontiers de prélats aux majestueux costumes, de gardes-nobles aux brillants uniformes. Chaque année on célèbre l'anniversaire de son couronnement, et l'éclat est rehaussé des consistoires publics qui se tiennent dans la grande salle royale.

Rien n'est plus beau que de voir le pape avancer lentement à travers la foule, porté sur la « sedia gestatoria » ; les lourds ornements pontificaux, l'imense « falza », l'étole et la chape chargées de pierreries, semblent ne point peser à son corps si frêle.

Et, sous l'énorme tiare, on voit son visage d'une grave et superbe majesté, mais illuminé d'un sourire de bonté sincère, de charité attendrie. Il tient aux formes de l'étiquette, si minutieuse et si compliquée à la cour de Rome. On sait combien il a été choqué des allures désinvoltes et militaires de l'empereur allemand ; de l'attitude irrévérente du prince Henri de Prusse, et même de la toilette par trop « bain de mer » de l'actuelle reine d'Angleterre, qui s'était oubliée jusqu'à venir au Vatican vêtue en touriste de l'agence Cook.

Tel nous apparaît ce grand Pape, nature concentrée, puissante, laborieuse, prêtant peu à l'anecdote. Il a de l'esprit, voire un peu caustique, mais il ne fait pas de « mots ». Il reste, même dans l'intimité, l'homme de sa fonction, et rien ne lui ressemble moins que le portrait que M. Zola en a tracé dans son compact, massif et mal documenté volume sur Rome.

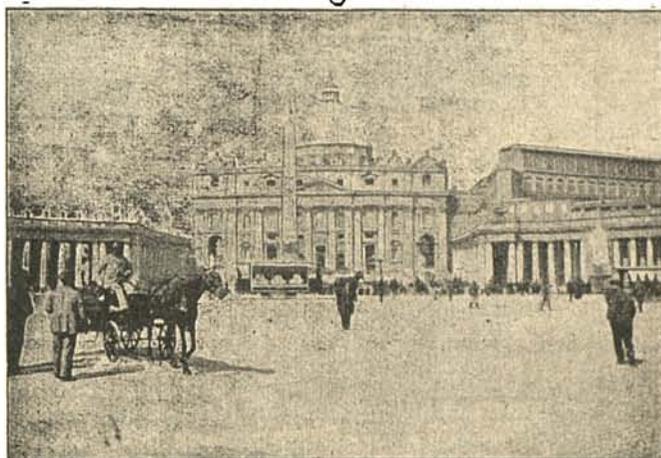


## La journée du Saint-Père

Été comme hiver, Léon XIII se lève à six heures. Son valet de chambre particulier, Céntra, de Carpineto, frappe à la porte pour le réveiller ; puis il va ouvrir la fenêtre, et ressort immédiatement.

Léon XIII se lève, fait sa toilette et s'habille sans l'aide de personne. On n'entre ensuite dans sa chambre que quand il a sonné.

A sept heures, il dit sa messe, — qui est servie par deux de ses *cappellani*



ROME. — LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

*segreti* (le Saint-Père en a six). Le Pape entend une autre messe, dite de *remerciement*, célébrée par un de ses *cappellani*, qui font aussi fonctions de secrétaires.

Après les deux messes quotidiennes, le Pape prend, en toute saison, du café au lait, sans beurre. Ensuite commence la série des réceptions.

Ordinairement, la première réception est celle du cardinal secrétaire d'Etat, qui vient soumettre au Saint Père les documents arrivés la veille ou ceux qui doivent être revêtus de la signature pontificale pour être expédiés dans la journée. Cette audience, — qui dure plus d'une heure, — n'a pas lieu le mardi et le vendredi, parce que, ces jours-là, le Pape reçoit le corps diplomatique. Dans ce cas, ce sont les substituts secrétaires d'Etat qui vont faire signer les documents.

La seconde réception de la journée est pour les cardinaux, les chefs de congrégations, les généraux d'ordres religieux, etc.

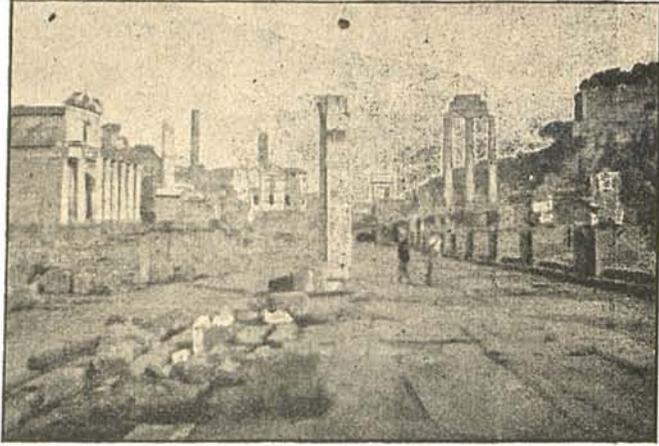
En hiver, si le temps est beau, le Pape interrompt ses réceptions pendant environ une demi-heure, pour aller faire une promenade dans les jardins du Vatican.

Léon XIII dîne à une heure de l'après-midi, suivant l'usage romain, à moins que les audiences ne l'aient retenu, — parfois jusqu'à deux et même trois heu-

res. Ce dîner se compose d'une soupe (généralement de pâtes) et d'un plat de viande rôtie, que l'on accompagne d'une friture de pommes de terre ou d'un autre légume. Pour dessert, un fruit, et c'est tout. Jamais de viande bouillie, de charcuterie, ni de fromage. Comme vin, du bordeaux vieux.

Généralement, le Pape lit les journaux à l'heure des repas.

Léon XIII mange toujours seul ; — c'est l'étiquette qui l'exige. Quand il veut faire une faveur spéciale à un prince romain ou à quelque grand personnage, il l'invite à *déjeuner*, c'est-à-dire à prendre du café au



ROME. — LE FORUM

lait après la messe. Encore faut-il, pour cela, avoir eu l'honneur d'entendre la messe du Pape et de recevoir la communion de ses mains.

Mais toujours, en pareil cas, une petite table est dressée, pour l'invité, à côté de celle du Souverain-Pontife.

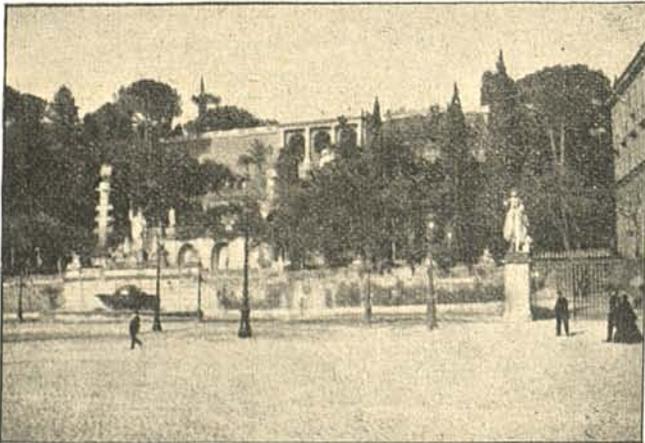
Quand le cardinal Pecci demeurait au Vatican, il venait assister au dîner de son frère et lui tenir compagnie.

Après le dîner, Léon XIII prend un peu de repos, c'est-à-dire qu'il s'assied dans un fauteuil et fait une sieste d'une petite heure. Il fait ensuite une promenade dans le jardin, quand le temps est beau. Ces promenades se font avec un camérier secret et l'*esente* des gardes-nobles de service (l'*esente* est un grade qui équivaut à celui de lieutenant). Le Pape fait sa promenade partie à pied, partie en voiture. L'allée carrossable s'étend sur une longueur d'un

kilomètre et demi environ.

Le Pape descend souvent dans les jardins du Vatican, non seulement pour y prendre l'air et s'y promener, mais encore parce qu'il prend le plus vif intérêt aux choses de l'agriculture.

Un jour, — peu de temps après son élection, — au cours d'une de ses promenades avec quelques person-



ROME. — LE PINCIO

nes de sa suite, il aperçut un lierre en fort mauvais état. Il fit aussitôt appeler *Sor Cesare*, le jardinier, pour lui montrer cette plante malade et prendre son avis.

— Elle se meurt ! dit le jardinier.

— Et pourquoi ?

— Que voulez-vous, Sainteté, le sol est tellement ingrat !

— Ou vous ne savez pas ce que vous dites, ou vous pensez que nous croirons tout ce que vous direz ! répondit Léon XIII avec vivacité. Pour faire reprendre cette plante, il n'y a qu'à procéder comme je vais vous l'expliquer.

Et, prouvant que la botanique n'avait pas de secret pour lui, le Pape se mit à donner au jardinier émerveillé une consultation complète sur la maladie de son lierre.

*Sor Cesare* resta tout mortifié. Puis quand Léon XIII se fut éloigné :

— En voilà un qui peut en remontrer à tout le monde, depuis ses cardinaux jusqu'à son jardinier ! Il sait tout, ce diable d'homme ! Pas moyen de le tromper !

Un type, ce jardinier. Dès qu'il voit arriver Léon XIII, il court à sa rencontre pour lui présenter un bouquet, que le Pape tient à la main pendant tout le temps de sa promenade. Mais, comme le successeur de Pie IX adore les fleurs, il lui arrive assez souvent d'en cueillir pour les ajouter à son bouquet.

Alors *Patrone Cesare*, avec désespoir :

— Mon Dieu ! il m'abîme tout le jardin !

Au retour de la promenade, le Pape donne de nouvelles audiences ou travaille avec ses secrétaires.

Vers six heures, il prend une tasse de bouillon avec un petit verre de bordeaux.

Les audiences sont reprises le soir, de huit à dix ; mais pas toujours, car le Saint-Père reste quelquefois seul et prépare de la besogne pour le lendemain.

A dix heures, il dit le Rosaire, avec Mgr Martolino, un de ses secrétaires pour lequel il a beaucoup d'affection et qui était déjà avec lui à Pérouse.

Entre dix heures et demie et onze, avant de se mettre au lit, le Pape prend de nouveau un bouillon, avec un morceau froid, — qui est resté du dîner.

Léon XIII se couche tous les jours à onze heures précises. Il ne dort pas très bien, surtout quand il s'est trop fatigué dans la journée, ou à l'époque des changements de saison.

Quand le Pape a quelque travail important ou pressé à faire, il s'enferme et ne veut être dérangé par personne. Il est alors tellement absorbé que, souvent, dans un moment de distraction, il se met à essuyer sa plume sur la manche de sa soutane blanche !

Sachant cela, le *cameriere* de Léon XIII, son fidèle Centra, ne manque jamais, les jours d'audience, de s'assurer d'abord que la manche est immaculée. Dans le cas contraire, il apporte une soutane blanche de rechange.



# Un portrait de S.S. Léon XIII



**Le Cardinal Joachim Pecci en 1878**

AU MOMENT DE SON ÉLEVATION AU PONTIFICAT

Quiconque a été admis à l'honneur d'approcher Léon XIII en audience particulière, s'est retrouvé, en présence du portrait qu'a laissé voir le Grand Palais des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1900, avec les mêmes fortes émotions qui assaillent au Vatican les heureux hôtes de ce providentiel Pontife. Pour mon humble part, passant devant ce curieux tableau qui figurait dans la Section Hongroise, j'ai été tellement frappé par la vérité du sujet et par l'intimité qu'il accuse, que je me suis cru encore auprès du grand vieillard qui m'avait accueilli au Vatican avec cette même bonté d'âme qui rappelle ce portrait étonnamment fidèle.

Dans le cabinet de travail de Léon XIII, où l'artiste a dû peindre son œuvre, c'est, comme dans ce tableau, le même Souverain, oubliant avec bienveillance les lourds soucis de sa charge d'homme d'Etat et de tous les Etats, et se débarassant avec noblesse de son pesant manteau de pontife de l'Eglise universelle, pour un instant de conversation familière avec ses invités. Contre les tons soyeux et rouges du fauteuil aux bois dorés avec sobriété, c'est bien le même mouvement de tout le corps osseux et long, à la renverse ; les mêmes, les deux bras fatigués et retombant sur les genoux dans une immobilité hiératique où les mains seules, se redressant parfois dans leur

blancheur d'ivoire, s'agitent des dix doigts longs et maigres en des révoltes de vie ; le même, surtout, le visage blanc aux beaux cheveux argentés qui le nimbe en auréole épaisse, et aux chairs sans rides perceptibles.

Avez-vous remarqué l'effacement des rides sur les visages des grands vieillards ; soit que les rides n'apparaissent qu'avec les soucis de la vie, soit que ces hommes privilégiés recommencent à vivre, ne doivent, comme les enfants, présenter aucune trace des tristesses que leur épargnera la deuxième existence, sans doute ? Je ne sais si ce phénomène aimable est général, chez les vieillards de l'âge de Léon XIII ; mais j'affirme, pour l'avoir observé longuement sur le visage du Saint-Père, qu'il existe et que ce portrait en exprime particulièrement l'heureux effet. Mais où le peintre a particulièrement étudié son modèle, c'est dans l'intensité pénétrante des deux yeux. Deux topazes, à peine brunies par les brumes de la vieillesse, comme deux étoiles par l'air du soir ; deux flammes chaudes, deux rayons vifs, qui jaillissent en traits de ces yeux petits et toujours en action, pour donner à ce visage toujours calme un mouvement de vie inexprimable et tout son caractère à la fois ferme et doux.

— Mais c'est Léon XIII en chambre ! dis-je à un commissaire de la Section Hongroise qui voulait bien me guider. Comment appelez-vous l'artiste ?

— Philippe Laszló ! me répondit-il. Un de nos jeunes maîtres, qui n'a pas encore trente ans.

Fulop Laszló ?

Au Salon des artistes français de 1899, j'avais déjà remarqué ce nom sous un portrait du chancelier d'Allemagne, le prince Clodwig de Hohenlohe. La sobre maîtrise de ce morceau avait valu du premier coup à l'artiste étranger, une deuxième médaille qui le mettait, à Paris, hors concours. Depuis, j'avais appris que ce jeune homme pauvre, né en 1869 dans un village de Hongrie dont il ne savait même pas le nom, avait trouvé sur son chemin de bohème des protecteurs qui, devinant son avenir, l'avaient fait entrer aux écoles secondaires de son pays d'origine. D'abord peintre en décoration et puis en majolique, et puis mouleur, et puis sculpteur, — autant de métiers où

il gagna chèrement sa première vie — il ne quitta la blouse de l'ouvrier pour le veston du rapin que lorsqu'une bourse lui permit d'entrer à l'École Normale de Budapest, où il eut pour maître de dessin Charles Lobz. Sorti premier de cette école, il passa à l'Académie de peinture de Munich, sous la direction du vieux Litzemayer, un bon peintre d'histoire qui avait appris son art de Pilloty, rendu assez célèbre par son « Galilée en prison » et par son genre d'interpréter l'histoire, avec quelques timides audaces qui rappelaient de bien loin celles de Delacroix. En réalité, le vrai maître de Laszló fut, à Munich, le grand Lembach, dont il héritait inconsciemment la sobre et puissante maîtrise en l'art d'interpréter psychologiquement le portrait. Pour compléter son éducation et ses influences, il profita de quelques autres bourses obtenues aux concours et yint s'inscrire à Paris, au nombre des élèves de Jules Lefebvre et de Benjamin Constant. Entre temps, quelques hautes relations que son beau talent autorisait et que facilitait sa fine et distinguée personne, permirent à Laszló de peindre des magnats, des princes et des chanceliers. Et, parti de Budapest en rapin, il y entre, cette année, en seigneur dans le joli château à deux tourelles que son travail lui a construit, en un des plus élégants quartiers de la ville.

— A Budapest même, 10, Palmengasse ! Ecrivez-lui. Il vous répondra comment il a réalisé la plus haute ambition de sa vie : peindre le pape Léon XIII !

Le lendemain de ma visite à ce portrait, une lettre courait la poste. Et voici la réponse que Laszló y a faite, entre la corbeille de nocé qu'il préparait, et le joyeux carillon qui annonçait son mariage.

« Monsieur,

Désirant, selon mon pouvoir, acquiescer à la demande que vous avez bien voulu m'adresser, je vais essayer de vous communiquer les faits qui m'ont amené à exécuter le portrait du Saint-Père, et les impressions qui m'ont accompagné pendant mon travail.

Dès le début de ma carrière de peintre, mes efforts ont toujours tendu, non seulement à rechercher dans l'homme la nature dans ses formes extérieures et fugitives ; mais encore et surtout à rendre

le caractère de l'individu en scrutant son âme dans tout ce qui peut la révéler. Aussi depuis longtemps, ai-je nourri l'ambition de pouvoir, un jour, voir et étudier en artiste cet être supérieur qui synthétise l'âme du monde civilisé et chrétien, le Chef majestueux et auguste de l'Eglise.

C'est à un savant prélat de Hongrie, Mgr Fraknoy, que je dois la faveur insigne et inestimable d'avoir été introduit auprès du Pape Léon XIII.

L'Eglise catholique de Hongrie célèbre cette année le neuvième centenaire de la réception du saint Baptême par le roi saint Etienne, prince à qui la Couronne de Hongrie doit son origine. Cette grande solennité de notre nation inspira à Mgr Fraknoy l'heureuse idée de solliciter du Saint-Père la grâce d'autoriser un artiste hongrois à perpétuer ses traits en un portrait destiné à notre Musée national. Cette grâce ayant été accordée, je fus l'heureux élu.

Mon bonheur fut doublement grand. Il m'était donné de contempler, entre les antiques et mystérieuses murailles du Vatican, le Souverain Pontife dans toute sa lumineuse majesté ; il m'était donné de fixer, pour la transmettre à la postérité, cette idéale figure historique. Mon vœu le plus ardent, ma plus chère ambition se trouvaient exaucés.

J'avais déjà eu l'honneur de peindre plusieurs princes souverains. Je connaissais déjà la sensation que produit sur le commun des mortels la présence des grands de la terre. Mais, — où trouver des paroles pour les rendre, — je n'oublierai jamais les émotions multiples et poignantes qui m'assaillirent, avec une progression indicible d'intensité, lorsque, accompagné de Mgr Fraknoy, je pénétrai dans ces salles du Vatican, témoins centenaires de tant d'événements ; et que je vis cette pittoresque somptuosité, ces gardes pontificaux, toute cette splendeur qui pourtant disparaît et s'annihile en présence de celui à qui ses mérites et ses vertus ont donné l'empire des âmes et des cœurs de ses enfants spirituels, en présence de l'auguste vieillard lui-même qui m'apparut dans sa salle de réception, blanc, sur un fond rouge, rayonnant mystiquement ; tel un lis immaculé, éblouissant. Et ce fut dans un élan irrésistible de toute mon âme, de tout mon

être, que je tombai à genoux, courbé devant la majesté de cette vision miraculeuse.

Sa Sainteté nous accueillit avec une ineffable bonté. Elle nous assura, dès l'abord, du plaisir qu'elle aurait à laisser peindre son portrait, « en témoignage de sa vive sympathie pour la Hongrie. » Et, à quelques jours de là, je me mis à l'ouvrage.

Mais après trois séances, au cours desquelles j'éprouvais mille angoisses en songeant à la responsabilité que j'assumais, je détruisis mon travail, mécontent de moi, n'ayant pas réussi à rendre cet auguste visage et l'âme lumineuse qui l'éclairait, comme je les voyais, comme je les sentais. Avec une douce bienveillance, le Saint-Père daigna m'accorder encore quatre séances ; et je pense, après cette seconde épreuve, avoir réussi à traduire l'impression que j'avais ressentie à première vue.

Au cours de ces séances, auxquelles assista toujours Mgr Fraknoy, Sa Sainteté témoignait un vif intérêt pour les progrès de son portrait. Elle avait du reste avec Mgr Fraknoy une conversation suivie et fort vive sur des thèmes variés, questions politiques, religieuses, sociales, arts et sciences, sur la Hongrie aussi, dont elle connaît les conditions passées et présentes, les hommes et leurs caractères particuliers avec une précision de détails, une sûreté de mémoire qui ferait croire que Léon XIII est le prince spirituel, non du monde entier, mais de notre pays en particulier. Ces entretiens, où je ne prenais pas directement part, me procuraient le double avantage de pouvoir concentrer toute mon attention sur mon travail et, point capital, de pouvoir suivre toutes les pensées de ce cerveau. Elles se reflétaient sur le visage de Léon XIII, trahissant la vivacité, la mobilité, l'énergie et, si je puis m'exprimer ainsi, la passion qui leur donnaient naissance. J'affirme n'avoir jamais rencontré d'être humain où les émotions intimes se manifestassent d'une manière si expressive, de modèle offrant un sujet d'étude plus digne d'un artiste.

Et pourtant il est impossible de séparer l'homme du Souverain Pontife. Tel que je l'avais vu, la première fois, dans ses appartements ; tel que je l'ai revu ensuite à la Chapelle Sixtine, blanc

lui-même de sa sereine pâleur, revêtu de ses blancs ornements, sur son trône blanc, symbole immatérialisé, imposant, surhumain et parfait de la paix, célébrant les saints Mystères, appelant de sa voix chaude, toute vibrante d'adoration, la miséricorde de Dieu sur la foule de ses hebis spirituelles. Alors, reconnaissant cette unité intime de l'homme et du représentant de Dieu sur cette terre, alors, dis-je, je sentis, je compris, je fus convaincu. Et j'affirme que nul être ne pourrait occuper le trône de saint Pierre plus humainement et plus divinement que Léon XIII.

Lorsque le portrait fut achevé, je l'exposai, avec l'autorisation de Sa Sainteté, pendant un jour, dans mon atelier de Rome où virent le voir des notabilités du clergé et de l'aristocratie et plusieurs de mes collègues. Le lendemain, il passa au palais de Mgr Fraknoy, entouré des portraits de son Eminence le cardinal Rampolla, de S. A. R. la comtesse Trani, de la comtesse Erlanger-Barbiellini et de la comtesse Revertera. Ce jour-là, vinrent plusieurs princes de l'Eglise attachés au Vatican et de nombreuses notabilités aristocratiques.

Avant de partir, j'eus le plaisir d'apprendre que mon œuvre avait obtenu l'approbation du Saint-Père, qui me fit remettre la croix de Pie IX avec son brevet. De son côté le cardinal Rampolla m'envoya la médaille d'or de Sa Sainteté avec une lettre des plus cordiales, qui est d'une grande valeur pour moi. Et je quittai la Ville Eternelle, accompagné des émotions inoubliables que j'y avais éprouvées, comme homme et comme artiste. J'emportais aussi mon précieux tableau à Paris, où mes compatriotes voulurent bien l'exposer dans la Section Hongroise de votre admirable Exposition Universelle.

A présent que vous savez tout, veuillez me croire votre bien dévoué Fulop Laszló. »

## LÉON XIII

Par le Cardinal

Gibbons (1)

Léon XIII est l'exemple vivant de la grande maxime monastique : « Laborare est orare ».

A 84 ans — il est dans sa quatre-vingt-cinquième année — c'est un ouvrier infatigable, actif, persévérant.

Debout de grand matin, il fait ses prières, écrit et dicte des lettres, écoute les communications du secrétaire d'Etat (dont les appartements sont au-dessus du sien) ou bien celles des secrétaires privés qui ont la délicate et importante mission d'ouvrir la correspondance qui afflue de toutes les parties du monde.

Entre temps, il trouve le moyen de faire une légère collation consistant en fruits, pain et chocolat. Sur ce point, feu le docteur Ceccarelli avait soin de recommander à son auguste client la sagesse de la régularité.

Le Saint-Père est ordinairement revêtu de la soutane blanche quand il donne audience aux cardinaux et archevêques qu'il a fait appeler.

Il parle avec ses hôtes en italien, en français ou en latin, langues qu'il possède parfaitement.

Sa voix est profonde, claire, bien modulée, pénétrante, et bien qu'elle ne soit pas d'une force exceptionnelle, elle indique vitalité et santé. C'est une voix intéressante et « sui generis ».

Il parle lentement et avec délibération de sorte que même ceux qui ne possèdent pas très bien la langue dans laquelle il s'exprime, peuvent le suivre facilement. Parlant, il est successivement affectueux et familier, élevé et digne.

Quand il entonne la messe, on entend sa voix à une distance considérable.

Les qualités intellectuelles qui distinguent si éminemment Léon XIII se reflètent fréquemment dans toute sa personne presque chétive et frêle, mais particulièrement dans ses mains bien formées et dans sa figure expressive, pâle et caractéristique. Il est évident que le feu divin brûle dans ce corps apparemment si délicat. Comme il parle, l'étincelle fréquente de ses yeux et le léger coloris de ses joues vénérables révèlent le zèle du Saint-Père.

Quand il entre dans une chambre, il glisse plutôt qu'il marche sur le plancher, ayant moins l'air d'un être en os et en chair que d'un corps spiritualisé.

Le Saint-Père est d'une singulière majesté quand, au jour des grandes solennités de l'Eglise, on le porte à travers les

corridors de son palais, ou bien encore lorsque, assis sur son trône, il ouvre et ferme la bouche des nouveaux cardinaux.

Il est curieux de voir avec quelle force le Saint-Père supporte les longues cérémonies qui éprouveraient des prêtres beaucoup plus forts que lui.

Pendant les années mémorables des deux Jubilés, alors que toutes les nations de la terre apportaient leurs tributs à ses pieds et que les pèlerins, les ambassadeurs et les princes remplissaient les antichambres du Vatican, il n'était pas rare que le Saint-Père, négligeant les ordres de son médecin, donnât audience pendant six ou huit heures consécutives.

Et ce ne fut que lorsque le dernier grand pèlerinage fut parti, et que Rome eut retrouvé son calme habituel, que Léon XIII donna des signes de lassitude.

Souvent, après que tous ses domestiques se sont retirés et que chacun croit qu'il repose tranquillement, un œil indiscret pourrait le surprendre priant, lisant, formant de nouveaux plans, ou bien encore revisant l'une ou l'autre de ses éloquentes Encycliques dans lesquelles se révèlent avec tant de force son intelligence des questions publiques, sa ferveur chrétienne, sa sagesse diplomatique et son goût exquis pour la littérature.

Son valet de chambre, dit-on, a tressailli plus d'une fois en le trouvant, le matin, à genoux faisant ses prières.

Et c'est par toutes ces qualités de foi, de persévérance, d'abnégation et de sollicitude éclairée pour tout ce qui touche à son œuvre, que Léon XIII qui dirige la chrétienté depuis dix-sept années — dix-sept ans d'efforts persévérants, d'une patience merveilleuse, d'une résistance digne, de progrès édifiants, et de conquête spirituelle — a pu regagner tout ce qui avait été perdu et relever la puissance morale, politique et religieuse de la chrétienté catholique.

(1) En 1894



## La tiare d'or du jubilé pontifical.

Le «triregno» qui a été offert au Pape au nom des fidèles du monde catholique, par S. Em. le cardinal vicaire

Respighi, est une œuvre aussi précieuse par le travail artistique que par le métal.

Cette tiare est due à M. Aug. Milani, de Bologne, l'artiste qui a ciselé la lampe offerte au sanctuaire de Lourdes par le pèlerinage italien.

On comprend les difficultés de ce travail, qui doit offrir, avec un poids très léger, un aspect imposant et artistique.

La tiare du jubilé pontifical est montée sur une lame d'argent martelé, de forme légèrement ogivale. Le sommet est surmonté de la croix plantée sur un petit globe terrestre ; sous ce globe, la lame d'argent est percée d'étoiles et retient la calotte satinée de soie blanche.

La monture d'argent est divisée dans le sens de la hauteur par trois cercles en forme de couronnes d'or très pur. Chacune de ces couronnes est formée d'une lame d'or dont le rebord supérieur sert de base à une dentelure fleurdelisée. Sur la largeur de chaque lame ressortent très brillantes trois inscriptions ; la couronne supérieure porte :

*Omne regis Christi pastorum pastor ovile;*

celle du milieu :

*Nescius errandi fidei morumque magister ;*

et l'inférieure :

*Maximus in terris divina jure sacerdos*

Ces inscriptions sont dues à Mgr Tarozzi, l'un de ces travailleurs modestes, aussi saint que savant, qui vit au Vatican dans l'intimité habituelle de Léon XIII.

Entre la couronne du milieu et les deux autres, se trouvent deux autres bandeaux couverts d'une ornementation très fine de rameaux d'olivier qui s'entrelacent.

Le plus bas offre dans de petits carrés six médaillons en niellure. Quatre représentent le premier Pape saint Pierre, le pape actuel Léon XIII, l'autre Pape qui fit son jubilé pontifical, Pie IX, et une figure d'ange. Chacun des deux autres médaillons porte une inscription ; l'un :

*Leoni XIII annum XXV Sacri Principatus feliciter complenti*

l'autre :

*X. Cal. Mart. anno MDCCCIII collata catholicorum stipe*

Le bandeau supérieur a deux médail-

lous ; l'un sur le devant, représente le bon pasteur ; l'autre, par derrière, la croix emblème du comité du solennel hommage.

Au-dessus de la couronne supérieure, la tiare est travaillée à jour, ce qui achève de donner un aspect d'ensemble plein de légèreté.

Le poids de la tiare est juste d'un kilo.

L'idée d'offrir cette tiare d'or fut lancée, dès 1898, par le comité international formé avant l'année sainte pour rendre « un solennel hommage au Christ roi des siècles et à son Vicaire au début du XX<sup>e</sup> siècle. »



## Le Pilote de l'Église

Quand j'étais jeune, une image  
Enchantait l'œil de mon cœur :  
C'était un esquif, vainqueur  
De la mer et de l'orage.

Contre les flots en fureur  
Un homme au calme visage,  
Seul soutenait l'équipage,  
Domptait la mer et la peur.

J'en recevais une flamme,  
Ainsi, de la grandeur d'âme  
Le premier rayon a lui.

Plus fort tout seul que la terre,  
Tranquille au tombeau de Pierre,  
L'homme est vivant aujourd'hui.

L. VEUILLOT.



## A LÉON XIII

LE PAPE DES OUVRIERS

Connait-on bien son âge? — C'est à lui la jeunesse  
Qui par un don divin, chez l'aigle vieillissant,  
Est toujours printanière et refléurit sans cesse  
Devenant immortelle en se renouvelant.

Il l'aura bien montré dans ce jour mémorable  
Où l'ouvrier français inclina son drapeau  
Devant la tiare auguste. — O spectacle admira-  
[ble!

Grave-le dans ton cœur, ô Pape ! il est si beau !

Ah ! qu'ils feront donc bien, — je parle de ces

Qui, se croyant soumis, soumis à leur façon, [sages  
N'auront fait que se perdre, hélas ! dans les

Ah ! qu'ils feront donc bien d'écouter la leçon [nuages, —

De ce Pape si grand ! de ce siècle la gloire !

Qui, d'une main si sûre, a tracé le chemin

A la démocratie, encore sans histoire,

Si nous la comprenons à son sens de demain,

Ce sens que de si haut indiqua Léon treize

Aux nobles ouvriers que conduisit Harmel

Avec tant de fierté ! — fierté toute française

Que le Pape a bénie et qu'approuva le Ciel.

Après le Pape du Rosaire,  
C'est le Pape de l'ouvrier,  
Celui que la voix populaire  
Nomme l'ami de l'atelier.

Ah ! l'ami de l'usine !...  
Encar que tout labeur  
Qui devant Dieu s'incline  
Ait droit au même honneur

Aux yeux du commun Père  
De tant d'hommes courbés  
Sur la tâche ouvrière  
Où tous sont appelés.

Non, sous le poids des ans ne fléchit pas son [âme,

Et c'est toujours chez lui même essor, même [ardeur,

Même haute pensée et toujours même flamme,

Même bonté sans fin : surtout ..même grandeur!

A. DESCHAMPS,

(Après l'accueil fait par le Souverain Pontife au pèlerinage  
ouvrier français, en 1898.)



## Biographie

### Le Cardinal Parocchi

Un télégramme de Rome nous annonçait récemment la mort d'un des membres les plus en vue du Sacré Collège, le cardinal Parocchi.

Né à Mantoue, le 12 août 1833, Lucide-Marie Parocchi revêtit l'habit ecclésiastique dès l'âge de 13 ans et fit de brillantes études à l'Université grégorienne de Rome. En 1847, il fut ordonné prêtre, et en 1857 il couronna ses études par le doctorat en théologie. De retour

dans son diocèse, il enseigna successivement la théologie morale, l'histoire ecclésiastique et le droit canon. On lui confia ensuite la paroisse des Saints-Gervais-et-Protais, à Mantoue. Dans cette nouvelle sphère, le zèle et pieux pasteur déploya une merveilleuse activité. Il tint des conférences, publia d'éloquents travaux contre le protestantisme et le rationalisme ; aussi son nom fut bientôt connu dans toute l'Italie et à l'étranger. Pie IX le nomma prélat domestique, et en 1875 le préconisa évêque de Pavie. En 1877, il fut transféré à l'archevêché de Bologne. La même année, au Consistoire du 22 juin, Pie IX le créa cardinal du titre de Saint-Sixte. Nommé, en 1884, cardinal-vicaire de Sa Sainteté, il a opté pour le titre de Sainte-Croix en Jérusalem, puis, le 30 novembre 1896, pour celui de Porto et Santa Rufina.

Le cardinal Parocchi était un lettré connu par ses goûts d'artiste. C'était un des esprits les plus remarquables et les plus cultivés.

Sous-doyen au Sacré Collège, il était en même temps vice-chancelier de l'Eglise romaine et Sommistre des Lettres apostoliques, commandataire de Saint-Laurent in Damaso, secrétaire de la Congrégation du Saint-Office. Il était aussi président de la Commission cardinalice de *eligendis episcopis*.



Le cardinal Parocchi était une des grandes figures du Sacré-Collège. Sa charge

de vice-chancelier est une des plus hautes de la hiérarchie ecclésiastique. Il ne sera pas sans intérêt de dire un mot de ces fonctions.

Il est difficile de dire à quelle époque remonte l'institution des chanceliers de l'Eglise romaine. La Cour pontificale ayant une organisation qui ressemblait beaucoup à celle de la Cour impériale, il est très probable que l'office de chancelier dans cette dernière fut le modèle d'une institution similaire dans la première. Quand l'Eglise eut obtenu, sous Constantin, la vie publique et une organisation officielle, elle eut ses chanceliers. Toutefois, leur catalogue complet est loin d'exister, et la mention la plus ancienne nous est donnée sous Sergius I<sup>er</sup> (687-701), où l'on nomme un Grégoire *Monachus et bibliothecarius*, charge qui alors se cumulait avec celle de chancelier. Sous Clément II (1046-1047), commence la série des bibliothécaires et chanceliers unis *officiellement* dans le même titre. A partir de Lucius III (1181-1185), nous trouvons les cardinaux-chanceliers qui ont un substitut *vicem agens cancellarii*. Avec Honorius III enfin (1216-1227), cette charge prend le titre de vice-chancelier qu'elle conserve encore aujourd'hui.

La juridiction de la Chancellerie comprend l'expédition des Bulles pontificales et des Lettres apostoliques données *sub plumbo*.

Ce tribunal a un code de règles appelées règles de la Chancellerie, dont on donne communément comme auteurs Jean XXII et Benoît XIII, papes d'Avignon. Ces règles, au nombre de 72, indiquent la procédure à suivre dans les concessions qui passent par la voie le bureau. Elles sont approuvées par le Pape le lendemain de son élection et entrent immédiatement en vigueur, bien qu'elles ne soient publiées qu'à la première audience de la Chancellerie. Pour y déroger, il faut en faire une mention expresse.

## CARNET MUSICAL

### I. — LES CONCERTS

La deuxième séance de M. César THOMSON (28 février) a attiré, dans la vaste salle des concerts du Conservatoire, une affluence d'amateurs tout à fait excep-

tionnelle ; stalles et loges étaient littéralement bondées.

Au programme, Haendel et Bach. De Haendel, nous avons applaudi le *Concerto grosso* n° 10, pour orchestre, concertini et orgue : œuvre magistrale, brillamment interprétée par l'orchestre, sous la direction du maître Van Dam. De Haendel encore, la 5<sup>e</sup> *Sonate*, pour deux violons et piano ; nous avons pu admirer de nouveau la fermeté de jeu et l'expression extraordinaire de M. C. Thomson, qu'accompagnaient MM. Ad. Betti, un violoniste de grand talent, et Delune, le pianiste bien connu.

Bach occupait la large part de la soirée. Nous avons entendu d'abord sa célèbre *Chaconne* pour violon : le morceau est suffisamment connu par les difficultés inextricables qui le composent ; en maître consommé, M. Thomson nous a donné le véritable caractère de ces pages grandioses et hardies : l'éminent artiste possède à fond la technique de son instrument, et son archet, sous l'impulsion d'une âme profondément artistique, triomphe des plus difficiles problèmes dont Bach a parsemé son œuvre.

Ces grandes qualités d'interprétation, nous les retrouvons dans le *Concerto en ré mineur* (Bach), pour violon, orchestre à cordes et orgue. Ici encore, M. Thomson, par son jeu superbe, met en puissant relief l'énergie et la délicatesse de l'œuvre. Dans l'*allegro* au rythme vigoureux et serré, aussi bien que dans l'*adagio* grave et religieux, mais plus encore dans le *finale* si finement ciselé, le maître reste digne de la réputation qu'il s'est acquise, et nous n'essaierons pas de décrire l'émotion de l'auditoire, à l'audition de cette œuvre grandiose. D'enthousiastes acclamations ont à diverses reprises souligné la magistrale interprétation de M. Thomson, très bien soutenu d'ailleurs par l'orchestre et l'orgue.

M<sup>me</sup> Metzger, de Bayreuth, prêtait à cette belle séance le charmant concours de sa voix douce et grave : elle nous a fort impressionné dans l'admirable récitatif de la *Matthæus-Passion* de Bach, et plus encore dans une des pages les plus religieuses de l'*Actus tragicus* du même auteur.

\* \*

Ce que Thomson est au violon, WIELAWSKI l'est pour le piano : maître

consommé, artiste hors pair. Ce dernier consacrait cette troisième et dernière séance de piano à un programme entièrement signé de son nom. D'abord une magnifique *Sonate* inédite, de très belle allure et tout imprégnée du grand art allemand. Puis une série d'œuvres indépendantes : *Ballade*, *Berceuse*, *Valse*, *Polonaise*, etc., qui toutes révèlent un remarquable talent de composition, et dont la grandiose interprétation a valu à l'éminent artiste les plus enthousiastes ovations. Plus encore qu'aux séances précédentes, le maître a mis, dans l'exécution de ces belles pages, toute sa grande âme, et les merveilleuses délicatesses d'une science musicale indéfinissable.

Le brillant auditoire de la Grande Harmonie s'est retiré comme à regret, et avec le secret espoir de retrouver, à la saison prochaine, de nouvelles et aussi inoubliables émotions.

\* \*

Chambrée complète, le 17 mars, à la Salle Erard, pour le récital de violon donné par M. Edouard LAMBERT. Le jeune virtuose nous a procuré une de ces auditions dont la mémoire ne se perd pas facilement ; dire qu'il a été absolument impeccable serait une exagération évidente : tous ceux de nos lecteurs qui manient l'archet savent par expérience quelles études longues et minutieuses sont nécessaires pour acquérir une science approfondie du violon ; il faut toutefois reconnaître que M. Lambert, grâce à un travail persévérant et soigné, s'est classé dès maintenant parmi nos plus brillants artistes ; il a largement profité de ses études, et son incontestable talent lui prépare un avenir peu ordinaire.

Son jeu serré, précis, nous apparaît empreint d'un grand sentiment d'art ; sa manière, qui rappelle celle du maître Thomson, surmonte avec aisance les difficultés les plus inextricables, et aborde indifféremment les œuvres intéressantes de l'école italienne du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux plus grandes pages de nos compositeurs modernes. Toutes nos félicitations au jeune artiste, dont la brillante interprétation a soulevé dans l'auditoire de véritables tempêtes d'applaudissements enthousiastes.

M<sup>lle</sup> BUISSON, une cantatrice d'un beau talent, et M. LAUWERIJNS, le pianiste

bien connu, ont, pour leur part, contribué puissamment au magnifique succès de cette soirée.

\* \* \*  
La quatrième et dernière séance du quatuor ZIMMER a revêtu le caractère d'une manifestation musicale. Pour la clôture de la saison, les éminents violonistes s'étaient assuré le brillant concours d'un de nos meilleurs clarinettes, M. G. HASENEIER, professeur au Conservatoire de Liège, et de M. Em. BOSQUET, le pianiste tant recherché. Soirée remarquable à tous points de vue; au programme: le trio pour piano, clarinette et violoncelle, op. 29, de Vincent d'Indy; le quatuor à cordes en fa majeur de Glazounow; et la quintette avec clarinette de Mozart. Inutile de dire que les vaillants interprètes ont recueilli une ample moisson de bravos, d'ailleurs bien mérités.

\* \* \*  
Nous voici, pour la première fois de la saison, dans la coquette salle Leroy, pour y entendre (19 mars) un piano-récital, donné par M<sup>lle</sup> VANDERVEKEN. Nous avons déjà parlé à nos lecteurs, l'an dernier, de la jeune et tout aimable pianiste, l'une des meilleures élèves du maître Van Dam. Depuis lors, le talent de l'artiste s'est admirablement affiné: il y a plus de souplesse dans le jeu, plus d'âme dans l'interprétation, plus d'amour, dirions-nous volontiers, dans l'expression artistique des nuances. Au programme, quelques belles pages de Beethoven, Chopin, Liszt, des œuvres charmantes de Daquin et de Dubois, etc. Cet ensemble si agréablement varié nous reporte bien loin de ces interminables soirées, où l'on n'entend que d'immenses sonates en trois ou quatre parties, chefs-d'œuvres de composition certes, mais pour l'audition desquelles le public n'est généralement pas assez préparé. Ici, tout est frais, délicat, empreint d'un charme indéfinissable qui laisse à l'âme une impression de repos et de satisfaction intime.

Nous réitérons à la charmante interprète l'expression de notre vive admiration, et, au nom du public qui l'a tant applaudie, nous émettons le vœu très sincère de l'entendre souvent encore au cours des prochaines saisons.

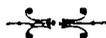
## II. COMMUNIQUÉS

Jeudi 2 avril, à 8 1/2 heures du soir, salle de la Grande Harmonie, 3<sup>e</sup> et der-

nière séance de musique de chambre, organisée par M<sup>me</sup> Marie EVERAERS, pianiste, MM. J. ENDERLÉ, violoniste, F. PENNEQUIN, altiste et A. WOLFF, violoncelliste, avec le concours de M. H. SEGUIN. Au programme le *Quintette* de Schumann, la *sonate* en fa de Beethoven et le 2<sup>o</sup> grand *trio* de Raff.

M. Seguin interprétera un air de Mozart et diverses pièces pour chant.

FR. DUFOUR



## LIVRES ET REVUES

### I. LES LIVRES

VENGEANCE ! Drame vénitien, en trois actes et en prose, par Marcel HARYS. In-32 carré de 48 pages. Soignies, J. Anthoine.

THÉORIE DES IMPÔTS, par F. RODENBACH. In-16 de 16 pages. Bruges, Geuens-Willact.

LA NAPOLEONADE, par Auguste NORGÅ. Paris, Lahure. Prix: 25 fr.

Nous reviendrons prochainement sur ces trois ouvrages, la place nous faisant défaut dans le présent numéro.

### II. LES REVUES

LE SOUVENIR. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix: 3 fr. par an. Mars 1903: A Lourdes. — Poison alimentaire. — Cloches de France, etc.

TOURING-CLUB DE BELGIQUE. — *Mensuel*. Bruxelles, Février 1903: La conférence de M. Buls sur la Sicile. — En Ardenne. — Le Léman oriental. — La vallée de la Sennette, etc.

MODERNE KUNST. — *Bi-mensuel*. Berlin. Prix: 33 fr. par an. Hef 14: Ferdinand Wagner. — Kunst-Sinnsprüche. — Bei Pauline Lucca in Wien. — Zick-zack, etc. — Hef 15: Die Schweiz — Am Vierwaldstätter See. — Vor der Tells-Kapelle. — Jungfrau. — Im Kanton Wallis, etc.

LE MESSAGER DU S. SACREMENT. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix: 1,50 fr. par an. Mars 1903: Vingt-cinq ans de pontificat — Saint Conrad. — St. Joseph et l'Eucharistie, etc.

REVUE DES POÈTES. — *Mensuel*. Paris. Prix: 6 fr. par an. Mars 1903: Emile Trolliet. — Poésies — La vie poétique, etc.

LA PHOTO-REVUE BELGE. — *Mensuel*. Namur. Prix: 1 fr. par an. Mars 1903: L'altération des épreuves positives. — Les agrandissements sans lanterne, etc.

LE PHILANTHROPE. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix: 2 fr. par an. Mars 1903: Faut-il rétablir les tours? — L'Office de la Charité. — Echos.

KNEIPP-JOURNAL. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix: 3 fr. par an. Mars 1903: La bonne humeur. — La variole. — La grippe. — La question du sommeil, etc.

LA BELGA SONORILO. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix: 2 fr. 50 par an. Mars 1903: Chronique espérantiste. — Musique espérantiste. — Facilité de l'espéranto, etc.

LECTOR









# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

## L'Enseignement Religieux

**L**E 15 janvier 1850, Victor Hugo, alors dans la force de l'âge et la plénitude de son intelligence, prononçait à l'Assemblée législative, en sa qualité de représentant de Paris, le discours suivant, aussi remarquable par la forme que par les idées qu'il exprime :

Loin que je veuille proscrire l'enseignement religieux, je le crois plus nécessaire que jamais aujourd'hui.

Plus l'homme grandit, plus il doit croire.

Il y a un malheur dans notre temps, je dirai presque : il n'y a qu'un malheur. C'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie.

En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre, la vie matérielle, on aggrave toutes les misères par la négation qui est au bout ; on ajoute à l'accablement des malheureux le poids insupportable du néant ; et de ce qui n'est que la souffrance, c'est-à-dire une loi de Dieu, on fait le désespoir.

De là, de profondes convulsions sociales.

Messieurs, certes je suis de ceux qui veulent — et personne n'en doute dans cette enceinte, — je suis de ceux qui veulent, je ne dis pas avec sincérité, le mot est trop faible, je veux avec une exprimable ardeur et par tous les moyens possibles améliorer dans cette vie le

sort matériel de ceux qui souffrent ; mais je n'oublie pas que la première des améliorations, c'est de leur donner l'espérance.

Ombien s'amointrissent des misères bornées, limitées, finies, après tout, quand il s'y mêle une espérance infinie!

Notre devoir à tous, législateurs ou évêques, prêtres ou écrivains, publicistes ou philosophes, notre devoir à tous, c'est de penser, de prodiguer sous toutes les formes toute l'énergie sociale pour combattre et détruire la misère, et en même temps de faire lever les têtes vers le ciel.

C'est de diriger toutes les âmes, c'est de tourner toutes les attentes vers une vie ultérieure où justice sera faite, où justice sera rendue.

Disons-le bien haut : personne n'aura injustement ni inutilement souffert.

La mort est une restitution.

La loi du monde matériel, c'est l'équilibre; la loi du monde moral, c'est l'équité.

Dieu se trouve à la fin de tout.

Ne l'oublions pas, et enseignons-le à tous ; il n'y aurait aucune dignité à vivre, et cela n'en vaudrait pas la peine, si nous devions mourir tout entiers.

Ce qui allège la souffrance, ce qui sanctifie le travail, ce qui fait l'homme bon, sage, patient, bienveillant, juste,

à la fois humble et grand, digne de l'intelligence, digne de la liberté, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision du monde meilleur, rayonnant à travers les ténèbres de cette vie.

Messieurs, quant à moi, j'y crois profondément à ce monde meilleur, et je le déclare ici, c'est la suprême joie de mon âme.

Je veux donc sincèrement, je dis plus, je veux ardemment l'enseignement religieux, mais l'enseignement religieux de l'Eglise. »

## Chansons, rondes et jeux pour l'enfance

Sous ce titre, nous commençons aujourd'hui la publication d'un charmant recueil de poésies, dûes à la plume de notre sympathique collaborateur, M. E.-H. Gilleywytens. Nos lecteurs ont pu apprécier, par les œuvres antérieures parues dans nos colonnes, tout ce que le talent poétique de notre collaborateur renferme de grâce et de fraîcheur ; nous aimons à croire que ses CHANSONS POUR L'ENFANCE seront également goûtées. Les bons travaux de ce genre manquent absolument : les fils du Parnasse ne poussent guère plus la condescendance jusqu'à s'occuper de ces simples, belles et spirituelles chansons, dont les mamans d'autrefois berçaient leurs bébés roses, et dont les parents eux-mêmes ne dédaignaient pas de s'amuser.

Nous donnons ci-après les deux premières pièces de cette remarquable série.

LA DIRECTION.

### La bonne chanson

Retenez bien, enfants, ce qu'ici je dispose,  
Et que peut-être un jour vous lirez avec soin :  
C'est un simple couplet qu'à vous tous je propose,  
C'est la bonne chanson dont vous avez besoin,

En effet, j'entendis, quand vous dansiez la ronde,  
Sortir de votre bouche un chant vague et banal ;  
Et je voudrais doter tout votre petit monde  
D'une bonne chanson au rythme original.

Ou bien vous dire encor que, même au jeu frivole,  
Il n'est rien d'aussi beau qu'à votre âge chanter  
Le modeste refrain qu'on enseigne à l'école,  
Et qui mieux qu'un vain mot peut vous reconforter.

Chantez cette chanson d'une saine morale  
Qui seule en votre cœur produit un bon effet ;

Chantez de vos hameaux la gloire pastorale,  
Chantez de la science et des arts le bienfait !

Mais n'allez pas plus loin ! Gardez-vous de  
comprendre  
La triste immensité des humaines douleurs :  
Laissez l'homme ici-bas vainement entre-  
prendre  
Les luttes de l'esprit qui s'enchaînent de  
[pleurs !

E.-H. GILLEYWYTENS

### Dancez la ronde

(Tournez à gauche)

Chantez, dancez la ronde,  
Enfants, gentils follets ;  
Quand la nue est profonde  
Égrenez vos couplets ;  
Chantez, dancez sur l'herbe,  
Sous les feux du soleil,  
Sur la grève superbe  
Ou le coteau vermeil.

(Tournez à droite)

Chantez, dancez la ronde :  
Voici le gai printemps !  
Plus de glaces sur l'onde,  
Dans les bois plus d'autans.  
Les oiseaux de passage  
Reviennent par milliers :  
Faites, petits volages,  
Tourner vos tabliers !

(Tournez à gauche)

Chantez, dancez la ronde !  
Vous n'aurez pas toujours  
Front rose et tête blonde,  
Et de bienheureux jours :  
Profitez de la vie  
Car le moment est bon :  
Dansez dans la prairie,  
Chantez sur le vallon !

(Tournez à droite)

Chantez, dancez la ronde :  
Ça me fait souvenir  
Qu'aussi, cher petit monde,  
J'ai pu me divertir...  
Tournez ! que sous la branche  
J'entende vos refrains !...  
Ma chevelure est blanche,  
Calleuses sont mes mains.

(Tournez à gauche)

Chantez, dancez la ronde ;  
Chantez, petits amis,  
La beauté sans seconde  
De votre cher pays ;  
Mais n'oubliez pas l'heure  
Qui fait les ignorants,  
Et que chacun demeure  
Bon pour ses bons parents.

E.-H. GILLEYWYTENS

### La Vierge du Gué

(Légende lorraine)

Il est des contrées que la mère du Sauveur semble préférer, où elle verse avec

plus d'abondance ses grâces et ses fa-  
veurs : la Lorraine, par exemple.

A chaque instant, au milieu d'un bos-  
quet de verdure, sous un chêne touffu, le  
voyageur aperçoit l'image de la Madone,  
et s'il prend la peine de questionner quel-  
ques bonnes vieilles, venues là pour réci-  
ter leur rosaire, il recueillera une pieuse  
légende.

Au bord de la Bauthe, qui roule ses  
jolies eaux claires sous les grands arbres  
des forêts d'Argonne, près d'un saule  
dont les branches ployées forment un  
dôme verdoyant, s'élève un modeste sanc-  
tuaire. Point d'ornements ni de vases  
magnifiques. En hiver, des branches de  
houx ornées de leurs fruits : en été, des  
gerbes de fleurs champêtres sont dépo-  
sées aux pieds de la Vierge, œuvre d'un  
sculpteur inhabile. C'est une statue gros-  
sière qui tient en sa main un de ces cail-  
loux si communs au bord des ruisseaux.

Le visage seul est admirable d'expres-  
sion : on s'attend presque à voir les yeux  
remuer et la bouche s'entr'ouvrir ; on est  
frappé du contraste qui existe avec le  
reste de la statue.

Mais l'étonnement cesse après avoir  
écouté le récit du gardien de la chapelle,  
et ce récit le voici :

C'était en 1793, à cette époque lugubre  
où tant de nobles têtes tombèrent sur  
l'échafaud, où la vertu était un crime,  
où nos églises étaient détruites et profa-  
nées, les saintes images renversées par  
des mains sacrilèges.

La petite chapelle n'existait pas alors ;  
seule, la statue de la Vierge se trouvait  
comme perdue au milieu de la verdure.

Elle était si bien cachée, l'endroit  
était si solitaire que les paysans des en-  
viron, qui avaient pour l'image de la  
Bonne Mère — comme ils l'appelaient —  
une grande vénération, espéraient qu'elle  
serait oubliée.

On avait délaissé bien à regret les pro-  
cessions solennelles, afin que rien ne pût  
faire soupçonner aux impies la présence  
d'un objet béni.

Mais, hélas ! la corruption s'était in-  
filtrée partout jusque dans les campa-  
gnes, et un jour, une troupe de forcenés  
guidés par un traître, Darout, se mit en  
marche pour renverser la statue.

Ce n'était pas pour eux la première  
occupation de ce genre, et ils n'en étaient  
plus à compter ces profanations.

— Bab ! dit l'un deux, nommé Hardou-  
in, elle sera bien vite en bas et, conti-  
nua-t-il, en s'adressant à Darout, tes im-  
béciles de voisins verront que leur Bonne  
Mère n'est pas plus difficile à abattre que  
la poire qui se trouve au-dessus de la  
haie.

Et d'un caillou lancé avec adresse,  
Hardouin fit tomber le fruit au milieu  
du sentier.

— Plus difficile ! reprit un autre, mais  
ce sera une simple bagatelle ; plus la ci-  
ble est large, plus il est aisé de la tou-  
cher, et il paraît que la Madone n'est  
point découpée comme une dentelle.

— Oh ! pour cela, non, dit le guide en  
riant, car je suppose celui qui l'a faite de  
mieux savoir manœuvrer le rabot que le  
ciseau.

— Ça n'est égal qu'elle soit l'œuvre  
d'un artiste ou d'un charpentier.

— Ah ! moi aussi, commença un troi-  
sième, appelé Benoît ; je veux lui lancer  
la première pierre et je serai bien mala-  
droit, si je ne la démolis pas à moitié...

Le modeste sanctuaire parut bientôt  
au fond du sentier.

— Allons, Benoît, voici la statue ; les  
cailloux ne te manqueront pas, je pense.

En effet, le bord du ruisseau était cou-  
vert de galets larges et plats qui paraiss-  
ent ou ne peut plus propres au rôle de  
projectiles.

Benoît, d'un air de défi, en ramassa  
trois ou quatre ; puis, visant avec soin,  
lui lança une pierre.

Il n'avait pas surfait son adresse. La  
pierre frappa la statue en plein visage ;  
mais ô miracle ! ô prodige ! tout à coup à  
la place de l'humble statue se dressa la  
Vierge elle-même. Sa main gauche tenait  
le caillou, tandis que sa droite s'élevait  
menaçante, puis, au même moment, un  
éclair sillonna la nue et Benoît tomba  
foudroyé.

Dire l'épouvante, le remords de ses  
compagnons, serait chose difficile. D'un  
commun accord, ils se prosternèrent, et  
là, tous ensemble, le front dans la pous-  
sière, ils jurèrent à la Reine du Ciel re-  
connaissance et repentir en implorant  
leur pardon.

— Grâce ! grâce ! épargnez-nous et  
nous irons pleurer notre crime dans un  
monastère.

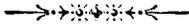
Alors le bras de la statue s'abaissa peu à peu ; son visage perdit son expression terrible pour prendre un air de mansuétude et de compassion.

Aux pieds de la Vierge clémentine, les forcenés renouvelèrent leur serment, puis ils se retirèrent dans la ruine d'une chapelle voisine pour y vivre dans la pénitence et la mortification, en attendant que les monastères fussent tolérés et reconstruits.

Là, ils publièrent hautement leur forfait, et, plus d'une fois, vinrent faire amende honorable à la Mère du Sauveur, qui, pour leur prouver sans doute que leur faute était pardonnée, conserva son air de miséricorde.

Hardouin et ses compagnons sont morts déjà depuis longtemps, mais les processions subsistent toujours, et si vous passez dans les environs de la Bauthe, allez, vous aussi, voir Notre-Dame du Gué et lui adresser votre prière.

STEPHEN LEFRANC.



## Science et foi

Le nombre étonnant des découvertes dont le clergé et les ordres monastiques ont enrichi la science est une preuve de plus que la foi, loin de gêner ou d'affaiblir l'esprit humain, lui donne au contraire plus de force, d'acuité, de persévérance, trois qualités qui caractérisent ordinairement les inventeurs.

On doit :

A saint Anatole, évêque de Laodicée, le canon astronomique de Pâques.

A Denis le Petit, moine scythe, le cycle qui porte son nom et qui a fixé le commencement de l'ère chrétienne.

A Boèce, les orgues à tuyaux, les puits artésiens, les ciments hydrauliques et la première sphère terrestre.

A Alcuin, l'occultation des planètes.

A Roger Bacon, le télescope, et des écrits, dit Montucla dans son « Histoire des mathématiques », qui contiennent les germes de tant d'inventions brillantes.

A Vincent de Beauvais, l'attraction centrale comme raison d'équilibre de la terre au milieu des airs.

A Albert-le-Grand, le zinc et l'arsenic.

Au moine Schwartz, la poudre à canon.

A Arnaud de Villeneuve, théologien et médecin, l'art de la distillerie.

A Richard Warlingfort, abbé de Saint-Alban, la première horloge astronomique.

Au moine Gerbert, depuis Pape sous le nom de Sylvestre II, les montres à rouages, le cadran de Magdebourg, la machine à vapeur.

A saint Jean Damascène, professeur à la cour du terrible calife Abd-el-Malek, le système décimal.

Au diacre Giosa, l'aimant et la boussole.

A Spina, de l'ordre de saint Dominique, les lunettes.

A Basile Valentin, religieux du même ordre, la première application de la chimie à la médecine.

Au cardinal Pierre d'Ailly, la correction des tables alphonsines.

Au P. Clavius, jésuite, le calendrier grégorien.

Au chanoine Copernik, le système du monde.

Aux cardinaux Cusa, Schombert, et Foscarini, de l'ordre des Carmes, l'affirmation avant Galilée que la terre tourne autour du soleil.

Au P. Barthélemy de Gusmas, Portugais, la construction du premier aérostat.

Au P. Kircher, jésuite, la lanterne magique.

Au P. Ricci, jésuite, le catalogue des éclipses chinoises.

Au P. Grimaldi, jésuite, la diffraction de la lumière.

Au P. Campani, l'art de tailler les pierres précieuses.

A Jean Butéon, supérieur général des Antonins, les signes algébriques.

A l'abbé Chappe, la télégraphie aérienne.

A l'abbé Picard, la première mesure du méridien terrestre.

Au diacre Nollet de Pimpré, l'honneur d'avoir, deux ans avant Franklin, expliqué les orages par la présence d'électricité dans les nuages.

A l'abbé La Caille, le niveau à bulle et à lunettes et la première mesure directe de la paralaxe lunaire.

Au P. Boscorvik, la mesure de l'équateur des planètes.

A l'abbé La Condamine, l'attraction du fil à plomb par les montagnes.

A Jean Wallis, l'arithmétique des infinis.

A Mgr Rendu, le mouvement des glaciers.

Et si nous regardons comme inventeurs les savants qui ont écrit les premiers ouvrages sur la matière, nous devons :

La trigonométrie, à Cabossila, archevêque de Thessalonique.

La table des sinus, au moine Muller.

La table des tangentes, au P. Jean Ceva.

L'algèbre, au franciscain Lucas de Borgo.

L'hydraulique, à Théodore, évêque de Gotha.

La tactique navale, au P. L'Hoste.

La catoptrique, à Peccamus, évêque de Cantorbery.

La théorie des ballons, au P. Lana.

Le calcul infinitésimal, au P. Cavalieri.

La perspective, à Hermolaüs, patriarche d'Aquilée.

Les sections coniques, à Etienne de Angelis.

La classification des fossiles, au P. Marrelli.

La cristallographie, à l'abbé Haily.

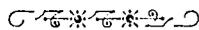
La paléontologie stratigraphique, à l'abbé Soulavie.

Arrêtons-nous, nous avons recueilli cinquante noms de religieux ou ecclésiastiques savants ; c'est par centaines qu'ils se seraient alignés sous notre plume, si nous avions cité tous ceux qui se sont illustrés comme astronomes, géomètres, architectes, mécaniciens, artistes, archéologues, linguistes, agronomes.

Nous aurions pu nommer à leur suite tous ces génies chrétiens : Ticho-Brahé, Keppler, Fermat, Descartes, Pascal, Euler, Leibnitz, Newton, Linnée, Jusseu, Réaumur, Boerhave, Hannemann, Sidenham, Huygen, Bernouilli, Cuvier, Champollion, Ampère, Cauchy, Dumas, Laënnec, Pasteur, et une foule d'autres, célèbres tout à la fois et par les progrès qu'ils ont fait faire à la science, et par les sentiments religieux qu'ils ont toujours professés. Aucun ne s'est plaint d'être gêné dans ses découvertes par la

Révélation, plusieurs ont formellement attribué leur succès au secours de ses lumières, tous l'ont constamment respectée.

C. B.



## Petite mosaïque littéraire

### Le merle et la colombe

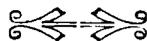
UN enfant joli comme un ange,  
Pieds nus, sifflant comme un oiseau,  
Porte un grand panier de vendange.  
Plus grand que n'était son berceau.

Une petite fille arrange  
Ses cheveux au bord d'un ruisseau ;  
Voici qu'il l'entraîne. Elle mange  
De son pain au même morceau.

Cependant une averse tombe ;  
Le petit merle et la colombe  
S'abritent du même panier.

Et sous cette étrange résille  
Rit leur double tête qui brille  
Entre les mailles de l'osier.

G. TARDE



## ROLLAND

OU

### les aventures d'un brave

(Suite)

Le troisième jour, nous arrivâmes à Tlemcen. Tlemcen, chers amis, est une belle ville fortifiée, avec des portes en fer à cheval, des murs crénelés, de grandes tours, des tombeaux qui ressemblent à des boules ; il y a une mosquée magnifique. J'aurais bien visité tout cela ; mais franchement, camarades, j'avais d'autres chiens à étriller.

A peine arrivé, le commandant me dit : « Rolland, je t'ai entendu siffler : tu dois avoir des dispositions pour la musique, tu seras musicien. — Je me grattai l'oreille. — Il paraît que cela ne te va que tout juste ? — Faites excuse, mon commandant, que je lui dis, mais je voudrais pouvoir me battre, et se battre à coups de trombone ou d'ophicléide, hum ! ce

n'est pas commode. Si c'était un effet de la vôtre, mon commandant ? — Après ? — Je deviendrais élève clairon. Ainsi je conserverais ma clarinette et, ayant deux instruments, je pourrais jouer des airs variés. — C'est entendu, me dit le commandant...

Me voilà élève clairon. Tout le long du jour je soufflais dans mon instrument ; au bout de quelques mois, mon clairon était comme une trompette de Jéricho, ça résonnait à faire crouler les murs... Il ne faut pas vous figurer, camarades, que nous restions à Tlemcen toujours sous couverture. Les Arabes sont comme les moustiques, ils viennent toujours vous asticoter. Il y avait des Beni par-ci, des Beni par-là, qui voulaient nous tâter ; nous leur faisions manger nos baïonnettes. C'était souvent que cela arrivait. — Quelque gueux d'Arabe venait trouver le général (il y a beaucoup de traîtres dans ces tribus de malheur), et lui livrer ses frères révoltés.

Nous partions en tapinois, sans tambour ni trompette et, au petit jour, nous leur tombions sur la croupe... Fallait voir quel remue-ménage : ça criait, ça hurlait, ça aboyait, ça se démenait, ça fuyait, ça se rendait. Nous faisions une razzia complète et, pendant quelques jours, il y avait noces et festins sur toute la ligne.

Dans l'une de ces premières expéditions, ne voilà-t-il pas que je sentis mes pieds tout endoloris. J'avais porté des souliers neufs de France, qui m'avaient écorché les pieds et j'étais mal à mon aise. Dès que nous sommes arrivés à la halte, je visite mes pieds et ils étaient tout en sang, à tel point que la première peau demeura littéralement collée à la chaussure. C'est moi, camarades, qui étais embêté... Le caporal, le sergent, le major me blaguaient à qui mieux mieux, me traitant de poulet bon pour les hyènes ou les chacals.

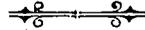
Or c'est ça qui m'allait tout juste. Le major en faisant sa ronde voulait me faire porter en cacolet. Merci, que je lui dis, si mes pieds sont blessés, les jambes et la poitrine sont solides. Je me procurai donc une paire de vieux souliers et j'abandonnai les neufs. Je pliai mes pieds avec un pan de la chemise, après les avoir oints de suif et va pour la marche, que je dis.

Bientôt je fus guéri et je devins un si

intrépide marcheur que mon commandant me disait souvent: Toi, Rolland, tu esquinterais hommes et chevaux. Je n'étais jamais fatigué et dès l'arrivée au campement, je parlais pour la chasse tandis que mes camarades ronflaient, n'en pouvant plus.

Pendant que nous opérions aux environs de Tlemcen, le duc d'Aumale, parti de Bogliar avec Yusuf, s'avance dans le désert, rencontre la smala d'Abd-el-Kader et s'en empare ; mais le malin ne se laisse pas pincer encore : il trouve le moyen de s'esbigner et d'aller au Maroc susciter la guerre contre nous.

Papa Bugeaud, qui avait de l'œil, ne voulut pas de cette manigance-là, et il dirigea des troupes de ce côté. C'est alors, en 1844, que nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Lalla-Maghrnia. Nous y allâmes à coups de pelles, à coups de pioches, à coups de brouettes, à coups de pétards : fallait tracer la route, mais nous y allions bon train. Décidément, le bal s'apprêtait ; la danse allait commencer. Allons-y gaîment !... Vive la France !...



## A l'Union de la Presse périodique belge

—o—

L'assemblée générale annuelle des affiliés de l'*Union*, au local de l'Hôtel Ravenstein à Bruxelles, était particulièrement nombreuse. A l'ordre du jour figurait l'installation de M. Jules Le Jeune, ministre d'Etat, en qualité de président d'honneur de l'*Union*.

C'est au vice-président, M. Jos. Kloth, qu'est échu la mission, en l'absence du président, M. Octave Maus, retenu à l'étranger, de complimenter celui qui fait à l'*Union de la presse périodique* l'honneur de bien vouloir accepter la succession du regretté Jules Guillemy. L'éloquente harangue de M. Kloth a fait une profonde impression sur l'assistance et c'est visiblement ému que M. le ministre d'Etat Le Jeune s'est levé pour remercier. Il a profité de l'occasion pour rappeler l'amitié profonde qui, depuis plus de quarante ans, l'unissait à l'homme éminent dont il reprend aujourd'hui la succession en acceptant le titre de Président d'honneur.

M. Henri Bossut, trésorier, a fait ensuite l'exposé de la situation financière. Au cours de son rapport, qui constate une sage gestion des finances, M. Bossut fait observer, en passant, que la ville de Bruxelles exige le paiement de l'abonnement au service de l'eau de la Ville alors que la partie de l'immeuble occupé par l'Union n'en est pas desservie.

M. Bossut, et après lui M. Marits se plaisent à reconnaître que la situation prospère de l'Union est due, pour la plus grande part, au zèle du dévoué et infatigable secrétaire, M. Georges Van Melckebeke.

L'Union compte aujourd'hui cent et trente-quatre journaux périodiques affiliés. Ces chiffres disent tout !

A l'issue de l'assemblée générale, notre confrère, M. Léon Van Neck, directeur du *Franc-Tireur*, a donné dans la salle des concerts de l'Hôtel Ravenstein une conférence avec projections lumineuses sur *la guerre de 1870-71*.

L'espace nous manque pour parler en détail de cette intéressante conférence et nous met dans l'obligation de devoir nous borner à constater le grand et légitime succès obtenu par le sympathique conférencier auprès d'un public nombreux, attentif et choisi.

Après la conférence, les affiliés, souscripteurs au souper, se sont retirés dans la grande salle du restaurant Ravenstein pour terminer en une agape fraternelle cette journée consacrée à la prospérité de l'Union. (COMMUNIQUÉ)



## Memento culinaire

### Dîner de famille



*Potage Britannia.*

*Filets de soles à la marinière.*

*Galantine de volaille.*

*Filet de bœuf à la gelée.*

*Choux de Bruxelles sautés.*

*Tôt fait.*

FILET DE BŒUF A LA GELÉE. — Parez et piquez de lard fin un beau filet de bœuf, faites-le cuire à la broche ; mettez dans la lèche-frite un peu de beurre, de glace de viande et deux cuillerées de vin de Ma-

dère, arrosez-le fréquemment avec ce mélange. Tenez-le vert-cuit. La cuisson terminée, débroschez, laissez refroidir à moitié et, en ayant soin de tenir le côté piqué en dessous, placez-le dans un moule de même forme que le filet, mais plus large.



## Le coin des rieurs



*Au restaurant :*

— Monsieur, comment voulez-vous que vos œufs soient cuits ?...

— Est-ce que le prix diffère selon le genre de cuisson ?

— Non, Monsieur, en aucune façon.

— Eh bien ! cuisez-les avec deux petites tranches de jambon. Deux ou trois, peu importe.



*Consultation :*

Le docteur. — Très grave. Il vous faut renoncer à tout travail de tête.

Le client. — Impossible, docteur, ce serait ma ruine.

Le docteur. — Pourquoi ? vous êtes journaliste, écrivain ?

Le client. — Mais non, je suis coiffeur.



Une dame dit à Calino qu'elle va être obligée de prendre le demi-deuil.

— Le demi-deuil ? répond le célèbre idiot, vous avez donc un parent à demi mort ?



## RÉCRÉATION



MOTS EN CARRÉ SYLLABIQUE

1° Terme de chimie.

2° Synonyme de crocodile.

3° Poisson de mer très plat.

*Réponse au dernier numéro*

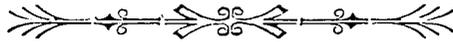
La réponse à l'énigme est : *Martinet*

# PROJET

DE

Chemin de fer électrique souterrain

entre **Bruxelles** et **Anvers**



Les nécessités chaque jour croissantes du trafic intense entre Bruxelles et Anvers rendent de plus en plus indispensable l'établissement, entre la capitale et notre métropole commerciale, d'un système de locomotion ultra rapide. C'est un fait indiscutable, qui ressort de la logique même des faits ; l'industrie et le commerce ont un intérêt capital à voir s'établir, dans le plus bref délai, un moyen de communication nouveau, accéléré, en rapport avec les exigences de la vie moderne.

Ce problème ne pouvait manquer d'attirer l'attention sérieuse de nos ingénieurs belges, et depuis plusieurs années déjà, divers projets ont vu le jour, projets présentant évidemment des avantages, mais se heurtant tous à l'inconvénient de la construction sur talus. Soit que la ligne repose directement sur le sol, soit qu'elle suppose le roulement sur voies aériennes ou sur monorail suspendu, chacun des projets mis en avant prévoit l'inévitable *mur de Chine*, ce disgracieux talus qui enlaidit les sites les plus pittoresques, tout en causant à l'agriculture de graves dommages. Il fallait donc trouver un système qui tint compte de cet inconvénient capital pour l'éviter complètement.

La seule solution possible était dès lors d'établir la voie dans le sol même ; mais ici, une nouvelle difficulté, plus ardue encore, se dressait, du fait de l'iné-

gale résistance des couches à traverser ; comment aussi passer les cours d'eau, etc. Tel est le grave problème que vient de résoudre l'un de nos plus compétents compatriotes.

M. Müllender n'est pas un inconnu pour nous ; nous lui devons plusieurs projets importants, notamment les projets de transformation d'Anvers - rive-gauche, du métropolitain à Bruxelles, du tunnel métallique sous l'Escaut, etc ; tous ont obtenu un bienveillant accueil auprès de la presse et du public.

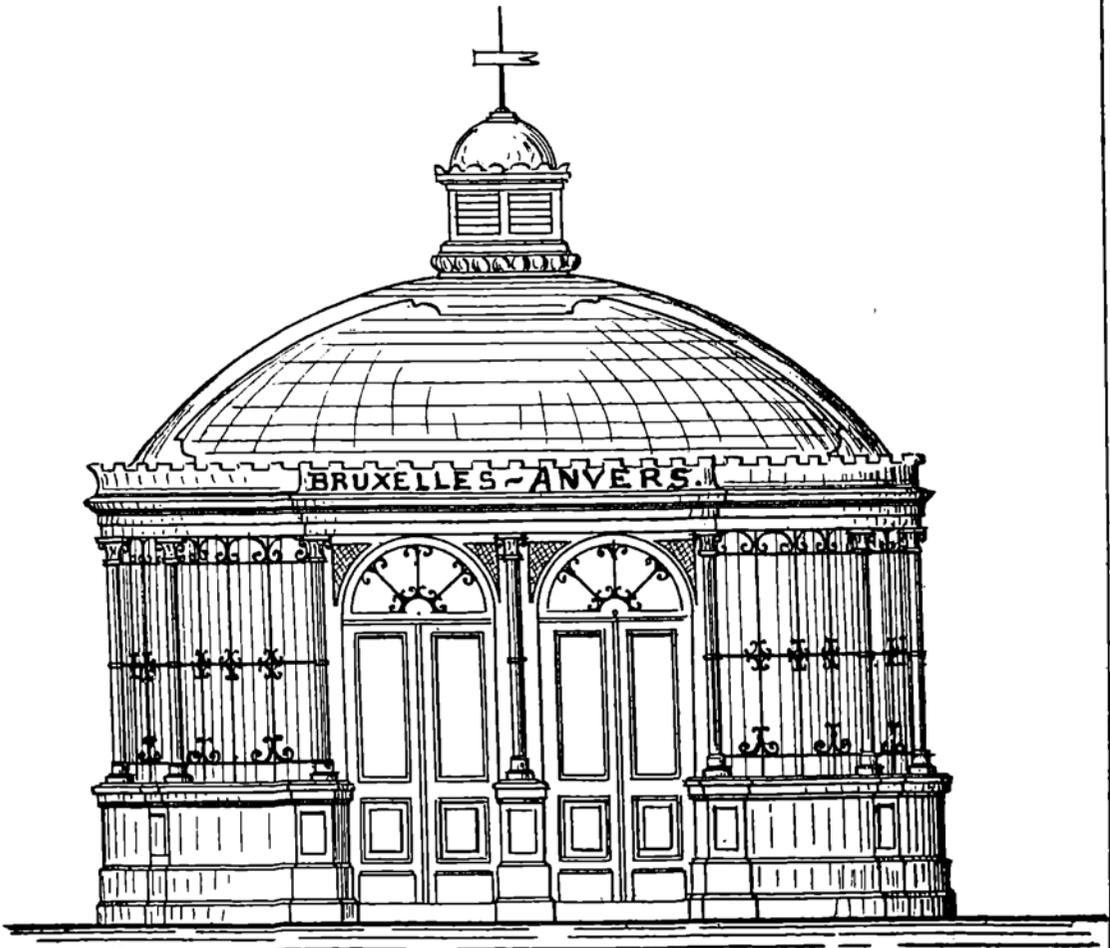
Etablissons rapidement l'économie du nouveau projet.

La base du projet consiste essentiellement à construire, entre Bruxelles et Anvers, un tunnel à double voie, à écartement normal de 1 m. 435 et avec entrevoie de 2 m. 50 ; ce tunnel en maçonnerie est formé par une voûte elliptique de 9 mètres d'ouverture, 2 m. 85 de montée et 0 m. 72 d'épaisseur à la clef, supportée par des pieds-droits de 1 m. 36 d'épaisseur à la base, réunis par un radier en forme de voûte renversée de 0 m. 50 d'épaisseur au milieu.

Le tunnel est construit en ligne droite, et sa longueur totale sera de 42 kilomètres. Dans l'entrevoie sera établi un trottoir sous lequel un espace sera réservé pour les fils télégraphiques, téléphoniques ou autres. La traversée des cours d'eau se fera dans des tunnels métalli-



## ABRI POUR STATION.



*Echelle de 0,01 p<sup>m</sup>.*

*FIG. IV.*

ABRI POUR STATION.

ques, constitués par un cuvelage en fonte coulée, système breveté par l'auteur.

Question importante : l'aération. Elle est résolue par l'établissement de 420 cheminées, placées en quinconce tous les 100 mètres ; ces cheminées, surmontées d'un phare, auront une double destination, grâce à une ingénieuse disposition dont nous allons parler.

La construction du tunnel nécessitera évidemment l'ouverture d'une profonde tranchée sur tout le terrain à parcourir ; M. Müllender s'est demandé avec raison pourquoi ce tracé en ligne droite ne servirait pas à l'établissement d'une grande route monumentale, reliant nos deux grandes villes. Et c'est ici qu'apparaît le côté ingénieux et doublement pratique du nouveau projet.

Une fois le tunnel construit et cimenté, la tranchée où il repose serait remblayée de chaque côté avec les terres excavées, et une nouvelle voie de communication sera créée : avenue superbe de 42 kilomètres, large de 14 mètres, bien bombée, parfaitement macadamisée, et susceptible de recevoir des plantations des deux côtés.

Cette promenade royale sera éclairée par 420 phares électriques d'une grande puissance, établis au-dessus des cheminées-tourelles nécessaires à la ventilation.

Voilà donc, brièvement concrétisée,

toute l'économie du projet Müllender. Quant à l'exploitation, elle sera réglée suivant le système en vigueur sur les lignes souterraines de Londres ; nous donnons d'autre part la reproduction de l'intérieur d'une voiture anglaise : nos lecteurs pourront se rendre compte de la somme extraordinaire de confort pratique qui s'y trouve réunie.

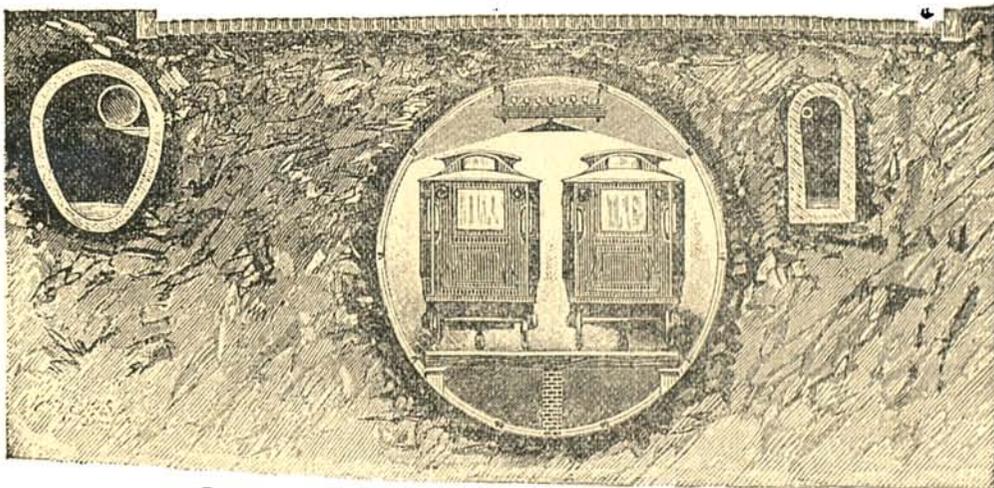
Ce système présente-t-il de sérieux avantages ? Nous l'avons examiné à tous les points de vue, et nous pouvons en toute sincérité le déclarer supérieur à ses devanciers, en ceci qu'il écarte le summum d'inconvénients possible, tout en procurant d'autre part de sérieux avantages aux régions traversées.

Nous avons dit déjà que le projet supprimait tout talus, tenant compte à la fois et de l'esthétique des sites et des griefs nombreux de l'agriculture contre les remblais des voies ferrées.

Un point capital encore : tout danger de collision est écarté, par suite de l'établissement d'une entrevoie surélevée. Plus de brouillard à craindre, ni d'intempéries d'aucune sorte ; au contraire, une température uniforme, douce, sur tout le parcours.

Et comme corollaire à tout cela, la superbe avenue qui surmonte le tunnel.

Il y aurait encore bien des détails intéressants, relatifs à la construction, à



COUPE DU TUNNEL

l'exploitation, au personnel, etc., détails techniques qui trouveront leur place dans un exposé plus circonstancié.

Résumons-nous.

La ligne Bruxelles-Anvers est une nécessité inéluctable : de gré ou de force, on y sera amené par le commerce de jour en jour plus intense entré nos deux grands centres ; elle s'imposera dans un avenir prochain. Il faut donc prévoir, dès aujourd'hui, un projet de communication rapide, réunissant la plus grande somme d'avantages possible, écartant les difficultés et les inconvénients constatés jusqu'ici dans des entreprises similaires, et conciliant avec le plus de justice et d'équité les divers intérêts des centres à desservir.

Des divers projets actuellement connus, le projet Müllender est le seul à réunir jusqu'ici la plus grande majorité des conditions posées. Certes, comme dans toute entreprise, il y aurait quelques points de détails à discuter, à améliorer peut-être : ce sera la tâche des ingénieurs spéciaux, ainsi que des différents services des chemins de fer de l'Etat et de l'administration des ponts et chaussées. Dans son ensemble néanmoins, le projet, tel qu'il nous est présenté, mérite la sérieuse attention du Gouvernement. Sa concep-

tion grandiose en fait une entreprise de vaste envergure et de grand avenir ; le chemin de fer électrique souterrain, à double voie, économique au point de vue exploitation, d'un profil régulier, bien ventilé, ne dérangeant personne et présentant tout le confort voulu pour les voyageurs, est indiscutablement de beaucoup supérieur à tout projet quelconque de montagne russe, de tramway électrique, suspendu ou autre, que l'on voudrait proposer en suivant la voirie.

En outre, le projet joint l'utile à l'agréable, par la création d'une nouvelle artère, solidement établie, propre à toute espèce de roulage, et splendidement éclairée.

Joignons à cela l'avantage de l'utilisation immédiate de capitaux importants, soixante millions au moins, lancés dans l'industrie belge si éprouvée actuellement.

Tels sont, en quelques lignes rapidement tracées, les avantages du nouveau projet Müllender : le nom autorisé de son auteur est une garantie du succès, et nous ne doutons pas que la Belgique, soucieuse de ses intérêts, ne veuille, à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de son indépendance, s'offrir l'inauguration de ce travail grandiose et éminemment utilitaire.

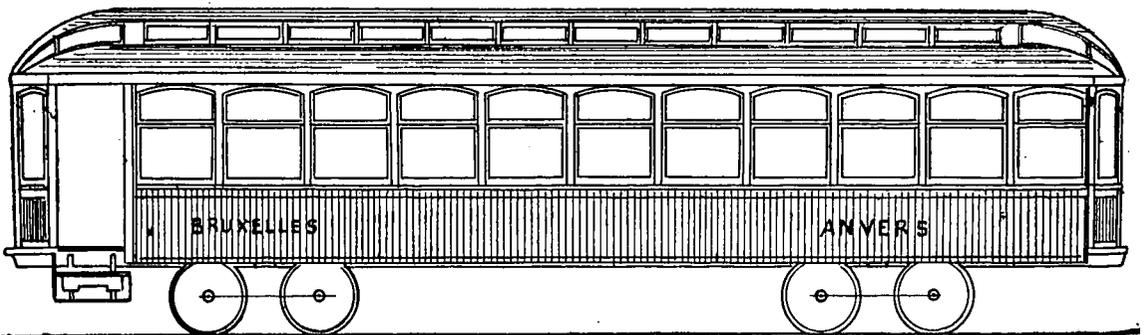


FIG. VIII.

MODELE

ÉLEVATION D'UNE-VOITURE AUTOMOTRICE.



**INTÉRIEUR D'UNE VOITURE**  
(Système Anglais)

## CARNET MUSICAL

### LES CONCERTS

Interview express :

« Que pensez-vous de cette soirée ? — C'est inoubliable ! — Et vous, cher ami ? — Inoubliable, mon cher ! »

Voilà, en deux mots, l'impression unanime de l'immense auditoire qui s'écrasait au Conservatoire pour la troisième séance de violon de M. THOMSON.

Cette séance était consacrée aux grands maîtres modernes : Goldmarck, Sinding, Dvorak, Smetana.

De Goldmarck, nous avons entendu une première de l'ouverture *Im Frühling*, page grandiose, de haute envolée, et d'une extrême délicatesse d'exécution; plusieurs phrases pour hautbois sont intraduisibles. Et la finale ! Quelle ampleur ! Quelle majesté ! Sous l'habile direction de M. VAN DAM, l'orchestre a pleinement rendu toute la beauté du morceau. L'exécution de l'ouverture *Die verkaufte Braut*, de Smetana, a été un véritable triomphe pour le vaillant orchestre et son éminent directeur.

M. Thomson a recueilli sa moisson habituelle d'ovations dans deux concertos, l'un de Goldmarck, dont l'*aria* est devenu si justement célèbre ; l'autre, de Sinding, au ton grave, empreint d'un haut sentiment de religiosité, si nous pouvons nous exprimer ainsi. L'audition de ces deux œuvres, magistralement interprétées par M. Thomson, a soulevé un enthousiasme indescriptible ; d'interminables ovations ont salué le sympathique professeur, rappelé cinq fois par les acclamations de l'auditoire.

Comme intermèdes, quelques œuvres toutes de fraîcheur et de grâce, empruntées à Sinding, à Chopin, à Dvorak, brillamment accompagnées par M. DELUNE, l'aimable professeur de piano.

Comme conclusion, nous ne pouvons que nous ranger à l'avis exprimé par les notabilités musicales qui assistaient à la séance. Rapidement interviewés par nous à l'issue du concert, tous nous ont redit la même enthousiaste appréciation : « C'est inoubliable ! » C'est la plus belle consécration du talent de M. Thomson.

\* \* \*

La troisième séance de musique de

chambre organisée par M<sup>me</sup> EVERAERS, pianiste, MM. ENDERLÉ et DE THIER, violonistes, PENNEQUIN, altiste, et WOLFF violoncelliste, a été un brillant succès, comme d'ailleurs les séances précédentes.

Les sympathiques interprètes ont vaillamment soutenu leur réputation artistique : M. Wolff surtout a été fort remarqué, pour son jeu souple et distingué. Il est regrettable que le programme de ces soirées prenne des dimensions absolument inusitées ; cela nuit un peu à la beauté de l'exécution.

Comme toujours, M. SEGUIN, qui prêtait son concours à la soirée, a été longuement fêté par un public enthousiaste. Il est vrai qu'il nous a chanté le *Cain* de Mozart avec un art sans égal. Une ovation indescriptible a salué les deux passages des *Maîtres chanteurs* de Wagner, détaillés à la perfection, avec cette ampleur d'organe que tout le monde connaît. Rappelé cinq fois par un auditoire en délire, M. Seguin nous a donné le plus beau morceau de son répertoire, celui qu'il interprète avec le plus d'âme : *Le Roi des Aulnes*, page superbe qui a soulevé une véritable tempête de bravos. Le sympathique professeur est d'ailleurs bien accoutumé à se voir l'objet de pareilles manifestations.

\* \* \*

A la salle Erard encore, un piano récital de M. G. LAUWERYS, jeune pianiste de grand talent, qui vient de remporter au Conservatoire le plus brillant succès. Nous l'avions souvent entendu en accompagnement ; aussi étions-nous infiniment heureux de pouvoir enfin, dans une audition spéciale, juger du talent personnel de notre sympathique compatriote. Disons de suite que nous avons été déçu, mais déçu en bien : nous ne nous attendions pas à une aussi belle interprétation, à un sentiment d'art aussi subtil et aussi méritoire. Nous ne savons pas quel fut le maître du jeune virtuose, mais il doit être grandement honoré d'avoir formé pareil élève.

De l'exécution elle-même, nous ne pouvons rien dire qui ne soit connu de nos lecteurs : M. Lauweryns a certainement de belles qualités, et il l'a bien montré dans l'interprétation du programme. Ce dernier était délicatement choisi : un Concerto en *fa* de Bach, une Sonate

en ré de Weber, deux Rhapsodies de Brahms, etc., un véritable régal de fin gourmet. Toutes ces belles choses ont été enlevées avec entrain et un réel souci de l'art ; aussi n'a-t-on pas ménagé au jeune virtuose les plus enthousiastes applaudissements.

\* \* \*  
 Nous avons eu le plaisir d'assister, le 13 avril, aux débuts à Bruxelles de M<sup>me</sup> Marguerite BONHEUR, pianiste de grand talent et élève de M. De Greef. Bien que M<sup>me</sup> Bonheur n'ait rien donné en soliste, son succès a été considérable. Avec le concours du Quatuor SCHÖRG, elle a interprété d'une façon remarquable le *Quatuor* (op. 16) de Beethoven, la *Sonate* (op. 8) de Grieg, et le *Quintette* (op. 44) de Schumann.

Deux cantatrices rehaussaient encore cette superbe soirée : M<sup>lle</sup> CARLHANT, qui nous a détaillé quelques belles pages de Bemberg, Pierné, etc. ; et M<sup>lle</sup> DOMENICI, du Théâtre royal de Madrid, dont la voix magnifique a mis en plein relief le fameux air du *Prophète* (Meyerbeer) et un extrait de *Cavalleria rusticana* (Mascagni), ce dernier morceau exécuté en italien.

En résumé, très belle séance, toute à l'honneur de M<sup>me</sup> Bonheur. Une simple remarque cependant: le programme nous a paru un peu surchargé.

\* \* \*  
 Une charmante soirée intime a réuni le 6 avril, à la salle Erard; le tout-Bruxelles musical. Pour la seconde fois, notre sympathique compositeur, M. L. VAN DAM nous conviait à l'audition de piano donnée par quelques-unes de ses meilleures élèves.

L'ouverture est faite par M<sup>lles</sup> *Ninawé* qui exécutent avec entrain la *Marche triomphale* (quatre mains) de Saint-Saëns ; l'œuvre n'est pas facile, les difficultés y surgissent à chaque portée ; l'interprétation en est néanmoins très satisfaisante à tous points de vue. M<sup>lle</sup> *Wauwermans* a obtenu un beau succès avec la *Pièce lyrique* de Grieg, enlevée avec un réel talent. Très remarquée également M<sup>lle</sup> *Lawford* dans *l'Impromptu* de Chopin, joué avec art et sentiment. Nous devons citer encore M<sup>lle</sup> *Hickson*, *Lyster*, *Famieson*, qui nous ont donné quelques belles pages de Bach, Moskowski, etc.

M<sup>lle</sup> *Lebrun* mérite une mention spé-

ciale pour son jeu absolument extraordinaire : le *Final* du grand *Concerto* de Beethoven a soulevé d'enthousiastes applaudissements, aussi bien d'ailleurs que la *Polacca* de Weber.

Nous réitérons à notre ami Van Dam les félicitations qu'il a si souvent recueillies dans nos colonnes : le succès est devenu le complément obligé de tout ce qu'il entreprend. Nous l'avons bien vu au Conservatoire, lors des séances Thomson, et nous le constatons de nouveau ici, avec le public d'élite qui a ovationné ses gracieuses élèves.

\* \* \*  
 LE PALAIS D'ÉTÉ a rouvert ses portes à la mi-avril, dans le merveilleux décor que tout le monde sait ; inutile de dire qu'il a, dès le premier soir, retrouvé sa vogue habituelle : une foule compacte est venue applaudir les extraordinaires et sensationnels débuts de la saison. Parmi les meilleurs numéros, il faut citer : Caicedo, le roi du fil de fer, dont les exploits aériens sont vraiment déconcertants ; Labakan et Omar, acrobates fantaisistes ; Bicknelle, modèleur sur pâte, qui exécute avec la rapidité de la pensée les figures les plus diverses ; les Joscarys, gentlemen acrobates ; et encore une charmante Fantaisie viennoise, exécutée par un groupe de dames en costume de bal.

Trois heureux débuts ont eu lieu ensuite : ceux des Radford et Winchester, des jongleurs comiques dont l'extraordinaire fantaisie dériderait les plus moroses ; ceux de la troupe Bogdani, et des excellents équilibristes qui ont nom Brothers Johnstone and Pawell. Enfin, vendredi dernier, nous avions les débuts de la nouvelle troupe : Dora Parnès, François Röthig, Alexander, Ada Rivas et sa boule mystérieuse, Gruzinska, Rivas and Dixas.

\* \* \*  
 S O U S A

On n'a certes pas oublié les concerts que le célèbre orchestre américain *Sousa and his Band* vint donner il y a trois ans à Bruxelles.

C'est encore à l'Alhambra, la salle se prêtant le mieux à ce genre d'audition, que nous entendrons le fameux orchestre américain. Celui-ci donnera six grands

concerts, les 2, 3 et 4 mai, à 3 et à 8 1/2 heures du soir.

Le programme de ces six séances musicales sera des plus intéressants ; outre les meilleurs morceaux du répertoire de la *Sousa Band*, composée de 60 musiciens, nous aurons la primeur d'entendre plusieurs artistes américains de tout premier ordre, notamment : Miss Estelle Liebling, une soprano dont la voix pure et puissante est appelée à faire sensation et Miss Maud Powell, une violoniste dont tous les journaux américains ont vanté les brillantes qualités, n'hésitant pas à la proclamer la reine des violonistes.

On se rappelle que lors des concerts donnés en 1900 à l'Alhambra par Sousa, ce furent surtout les solos de trombone, exécutés par M. Arthur Pryor, qui obtinrent le plus de retentissement parmi le public accouru en foule dans la vaste salle du boulevard de la Senne. M. Arthur Pryor fait toujours partie du fameux orchestre des Etats-Unis et l'on aura l'occasion de l'applaudir plusieurs fois au cours de chacun des six concerts

\*  
\* \*

Sans aucun doute, *Sousa and his Band* peut être considéré comme le premier orchestre du monde entier. Sa popularité et sa renommée sont universelles tout comme, du reste, les œuvres de son infatigable chef : M. John Philip Sousa. A l'époque actuelle, toutes les compositions du célèbre musicien sont interprétées dans les cinq parties du monde. A Bruxelles, elles sont journalièrement sur toutes les lèvres et il n'est pas un « ketje » qui ne siffle gaiement dans les rues les marches de Sousa.

Cette popularité s'explique aisément, attendu que les productions du célèbre compositeur sont jouées presque journalièrement dans nos « music-Halls ».

Au début de sa carrière musicale, Sousa fut un jour appelé chez un éditeur de musique qui lui tint ce langage :

— J'aime beaucoup ce que vous faites et je m'engage à me rendre acquéreur de toutes les marches que vous composez à raison de sept livres (175 fr.) par morceau.

Le jeune compositeur accepta ces propositions et pour la *Washington Post* et la *Marche des Cadets*, que, tous les or-

chestres du monde entier eurent à leur répertoire et qui firent le succès de plusieurs revues de fin d'année, Sousa ne toucha que cette maigre rétribution.

Ce fut pendant la présidence de M. Harrison que Sousa, alors chef de musique dans la marine américaine, obtint l'autorisation de faire une tournée parmi le Nouveau-Monde. Le succès de cette tournée fut si grand que Sousa donna sa démission de chef de musique de la marine et créa *The Sousa and his Band*. Cela se passait en 1892.

Pendant ces douze dernières années, Sousa a visité 630 villes américaines et européennes ; il a donné 4,500 concerts, pour lesquels il a parcouru 350,000 milles sur terre et sur mer.

Ajoutons que la *Sousa band* qui, comme on le sait, se compose de 60 musiciens, coûte annuellement à son chef la jolie somme de 25,000 livres, soit 625,000 fr. pour les musiciens seuls.

Sousa, qui revient d'une grande tournée en Angleterre, où il a eu l'honneur de paraître devant S. M. Edouard VII, par lequel il a été décoré, obtient en ce moment un grand succès à Paris.

Le roi des marches, qui est également officier d'académie, sera, comme nous l'avons dit, les 2, 3 et 4 mai à Bruxelles. Sa tournée en Belgique se complètera par des auditions données le 5 du même mois au Grand Théâtre de Gand, le 6, au Théâtre royal d'Anvers, et le 7, au Grand Cirque des Variétés, à Liège.

Sousa devait ensuite se rendre en Hollande, mais, vu l'état d'agitation dans lequel se trouve actuellement ce pays, il a ajourné ce voyage et partira directement pour l'Allemagne. Il visitera ensuite la Suède, la Norvège et le Danemark, puis la Grèce, l'Italie, la Russie, la Chine, le Japon et une partie de l'Afrique, pour revenir en août, après son tour du monde, à son point de départ : les États Unis.

\*  
\* \*

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la fin de notre chronique musicale.

FR. DUFOUR.









# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

## LES CHARTREUX

**L**ES événements religieux qui se déroulent à l'heure actuelle chez nos voisins de France, événements qui se résument en deux mots : persécution religieuse par la proscription des congrégations, ces événements, disons-nous, rendent d'une saisissante actualité une enquête entreprise, il y a quelques années déjà, par M. Serge Basset pour le *Figaro*.

L'éminent écrivain s'est, dans ce but, rendu d'abord à la Grande Chartreuse. Son étude débute par une description admirative du paysage ; puis il aborde le fonds de la question. Nous lui laissons la parole.

\*  
\*\*

« Mais, plus encore que le paysage, d'autres spectacles devaient solliciter mon attention.

« La veille, à Saint-Laurent-du-Pont, à l'entrée du désert, alors que j'hésitais, devant la nuit étoilée de la danse des tourbillons blancs, un paysan était venu jusqu'à ma voiture, intrigué et naïf.

« — Est-ce que vous venez *rapport* au départ des Pères ? m'avait-il demandé. On dit qu'ils font bâtir en Autriche une nouvelle Grande Chartreuse. Quel malheur pour le pays, monsieur, si c'était vrai !

« Et soudain plus inquiet :

« — Dites, ce n'est pas vrai que des hommes, là-bas, à Paris, veulent les faire partir, nos Chartreux ?.. Nous ne leur avons rien fait à vos Parisiens, dites donc, pour qu'ils nous enlèvent notre pain !

« A mon tour intrigué par les questions du paysan — on est reporter ou on ne l'est pas ! — j'ai demandé ce matin à saluer le Révérend Père prieur de la Grande Chartreuse. En cette qualité et de par le droit de prééminence qu'a le couvent d'ici sur toutes les maisons cartusiennes le prieur de la Grande Chartreuse est, de fondation, le supérieur général de l'ordre. Qui donc eût pu mieux me renseigner que ce haut-dignitaire.

« — Eh bien, mon Très Révérend Père, est-il exact que les Chartreux songent à partir ?

« Dans sa haute cathèdre de chêne — le seul ornement, avec quelques toiles pieuses, un crucifix et un buste de saint Bruno, de sa cellule austère, — très grand, très droit, sa haute taille dessinée par les plis rigides de la cuculle blanche, à la fois de robuste apparence et d'une physionomie tranquille et douce, pleine de noblesse, dom Michel m'a répondu :

« — Si nous partons ? Qu'en savons-nous ?... Si l'on nous chasse, si on nous rend la vie impossible, il nous faudra bien nous en aller. Nous ne demandons qu'à rester, nous, aimant la France et servant Dieu, dans ce coin illustré par la sainteté de saint Bruno... Que nous reproche-t-on au fait ?

« Une gêne me prend — qui fait sourire le religieux. Et affablement, il insiste :

« — Voyons, que dit-on contre nous ?

« En hésitant, je dis :

» — Certains contestent votre utilité sociale. Dans la tâche de l'humanité, ils répètent que vous ne prenez point votre part.

» Le Révérend Père hoche doucement la tête :

» — Que faisons-nous donc ? Nous rendons au bon Dieu le culte que tant d'êtres négligent de lui rendre. Nous prions tous. Notre vie, comme celle de tous les contemplatifs, est une perpétuelle intercession en faveur des hommes. Nous faisons pénitence pour ceux qui n'en font pas... et ainsi nous détournons de la société beaucoup des fléaux qui s'abattaient sur elle. Si l'on regarde cela comme inutile ! Ah ! je sais bien que pour les gens qui ne voient que la matière, notre action n'est pas visible — donc inutile. Hélas ! si les ordres religieux disparaissaient de France, ce pays ne tarderait guère à s'apercevoir qu'ils lui manquent ! Que l'on comprenne si peu le rôle social, l'utilité transcendante de la prière et de la vie contemplative, c'est pitié... oui, c'est pitié !

» Dom Michel secoue la tête d'un air attristé. Quand je lui dis : « On parle aussi de vos richesses, il a un sourire mélancolique :

» — Nos richesses ? Il n'y a pas d'ordre qui vive plus pauvrement que nous. A l'exemple du Christ, notre divin Maître, nous nous faisons une règle de pratiquer la pauvreté dans toute notre vie : dans notre nourriture, dans notre vêtement, dans notre aménagement. Il nous est interdit de posséder quoi que ce soit en propre. En dehors du strict nécessaire, nous donnons tout aux pauvres. Il n'est besoin que d'ouvrir les yeux pour le voir, le constater, contrôler nos dires. Un détail, tenez. Je reçois tous les jours un courrier d'au moins cent lettres. Eh bien, j'ai eu la curiosité, il y a deux ans, d'établir la moyenne des secours qu'on nous demande quotidiennement. Elle était de près de 300,000 fr. Evidemment nous ne pouvons pas donner la cinquantième partie ! Mais cette opinion même du public prouve combien ceux qui nous connaissent savent que notre richesse consiste à faire le bien. Est-ce cela qu'on nous reproche ?

\* \* \*

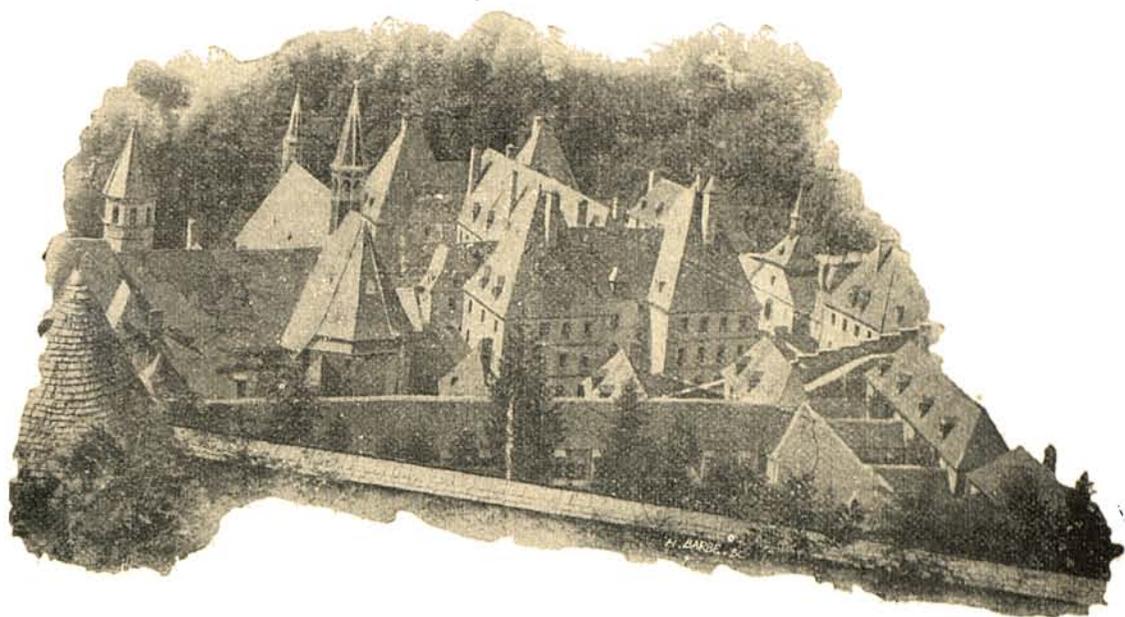
» Un instant après, j'avais l'occasion de causer avec l'intendant suprême de la fortune des Chartreux, le Père pro-

cureur, dom Valery, un grand vieillard au visage calme, et il me disait :

» — Que l'on cesse un instant d'être injuste. On nous reproche d'être des industriels, et en partie de favoriser l'alcoolisme. C'est tout à fait déraisonnable. D'abord, ce sont des ouvriers — et qui en vivent — qui sont employés à cette fabrication. Nos Pères ne savent pas plus ce qui se passe à Fourvoirie — notre distillerie — que ceux qui n'y ont jamais pénétré. A ceux qui prétendent que nous prêtons les mains à l'alcoolisme, nous pourrions répondre que nous sommes, en vérité, de singuliers commerçants, puisque nous ne faisons pas la moindre réclame — et que d'autre part, si nous croyons excellent l'usage de notre liqueur, nous n'en avons pas, que je sache, recommandé l'excès. Mais il y a mieux à dire.

» Les médecins admettent en principe que celui qui boit un petit verre chaque jour, en un court espace de temps devient fatalement alcoolique. Eh bien, nous autres, nous donnons un verre de liqueur, tous les jours, à nos ouvriers. Et il n'y a jamais eu, parmi eux, un seul cas constaté d'alcoolisme. Pourquoi ? Parce que notre chartreuse est à base d'alcool de vin, d'alcool de vin — et de vin naturel, entendez-vous !. Alors que les liqueurs ordinaires sont toutes faites avec des alcools d'industrie où les huiles essentielles font leur œuvre mauvaise, nous autres, et nous presque seuls, — il faut bien dire la vérité, — nous fabriquons notre liqueur avec de l'alcool de vin d'où ont été soigneusement éliminées toutes les huiles essentielles. Une preuve, entre autres. Les statistiques établissent que la consommation d'alcool de vin en France est de 10,000 hectolitres. Nous en prenons 7,000 à nous seuls. Et cette matière première, extraite du vin de vendange, nous la redistillons encore, à Fourvoirie, en ayant bien soin, comme disent les liquoristes, d'éliminer les produits « de tête et de queue » les premiers et les derniers résultats. Aussi, quand nous employons cet alcool ainsi triplement purifié, il est absolument indemne de toute huile essentielle. Il ne peut donc plus faire de mal, — sans parler des simples qui donnent à la liqueur toutes ses propriétés médicinales...

» Et très simplement, le P. dom Va-



LA GRANDE CHARTREUX A VOL D'OISEAU

lery me raconte comment vers 1605 le maréchal d'Estrées donna aux Chartreux de Paris la recette d'un précieux *confortif*, imaginé comme une sorte de panacée où entraient de 150 à 200 éléments; puis en 1755 la modification de la formule primitive et la découverte de la chartreuse verte « liqueur de santé ».

» En 1793, lors de la dispersion des moines, le manuscrit contenant la recette tombe chez un pharmacien qui essaye de la vendre à l'État. M. de Montalivet refuse dédaigneusement. Après mille vicissitudes, le manuscrit revient au couvent. Là on perfectionne la recette. On en tire la chartreuse blanche longtemps dénommée « eau de mélisse », et enfin, en 1840, la chartreuse jaune, dont l'estampille — signée du P. Garnier, qui d'ailleurs ne s'en occupa jamais ! — devait faire le tour du monde.

» — C'est le bon Dieu lui-même qui nous a envoyé la liqueur, dit le Père, car il ne voulait pas la disparition de l'ordre de saint Bruno. Comment, sans elle, soutiendrions-nous les vingt-six maisons de notre ordre répandues à travers l'Europe ? — sous l'autorité d'un chef français celles-là, on ne dira pas le contraire ! Comment soutiendrions nous encore tant de pauvres communautés religieuses qui n'ont plus aujourd'hui de moyens d'existence ?

» Le Père eût pu ajouter : Comment, sans elle, ferions-nous toutes les bonnes œuvres auxquelles nous nous appliquons ? Même à travers une rapide enquête, la Grande Chartreuse apparaît comme la Providence de ce coin désolé de l'Alpes.

» A Saint-Laurent-du-Pont, les moines entretiennent un hôpital de 90 lits ; à Currières, une école de sourds-muets. Ils subventionnent 11 séminaires et contribuent à la construction des églises (en quoi ils déchargent l'État auquel les communes ne manqueraient pas de faire appel). Leurs charités privées dépassent, m'affirme-t-on, plus de 3000 fr. par jour. Et je ne parle pas des vivres, des vêtements, des médicaments quotidiennement distribués, à vingt lieues à la ronde.

» S'agit-il, d'autre part, d'une route à percer, d'une fontaine à creuser, d'un monument à élever, d'une œuvre de bienfaisance à soutenir ? Jamais le couvent ne reste sourd à l'appel des municipalités. Les moines apprennent que, à Saint-Laurent-du-Pont, une fabrique de limes enrichirait le pays médiocrement aisé : ils font construire l'usine. Le curé de la Puyère vient leur dire que la jeunesse du pays déserte la trop pauvre commune : ils créent, là haut, une fabrique de gants qui ramènent les

jeunes filles, en sauve les trois quarts et décide les jeunes gens à rester. Tout ceci, d'ailleurs, sans la moindre idée de lucre, car aussitôt l'usine bâtie, l'affaire en main, ils l'abandonnent aux travailleurs.

» Faut-il parler encore des quarante mille voyageurs que, chaque année, la Grande Chartreuse attire là haut et qui, à travers toute la région, durant six mois, implantent la civilisation sous les espèces de beaux écus sonnants et trébuchants ?

» — Et pour les incendies, monsieur ! me disait-on encore à Saint-Laurent-du-Pont. Ils sont comme le bon Dieu... ils font rebâtir toute maison incendiée. Aussi, il y a même eu des gens pour profiter de l'occasion et échanger contre une maison neuve et confortable la vieille bicoque branlante.

» Et à Saint-Pierre-de-Chartreuse, un autre habitant me résumait, sous cette forme pittoresque, l'œuvre des Chartreux :

» — Savez-vous ce qu'ils font ? L'argent qu'ils prennent aux riches, ils le mettent dans la poche des pauvres ! »

\*  
\* \*

M. Serge Basset rapporte ensuite d'intéressantes conversations qu'il eut avec d'autres religieux. Il en a reçu le démenti le plus absolu aux dires extravagants de M. Zévaès soutenant qu'en 1885 les Pères avaient subventionné le secrétariat des Droites et poussé l'amour des dépenses inutiles jusqu'à faire éditer, à grands frais, un livre de M. Amagat contre la gestion financière de la République.

## LA CLOCHE

— o —

La cloche chante en sa cage de pierre !  
A l'aube, enfants, ouvrez votre paupière :  
Voici venir un jour nouveau.

Do, sol, do,  
Do, sol, do !

Du déjeuner déjà la cloche sonne :  
A table donc, et que surtout personne  
Ne soit gourmand : (vilain défaut !)

Do, sol, do,  
Do, sol, do !

Après cela, vivement à l'école !

Du professeur )  
De la maîtresse ) écoutons la parole,  
Gravons-la bien en nos cerveaux !  
Do, sol, do,  
Do, sol, do !

Quand midi sonne au chantier, à l'usine,  
Bien lestement le travail se termine  
Et chacun quitte son sarrau.  
Do, sol, do,  
Do, sol, do !

Et tous les soirs, la cloche de l'étude  
Vient annoncer comme par habitude :  
« Laissez le livre et le tableau ! »  
Do, sol, do,  
Do, sol, do !

Sous mille aspects : cloche comme clochette,  
Mignon grelot comme frêle sonnette,  
L'homme s'en sert en maints travaux.  
Do, sol, do,  
Do, sol, do !

Cloche du feu, fier bourdon de l'église,  
Gai carillon qui chante dans la brise,  
Cloche marine ou de l'agneau ;  
Do, sol, do,  
Do, sol, do !

Votre voix charme et rien n'est plus utile !  
Dès à présent, non ! plus rien de futile :  
Nous voulons être à ce niveau.  
Do, sol, do,  
Do, sol, do !

E.-H. GILLEWYTENS

## A travers la Macédoine

(Extrait d'une lettre de l'envoyé spécial  
du Temps)

### Un après-midi à Mitrovitza

Le train d'Uskub qui conduit à Mitrovitza, part d'Uskub tous les deux jours seulement et de Mitrovitza tous les deux jours également : de sorte qu'on est obligé de passer à Mitrovitza un après-midi ou deux jours et demi. Distance : 120 kilomètres : c'est-à-dire six heures de trajet. On monte à plus de 500 mètres ; il neige : les wagons ne sont pas chauffés. Et comme Mitrovitza fut, la semaine dernière, le théâtre de graves événements, le voyage prend des proportions épiques : ce n'est pas une promenade ; c'est une expédition.

Entemps ordinaire, il m'aurait suffi de faire viser mon « teskéré » (on appelle ainsi le passeport que l'autorité exige à l'intérieur de l'empire). Les sujets ottomans ne peuvent sans « teskéré » passer d'un vilayet dans un autre. Les étrangers doivent faire viser leur « teskéré » pour tout déplacement, même lorsqu'ils ne quittent pas le vilayet. On conçoit qu'une pareille formalité ne va pas sans entraver toute la vie du pays. Exemple : un commerçant de Salonique reçoit le jeudi soir une dépêche l'appelant pour affaire importante à Monastir ; il ne pourra partir que le dimanche matin ; en effet, le vendredi, jour saint, le konak est fermé ; le samedi, à l'heure du départ (7 heures du matin), le konak n'est pas ouvert ; et il n'y a naturellement qu'un train par jour.

A ma demande de visa, le konak répond qu'on ne vise plus pour Mitrovitza, qu'il faut s'adresser à Hilmi pacha. L'inspecteur général m'accorde fort aimablement son autorisation. Trois journalistes portaient le même jour que moi pour la même destination : deux Autrichiens et un Russe. Nous fîmes route ensemble.

Par le même train voyagent une demi-douzaine de personnages considérables et bizarres, les uns chamarrés, coiffés du fez, les autres d'un âge vénérable, coiffés du turban : ce sont les membres de la grande commission — la troisième — chargée par S. M. Impériale de rétablir la paix en Albanie. A chaque station, de nombreux citoyens à fez et à turban viennent présenter leurs devoirs à Leurs Excellences : salamaleks, cigarettes, cafés.

A Orhanié (une heure et demie d'Uskub), le quai présente un aspect curieux : des soldats, comme partout, allant et venant, démarche lourde, allure débraillée, l'arme à la bretelle, la ceinture bardée de cartouches ; et parmi ces masses menaçantes une cinquantaine de gosses, garçons et filles de quatre à dix ans, se faufilant, agiles, les mains garnies de ravissantes violettes. Les petits garçons n'ont aucun charme et leur silhouette est plutôt déplaisante, mais les petites Turques sont délicieusement costumées dans leurs étoffes claires si sales et si misérables ; leurs mains noires aux ongles peints en rouge nous tendent les fleurs adorables d'un geste plein de grâce ; et ce serait

exquis sans la misère des corps, sans la maigreur des visages, sans la profonde tristesse des yeux qui semblent étonnés de ne pouvoir sourire. Là-bas, dans les villages des environs de Sofia, j'ai vu des enfants qui riaient, qui sautaient, qui jouaient...

A Prichtina, le consul de Serbie nous attend pour nous accompagner à Mitrovitza. Quelques minutes après avoir quitté Prichtina, nous apercevons du train la fameuse plaine de Kossovo, le « champ des merles » où eut lieu, en 1389, une sanglante bataille entre Turcs et Serbes ; tout au loin, le tombeau du sultan Mourad, tué dans la bataille.

Le train de la Commission impériale entre en gare de Mitrovitza aux accents cuivrés d'une musique fausse et militaire. La gare est occupée militairement et pleine de monde. Les abords sont gardés par deux sections d'infanterie et une trentaine de cavaliers. Un officier de police vient nous saluer et se mettre à notre disposition. Il ne doit pas nous quitter.

Mitrovitza, qui compte environ de 12 à 15.000 habitants, possède en tout et pour tout trois véhicules auxquels on a coutume d'atteler des fantômes de chevaux et que l'on décore du nom de voitures. Les trois voitures de Mitrovitza attendaient à la gare. Comme de juste, ce furent les membres de la commission qui y furent introduits avec leurs invraisemblables bagages. Une quinzaine de cavaliers les escortèrent. Puis l'infanterie défila. Elle défila même fort bien, à l'allemande, en levant la jambe très haut, en articulant minutieusement chaque pas.

Le reste de la cavalerie nous attendait. Et nous attendions les équipages. Il pleuvait ; il faisait froid. Le chef de gare, très aimable, nous offrit son bureau, le coin de son feu, un excellent café turc et de non moins excellentes cigarettes de contrebande. Au bout de trois quarts d'heure, la pluie faisait mine de cesser et une seule voiture était revenue. Nous y mîmes nos bagages, avec le drogman du consulat serbe de Prichtina. Puis nous partîmes, à pied, suivis du cavass, armé jusqu'aux dents, de l'officier de police, et des quinze cavaliers, au pas. A mi-chemin, les voitures ; nous nous hissions, et au trot jusqu'à l'hôtel (l'hôtel...) à travers mille cahots.

Après une légère collation, nous repartons à pied, désireux de ne pas perdre notre après-midi. L'officier de police nous suit toujours : mais les cavaliers sont remplacés par une douzaine de gendarmes à pied avec deux sous-officiers. Nous sommes bien gardés. Les sentinelles nous saluent, sans tirer.

Notre première visite est pour le consulat de Russie. Nous n'y voyons pas le malade, mais les médecins nous reçoivent et nous donnent des renseignements précis. Il résulte de leurs déclarations que l'état de M. Chtcherbina reste stationnaire, et que les complications sont toujours redoutables : « Pronostics absolument réservés ».

Et quittant le consulat, nous nous rendons au point où fut commis l'attentat : c'est sur une route en contrefort, déserte et gardée par un poste. La sentinelle, après avoir salué M. Chtcherbina, lui déchargea son arme presque à bout portant dans le dos. Nous passons. La sentinelle nous salue. Elle ne tire pas. Les gendarmes, qui marchent à quinze pas derrière nous, ont pris leur fusil à la main.

Il s'agit maintenant de visiter le champ de bataille où fut livré le combat du 30 mars.

La topographie est simple. Mitrovitza est construit dans le fond d'un entonnoir. De la gare, on n'aperçoit pas une maison. Le village, adossé au nord à des montagnes escarpées, est défendu, au sud, par une position magnifique : une colline en pente douce, qui domine de plus de cinquante mètres toute la plaine de Kossovo dont elle est séparée par une rivière, la Sitnitza. A l'est, deux rivières, la Sitnitza et l'Ibar : Mitrovitza est au confluent de ces deux rivières. A l'ouest et à l'est, des montagnes.

Le camp des Turcs est installé entre Mitrovitza et la rive droite de la Sitnitza. Il est parfaitement dissimulé par l'inclinaison du terrain. On voit d'en bas tout juste la première tente et quelques pièces de canon. Derrière le camp, également dissimulée, la caserne. Plus bas encore, derrière la caserne, complètement à l'abri des feux de la plaine, le village.

Les Albanais, venant de Voutchirn (au sud) se dirigeaient vers Mitrovitza. Quelques-uns purent s'avancer jusqu'au milieu du pont qui relie la rive droite à la rive gauche. Les tirailleurs turcs les

firent reculer, tandis que l'artillerie tenait en respect les troupes de la plaine. Les Albanais s'enfuirent dans les montagnes du sud-est.

Le combat fut plus meurtrier que ne le prétendent les Turcs. Les informations sont contradictoires : elles semblent se rencontrer autour des chiffres suivants : deux cents morts et trois cents blessés.

La simple politesse exige que nous rendions visite au caïmacam. Il est sorti. Nous sommes reçus par quelques-uns des membres de la grande commission.

Dans une pièce petite et surchauffée, les majestueux personnages que nous avons contemplés en venant sont assis sur des divans. Voici, aimable, parlant avec une égale facilité le français et l'allemand, Sadik pacha, aide-de-camp d'Abdul Hamid. Voici, magnifique et modeste, Bairam-Tsour, Albanais, ancien brigand dont on a fait un colonel. Les bruits les plus étranges circulent sur son compte : on l'accuse d'avoir été agent de l'Autriche ; on affirme qu'il a rompu avec cette puissance et qu'il est maintenant en rapports avec la Russie. Bairam-Tsour a déjà fait partie de la deuxième commission ; il arrive de Constantinople où il a, paraît-il, été reçu en audience par le sultan. Voici, enfin, assis à la turque, les jambes croisées et sa tabatière à la main, Youssouf Effendi, « ulema », un des aumôniers du Palais et chef de la commission.

Après l'échec de la deuxième commission, les Albanais avaient demandé que le grand-vizir en personne vint s'entretenir avec eux des réformes. Le grand-vizir, occupé à Constantinople, n'a pu se rendre à l'invitation. Mais les personnages envoyés cette fois sont parmi les plus considérables dignitaires de l'empire. Les uns sont revêtus d'une autorité religieuse et peuvent parler au nom d'Allah ; les autres, Albanais qui ont fait leur chemin, sont très écoutés des Albanais ; tous apportent aux insurgés les assurances personnelles de Sa Majesté. Si la troisième commission échouait, comme ses devancières, les moyens diplomatiques seraient épuisés. Il faudrait en venir au canon. Mais les Albanais n'éprouvent aucune sympathie pour le canon. Ils ont été stupéfaits l'autre jour qu'on osât employer contre eux cette inhumaine machine.

Dans une première entrevue qu'ils ont

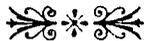
eue lundi soir, avec trois chefs de tribus, les membres de la commission leur ont tenu le langage suivant : « Nous irons demain à Ipek et nous vous expliquerons les choses. Mais dispersez les tribus rassemblées autour de Mitrovitza. » Les chefs ont promis de disperser leurs troupes et accepté le rendez-vous. Je n'ai pas de nouvelles du colloque d'Ipek.

« Sa Majesté Impériale est très affectée des divisions qui règnent parmi ses sujets. Elle veut rétablir la concorde entre les enfants du pays. » Ces paroles d'Yousouf Effendi m'ont donné l'impression que les désirs du sultan Abdul Hamid seront exaucés, et qu'après le départ des plénipotentiaires, tous les malentendus seront peut-être éclaircis. Il se pourrait que d'ici peu « l'ordre » régnât en Albanie.

Cependant les nouvelles qui m'arrivent aujourd'hui sont peu favorables. Les Albanais ne voudraient rien entendre et se prépareraient à continuer la résistance. Hilmi pacha paraît toujours décidé à agir contre eux. Les plénipotentiaires vont avoir une rude besogne : s'ils réussissent, on pourra conclure de leur succès que les assurances du sultan sont de nature à donner aux rebelles une pleine satisfaction.

\* \* \*

N. D. L. R. Nos lecteurs auront trouvé dans les journaux quotidiens des détails complets et précis sur les événements de Macédoine ; nous avons cru leur être agréable en publiant la relation ci-dessus datée du 8 avril : ils y auront trouvé d'intéressants détails topographiques sur les populations albanaises.



## L'ÉTOILE

— 0 — 0 —

(Pendant les chœurs, les enfants dansent en rond autour de celui qui représente l'étoile ; pendant les solos, ils font la chaîne des dames ou la chaîne anglaise.)

Les enfants :

Au firmament sans voile,  
Comme un divin miroir,  
Pourquoi donc, blanche étoile,  
Viens-tu briller le soir ?

L'étoile :

Avec la lune grande,  
Mes enfants bien-aimés,

Pour éclairer la lande,  
Et les monts embrumés.

Les enfants :

Cependant, douce étoile,  
Étoile de la nuit,  
Lorsque le ciel se voile  
Point ton disque ne luit.

L'étoile :

Expliquer ce mystère,  
Mes enfants, n'est qu'un jeu :  
La nue est à la terre,  
Moi je suis au ciel bleu.

Les enfants :

Mais pourquoi, bonne étoile,  
Par votre nombre enfin  
Semblez-vous une toile  
A la voûte sans fin ?

L'étoile :

Comme la terre ronde,  
Chaque astre, dans les cieux,  
Forme lui-même un monde,  
Un globe lumineux.

Les enfants :

Et quand vient l'aube, étoile,  
Que devient la clarté  
Dont vous guidiez la voile  
Sur le flot redouté ?

L'étoile :

Nuit et jour, dans l'espace  
Je brille, chers enfants,  
Mais le soleil efface  
Mes rayons triomphants.

Les enfants :

Alors, charmante étoile,  
A tous ceux d'ici-bas  
Vous empruntez la moelle,  
Vous emboitez le pas ?

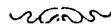
L'étoile :

Les mondes, les planètes,  
Les frères et les sœurs  
Sont, garçonnets, fillettes,  
Entre eux imitateurs.

Les enfants :

C'est vrai, puisque tout homme  
Même est pour un savant  
Ce que tu es en somme  
Pour le soleil levant !

E.-H. GILLEWYTENS



## Vers le Pôle

Trois expéditions polaires viennent de rentrer : celle de M. Baldwin, qui essayait d'atteindre le pôle en passant par la terre de François-Joseph ; celle du capitaine Sverdrup, parti sur le « Fram », et qui devait explorer les terres extrêmes de l'archipel boréal américain ; et enfin

celle du commandant Peary qui, parti dans la même direction, s'est dirigé vers la mer polaire, au delà du détroit de Smith et du canal de Robeson, entre le Groënland et les îles qui se succèdent au nord de l'Amérique boréale. L'expédition Baldwin paraît n'avoir pas donné de grands résultats ; celle du capitaine Sverdrup a rapporté d'intéressants renseignements ; mais c'est le commandant Peary qui s'est rapproché le plus près du pôle, du moins dans cette partie américaine du monde arctique.



LE COMMANDANT PEARY

Il est parti dans l'été 1898 à bord du « Hope », suivi et ravitaillé au besoin par un autre navire, le « Windward ». Bloqué par les glaces, le commandant Peary essaya de pousser une pointe en plein hiver, en traîneau. Cette tentative ne fit que nuire à son voyage. Dans une terrible tempête de neige, qui sévit le 1<sup>er</sup> janvier 1899, Peary eut les pieds gelés et on dut, à son retour à bord, l'amputer de sept orteils. Ne pouvant marcher de longtemps, il se fit transporter en traîneau pour étudier la condition des voyages dans ce pays ; puis, ayant renvoyé ses bateaux qui avaient débarqué une quantité d'approvisionnements, il hiverna au campement esquimaux d'Etah, près du cap York. Il en partit au printemps 1900, suivant la côte occidentale et septentrionale du Groënland jusqu'à la pointe extrême de cette grande île vers le Nord. Ensuite, Peary se lança sur la glace de la mer polaire ; mais par 83°50, il fut arrêté devant une grande étendue d'eau libre qu'il n'avait pas le moyen de franchir. Il dut revenir en arrière, mais non sans avoir employé la fin de la saison fa-

vorable à explorer la côte nord du Groënland, qu'il suivit, vers l'est, jusqu'à la baie de l'Indépendance, le point atteint par lui dans ses deux traversées du Groënland, en 1892 et 1895. Un nouvel hivernage eut lieu sur la côte, et, au printemps 1901, les hommes et les chiens étaient trop fatigués par toute cette campagne pour qu'une nouvelle tentative vers le pôle fût immédiatement possible. Peary redescendit au sud et rencontra, le 6 juin, le « Windward », venu à sa rencontre, ayant à bord sa femme et sa petite-fille. Le « Windward » aussi avait hiverné dans les glaces après avoir poussé loin au Nord, pendant l'été de 1900, à la recherche de l'explorateur.

Ce dernier se résolut à faire une dernière tentative au printemps de cette année. Le « Windward » repartit au mois d'août 1901 pour le Sud, laissant Peary subir son quatrième hivernage dans la nuit polaire. Il la passa par 78°45 de latitude, sur la côte occidentale du détroit de Smith. Très de bonne heure, au commencement de mars, la marche vers le pôle commença, avec vingt-quatre traîneaux portant les provisions et le matériel, dont un bateau pour traverser les espaces d'eau libre qui seraient rencontrés en route. Après avoir quitté les rivages glacés de la terre de Grinnel et de la terre de Grant, Peary commença à avancer sur la glace de la mer polaire. Les difficultés d'une telle marche peuvent se mesurer à un fait : Markham mit un mois, au printemps de 1876, à faire moins de 50 kilomètres qui séparaient le cap Joseph-Henri, station d'hivernage d'où il était parti, du 83°20 de latitude, point le plus septentrional qu'il atteignit sur la glace de la mer arctique. Dans ces régions cette glace est un chaos inextricable ; dérivant vers le sud, elle ne trouve pas un passage suffisant dans le détroit de Robertson. Les glaçons se brisent, frottent, chevauchent les uns sur les autres jusqu'à former des collines déchirées. C'est sur ce terrain que Peary poussa jusqu'au 84°17 de latitude, établissant le « record » de la marche vers le pôle du côté américain. Mais il restait battu par Nansen, qui avait dépassé 86°5, et le capitaine italien Cagni, de l'expédition polaire du duc des Abruzzes, qui, en 1900, a touché à 86°33, à quelque 350 kilomètres du pôle Nord. Il est vrai que Nansen et le capitaine Cagni venaient de l'est, de

la côte sibérienne, du côté où la dérive porte vers le pôle au lieu d'entraîner vers le sud, en amoncelant de plus devant l'explorateur le formidable chaos de la glace paléocristique. De l'avis de tous les hommes compétents, ce n'est pas par la route américaine, celle de Peary, que l'on peut espérer atteindre le pôle.

Malgré son échec, le commandant Peary a rapporté beaucoup de renseignements qui seront publiés ; on sait déjà qu'il a fait une intéressante étude des petits groupes d'Esquimaux les plus septentrionaux. Il a même révolutionné la vie de cette petite humanité isolée et lointaine en lui apportant des armes et des instruments de pêche lui permettant de rendre moins précaire son existence sous ces abominables climats.

Peut-être cette terrible expédition aura-t-elle cependant des résultats moins intéressants que les explorations précédentes de Peary. C'est lui qui a prouvé que le Groënland était une île, qu'il a traversée au nord en 1892 et 1895, alors que Nansen l'avait traversée au sud, en 1888, d'Umivik à Gothaab. Mais les voyages de Peary dans le nord, partant d'une côte absolument inhabitée, étaient encore plus audacieux. Partout le Groënland n'est qu'une immense table de glace, haute, au centre, de 3,000 à 3,500 mètres. De ce glacier émergent quelques pointes rocheuses, tandis qu'il n'a pas encore recouvert certains caps et les bords de certains fiords qui restent sur la côte une frange étroite seule habitée par les hommes, les rennes et les autres animaux de la faune terrestre arctique.

\*  
\* \*

Le capitaine Sverdrup avait mené dans les mêmes parages son expédition norvégienne. Parti également en 1898, à bord du « Fram », il ne tarda pas à être emprisonné dans les glaces, près de la côte de la terre encore peu connue d'Ellesmere, qui borde à l'ouest le détroit de Smith. Deux hivers y furent passés, et, au mois de mai 1900, le « Fram » faillit disparaître dans un incendie qui ne fut éteint qu'après bien des ravages. On avança un peu dans l'été 1900, mais l'hiver suivant fut froid, même pour le pays : la température moyenne était de 45 degrés au-dessous de zéro jusqu'au printemps. Le « Fram » emprisonné dans

les glaces ne put se dégager que le 6 août dernier. Le 19 septembre, il arrivait dans le port norvégien de Stavanger.

L'insuccès relatif de cette expédition ne l'empêcha pas de rapporter beaucoup de renseignements intéressants. L'équipage du « Fram » a poussé en effet de nombreuses pointes en traîneau. Beaucoup d'animaux furent rencontrés ; par contre, on ne trouva pas d'Esquimaux. Mais les Norvégiens ont relevé de nombreuses habitations d'individus de cette race ayant vécu à une époque sans doute assez rapprochée. Le « Fram » a rapporté beaucoup d'objets recueillis dans ces ruines. Le professeur norvégien Yngvar Nielsen pense que, d'après les renseignements relatifs aux anciennes habitations d'Esquimaux abandonnées, on doit considérer comme certain qu'il s'est produit dans le grand archipel arctique, à une époque relativement récente, une rétrogradation de la limite septentrionale des régions où l'homme peut vivre. Il exprime l'opinion que l'on peut tirer de ce fait des conclusions touchant le régime des glaces, vu que les conditions d'existence des Esquimaux en dépendent entièrement. D'ailleurs, la situation actuelle des petits groupes d'Esquimaux les plus septentrionaux semble présager un prochain recul de la race vers le sud. D'après Peary, une très grande mortalité sévit parmi ceux qu'il a visités, attribuable sans doute à une fièvre maligne déterminée par les privations et l'âpreté du milieu.

\*  
\* \*

A l'heure actuelle, trois expéditions cherchent à atteindre le pôle sud, l'Océan arctique est vide. Il n'y reste plus que l'expédition russe du baron Toll qui, au nord des îles de la Nouvelle-Sibérie, cherche une terre que l'on dit avoir été entrevue et qui a été nommée terre de Sannikof. Mais il est probable que de nouvelles explorations se préparent : il n'est plus à notre époque de sport plus émouvant, plus grandiose que la marche à la conquête du pôle. Il exige des caractères d'une trempe singulière, capables de supporter à la fois les fatigues terribles de la marche et l'inaction dans la nuit glacée des hivernages, qui met le moral à une si rude épreuve. L'on ne doit, du reste, pas croire que notre époque ait rien créé de plus grand à cet égard que

les trois siècles qui l'ont précédée. Avec des moyens bien inférieurs, des pas immenses furent faits sur la route du pôle, dès le seizième siècle. A cette époque, des navigateurs hollandais, montant un bateau de moins de 100 tonnes, doublaient la Nouvelle-Zemble, en cherchant le passage du nord-est et poussaient jusqu'au 77° de latitude. Un peu après, le Spitzberg était découvert par l'Anglais Henry Hudson, en reconnaissant la côte jusqu'au 84° degré de latitude, à bord d'une embarcation de 80 tonneaux. On peut même s'étonner de ce que depuis trois cents ans, avec tous les progrès de nos moyens d'action, la marche en avant soit restée si lente et le pôle non conquis. Mais chaque pas de plus exige un effort énorme dans les pays arctiques; en outre tant d'expéditions ont peu à peu coordonné des découvertes géographiques, créé une méthode, déterminé des lois.



FRITJOF NANSEN

C'est la constatation répétée de la dérive des glaces du nord de la Sibérie vers le pôle qui a permis à Nansen de pousser si loin, en confiant à la banquise un navire construit pour résister à sa formidable pression. En choisissant par raisonnement ou par chance un autre point de départ dans la même région, il est probable qu'un explorateur arrivera à conquérir le pôle. N'y parviendrait-il pas qu'il ajouterait à la somme des connaissances arctiques, comme viennent encore de le faire le commandant Peary et le capitaine Sverdrup.

## Petite mosaïque littéraire

### Les Pyrénées

FRANÇAIS arrête-toi, ne passe la campagne  
Que Nature mura de rochers d'un côté,  
Que l'Auriège entrefend d'un cours précipité,  
Campagne qui n'a point en beauté de compagne.

Passant, ce que tu vois n'est pas une montagne:  
C'est un grand Briarée, un géant haut monté  
Qui garde ce passage, et défend, indompté,  
De l'Espagne la France, et de France l'Espagne.

Il tend à l'une l'un, à l'autre l'autre bras,  
Il porte sur son chef l'antique faix d'Atlas,  
Dans deux contraires mers il pose ses deux  
[plantes.

Les épaisses forêts sont ses cheveux épais ;  
Les rochers sont ses os ; les rivières bruyantes,  
L'éternelle sueur que lui cause un tel faix.

Guillaume DU BARTAS (1544-1590)

## L'EXPOSITION universelle de 1907

L'un des promoteurs de l'Exposition internationale de Bruxelles en 1897, M. le sénateur Dupret, avait convoqué chez lui, il y a quelques semaines, les représentants de la presse bruxelloise et anversoise afin de leur présenter un avant-projet d'exposition universelle et internationale, à ouvrir à Bruxelles en 1907. Les auteurs de cet avant-projet, MM. Paul Saintenoy et Henry Vaes, étaient présents à la réunion, et c'est M. Saintenoy qui a développé les grandes lignes de l'idée, avec plans à l'appui.

L'idée consiste à utiliser les terrains qui seront disponibles, en 1907, par suite de la disparition de l'entrepôt actuel, du comblement partiel du bassin du Commerce et de la désaffectation de la gare aux marchandises de l'Allée-Verte. Tous ces emplacements sont utilisés pour la première partie de l'exposition, dont la seconde partie serait située sur le plateau de Koekelberg.

L'entrée de la World's Fair serait en pleine ville. Déjà place Rogier, au droit du Café des Boulevards, un « arc de

bienvenue » marquerait cette entrée, et le terre-plein du boulevard d'Anvers serait l'avenue d'accès de l'entrée réelle. Cette entrée principale n'est qu'à 650 mètres de la gare du Nord et de la place de Brouckère, à 1250 mètres de l'hôtel de ville et de la porte de Schaerbeek, à 1850 mètres de la place Royale.

A droite de cette entrée viennent, dans les plans de MM. Saintenoy et Vaes, un village congolais, un village chinois, un village suisse et d'autres attractions d'un vif intérêt.

A gauche, ces messieurs proposent de construire, à titre définitif, un palais du peuple qui serait mieux à sa place dans le bas de la ville et près de Molenbeek-St-Jean qu'au Parc du Cinquantenaire. Le palais serait utilisé pour l'exposition des arts décoratifs. Derrière ce bâtiment, sur le chenal de communication du canal de Charleroi avec les anciens bassins intérieurs de la ville, des constructions en surplomb sur l'eau doivent représenter Bruxelles au moyen âge.

Le bassin de la voirie est pourvu d'une chute d'eau gigantesque — un Niagara en miniature — et d'autres attractions nautiques. Le bassin du batelage, constitué par une partie du canal de Willebroeck actuel et long de 350 mètres, devient un bassin pour les fêtes nautiques. L'Allée-Verte elle-même, sur 500 mètres de longueur, est incorporée dans l'enceinte. La gare de l'Allée-Verte devient le palais de la mécanique et des mines. L'emplacement est double de la section correspondante de l'exposition de 1897 à Bruxelles, et représente la moitié de celui de 1900 à Paris. L'ensemble du terrain présente une superficie de 17 hectares.

Pour conduire à la seconde partie de l'enceinte, le passage n'est pas supprimé le long du boulevard Léopold II, aux habitants de Jette, de Ganshoren et de Koekelberg : la communication est assurée par un monorail suspendu, système Langen, tel qu'il fonctionne à Barmen et à Elberfeld. Ce monorail, qui est établi à titre définitif, contourne tout le plateau de Koekelberg, se prolonge jusqu'au château de Kaereveld, où s'édifie un village médiéval, le « joyeux village de Kaereveld », qui devient aussi une attraction définitive, offerte en toute propriété à la commune de Molenbeek, après l'exposition.

La deuxième partie de l'exposition occupe 28 hectares du parc Elisabeth, 57 hectares avec les terrains annexés. Dans le parc viennent, à droite, les pavillons des sections étrangères ; à gauche, les concessions diverses et « l'Histoire de l'habitation en Belgique ». Au fond s'élève, en staf, le panthéon national ou la basilique que l'on construira peut-être un jour en cet endroit.

Derrière, une immense esplanade, avec un hémicycle pour la section des beaux-arts et, au milieu, un château d'eau avec cascades, de 30 mètres de hauteur, dominé par une tour de 150 mètres, une tour pleine, et non ajourée en échafaudage, comme l'est la tour Eiffel.

A droite, un palais du génie civil, de 32.000 mètres carrés, et derrière, une section d'agriculture de 20.000 mètres carrés. A gauche, les grands halls du mobilier et des manufactures. En annexe, à droite et à gauche, de grands emplacements pour les attractions diverses, telles que Barnum, Kéralfi, etc.

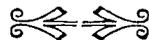
Après l'exposé des plans, M. Dupret a fait remarquer que l'énorme avantage du projet est de placer l'exposition dans la ville même, au grand profit du commerce local. L'exposition marquera l'inauguration du chemin de fer électrique Bruxelles-Anvers, qui doit avoir lieu à l'époque indiquée. Quel que soit le projet adopté, les promoteurs de l'exposition ont trouvé le moyen d'avoir une gare aux portes, soit vers l'Allée-Verte, soit vers Koekelberg.

Il est certain que ce projet est bien séduisant. Il rapproche l'exposition qu'on craignait de voir transplanter à Woluwe ; il y aurait, pour le commerce bruxellois et pour les hôtels, un immense avantage à cette combinaison.

— Mais la distance ? dira-t-on peut-être. Le parc de Koekelberg est au bout du monde !

— Erreur. L'entrée du parc de Koekelberg est exactement à la même distance de l'hôtel de ville que l'entrée du parc du Cinquantenaire : 2,500 mètres.

Ce projet nous paraît mériter une attention sérieuse de la part des autorités qui auront à trancher la question de l'exposition.



# ROLLAND

OU

## les aventures d'un brave

(Suite)

### CHAPITRE XI

#### Les aventures de Rolland vont commencer

... C'est donc, camarades, que vous tenez à l'histoire !... Attention alors, ça va chauffer.

Nous étions à Lalla-Maghrnia, tout à fait sur la frontière du Maroc. Lalla-Maghrnia à l'époque dont je parle, n'était pas une capitale : c'était une simple redoute derrière laquelle on nous avait placés pour observer les mouvements des têtes de pruneaux, qui ne nous disaient rien qui vaille. Comme nous étions vingt fois plus d'hommes qu'elle n'en pouvait contenir, l'on avait établi un camp avec des tranchées en zigzag, des talus et de bonnes petites gueules de canon qui faisaient la nique aux moricauds.

### CHAPITRE XII

#### Comment Rolland sort d'une mauvaise affaire

Je ne sais pas si tata Abd-el-Kader avait revu le prophète et en avait reçu la promesse d'une bonne fricassée de Français, mais le fait est que ces satanés Bédouins avaient repris de l'aplomb en diable : ils venaient la nuit, comme une nuée de vilaines bêtes jusque sur notre front de bandière pour nous asticoter et savoir ce que nous faisons.

L'Arabe est comme le moucheron ; il arrive ; pif ! on lui flanque sur le museau et il s'en va. Il revient presque aussitôt ; paf ! on lui donne une croquignole et il file, pour revenir ou repartir tant qu'on ne l'a pas tué. C'est un vrai moustique, de la pire espèce, intelligent et surtout prudent. Ces grendins d'insectes ne nous laissaient pas de repos et nous ne dormions que d'un œil. Fallait voir aussi comme il nous tardait d'écraser cette vermine, comme disait Turelure...

L'opération commença quelques jours

après sans nous en douter. C'était le 30 mai. L'armée sortie du camp avait pris position sur le flanc d'une montagne.

Nous étions au bivouac. Voilà-t'y pas qu'un beau matin les Marocains qu'Abd-el-Kader avait montés contre nous, passent la Mouïla sans rien dire et viennent sur nous à pas de loups. Ils croyaient nous surprendre : mais bernique ! Nous nous trouvâmes lestement sur nos pieds et nous la leur fîmes repasser lestement. En deux temps et trois mouvements nous leur eûmes flanqué une bonne petite rossée. Nous leur faisions depuis une demi-lieue, une conduite de Grenoble en règle, la baïonnette dans les reins, et nous voyions le moment où ils allaient nous échapper, car ils filaient bon train ; mais la cavalerie, qui avait vivement tourné la montagne, vlan ! leur tombe sur la croupe... Et les moricauds se trouvent ainsi pincés entre deux feux. Ah ! quelle omelette, camarades ; autant d'œufs trouvés, autant de cassés.

Tant que dura l'affaire, je tapai comme un enragé ; mais après, j'allai porter secours aux pauvres blessés, qui souffraient et se plaignaient, que ça feudait le cœur ! En furetant de-ci et de-là, je vis un arbigo tout souchaté et doré, étendu par terre, et dont le burnous blanc était taché de rouge ; il cachait sa tête dans son haïk et semblait mourant. — Rolland, que je me dis, voilà un moricaud qu'il faut remettre sur ses pieds, si c'est possible.

Je m'approche pour lui offrir mes services et lui donner mes soins. Mais voilà qu'il se dressé comme un serpent qu'il était, et me place son pistolet sous le nez. La colère m'empoigne naturellement. — Ah ! mais non, que je dis, ce n'est pas de jeu, cela ; tu triches, vieux brigand, attends, je vais te faire ton affaire, et je lui saute dessus pour le désarmer. Une lutte s'engage. Le grendin était vigoureux et se débattait comme un beau diable. A chaque effort que nous faisons, lui pour me faire sauter le caisson et moi pour l'empêcher d'exécuter cette bêtise, sa satanée gueule de pistolet passait et repassait sans cesse devant mes yeux et me labourait la frimousse. Comment cela finira-t-il, que je pensais ? Rolland, mon vieux, tu n'es pas à la noce. — Sainte Vierge, que je dis, tout à coup — c'est ma manière de jurer quand le danger est grand — et, patatras ! mon arbigo fait bonhomme.

« Par Saint-Georges ! Vaut mieux tuer le diable que d'être tué par lui, » que me dit Turelure, qui venait de lui faire son compte. Voyons, mon poulet, l'on a déjà oublié les leçons de papa ? C'est des vipères, que je t'ai dit cent fois, mon fiston, méfie-toi. Tiens, regarde-moi ce gail-lard-là, c'est celui-là même qui faisait les ailes de pigeon à Oran et que je t'ai montré. T'as donc pas de mémoire ? Ne sois plus dindonneau, mon poulet, sans cela je ne réponds plus de ta boussole. Allons, paie-moi un petit coup et filons !

Nous rentrâmes au bivouac et les mous-tiques nous laissèrent tranquilles pendant quelques nuits.



## Chronique scientifique

— [o] —

### Les sous-marins

Nous lisons dans le *Figaro*, sous la signature de M. Gaston Calmette, le récit du voyage qu'il a effectué dans les flancs du premier sous-marin perfectionné, le *Morse*. Nous en détachons l'intéressante relation que l'on va lire.

\* \* \*

« ... L'heure n'est pas aux craintes, puisque le *Morse* qui nous emprisonne, après avoir navigué à fleur d'eau jusqu'à l'extrémité du port, va précisément s'immerger.

Dès lors, la place du commandant n'est plus dans le casque ou kiosque qui permet de suivre, à travers les hublots, et d'indiquer la route au ras de la vague.

Sa place est désormais plus bas, au centre même du fuseau, au milieu de toutes sortes de manipulateurs électriques, les yeux continuellement fixés devant un mystérieux appareil optique, le périscope, dont l'autre extrémité flottera constamment sur l'eau, très loin, quelle que soit la profondeur de la plongée, et qui lui donnera l'image absolument fidèle et nette comme une chambre claire, de tout ce qui se passera sur l'eau.

C'est l'instant le plus émouvant.

Je me précipite vers les minuscules

hublots du casque pour mieux saisir cette impression d'immersion totale, tandis que les ordres du commandant Terrin retentissent, répétés par le lieutenant Théroulde, vérifiant sur la carte marine les profondeurs :

— En avant ! Ouvrez les ballasts ! Evoluez, moteur en avant, vingt à gauche !

Les caisses d'eau se remplissent, rejetant près de nous et pour nous leur trop-plein d'air qui renouvelle ainsi notre air ; et là-haut, dans notre minuscule observatoire où se place au-dessus de moi le général André, tandis que le bateau s'immerge, le spectacle le plus inattendu s'offre à nos yeux.

C'est d'abord une ondulation très lisse, une boursofflure d'eaux qui se crée autour du *Morse* pendant que ses caisses se remplissent ; les collines lointaines se dérobent : puis l'horizon s'effondre ; la ligne bleue de la mer qui semblait sans limites disparaît.

Le vent ne gémit plus, la vague caresse doucement les hublots, puis les voile peu à peu d'une couche d'opale émeraude ; au-dessus de nous les eaux s'entassent comme une marée de déluges qui monterait jusqu'aux astres ; c'est l'affaissement de toutes choses, l'effondrement de tout notre monde extérieur.

Il n'y a plus de nuages, il n'y a plus de ciel ; et, sur nos têtes, autour de nous, les voûtes liquides sont tellement denses, tellement ternes, tellement éteintes qu'on ne peut plus se figurer qu'il y ait quelque part un soleil. Nous n'avons cependant que cinq mètres d'eau au-dessus de nous.

On regarde avidement, avec des yeux dilatés pour tout saisir, on ne voit plus rien que des eaux confusément vertes dont vous sépare une vitre qui semble devenue opaque ou dépolie.

Vingt mètres au-dessous du niveau de la mer, on ne voit même plus ces profondeurs confuses, les ténèbres envahissent tout et réunissent tout dans une immense et éternelle nuit.

Quant à la plongée elle-même, elle est, matériellement, douce et sans secousse ; dans l'absolu silence des eaux, on ne la perçoit pas, on ne sait même pas si l'on descend, et le manomètre seul est capable de vous indiquer, par la mobilité de son aiguille sur le cadran gradué, à quelle profondeur navigue le *Morse*.

Car le *Morse* navigue en même temps qu'il plonge, et vous n'avez la sensation ni d'une marche ni d'un glissement, ni d'un roulis ni d'un remous !

C'est l'envahissement féerique d'une paix infinie dans un pays inconnu qui semble fait d'ombre et d'immobilité ; mais cet envahissement est fantastique autant que subit, puisque en moins de deux minutes — en soixante-dix secondes exactement — après le commandement du chef, nous avons au-dessus du *Morse* une profondeur soudaine de 6 mètres d'eau, c'est à dire la profondeur réglementaire pour éviter tout obus et pour lancer, au contraire, le plus sûrement les torpilles dans les parties vives des cuirassés ennemis.

Les autres sous-marins, du type du *Narval*, sont de construction tout autre, et ne peuvent s'immerger qu'après une manœuvre d'une demi-heure.

Quant à la respiration des hôtes du sous-marin, elle est aussi parfaite que dans un appartement quelconque.

Grâce aux travaux de MM. d'Alsonval, Laborde, Louis Vincent, etc., cette question est complètement résolue ; l'équipage peut rester en navigation sous-marine pendant 16 heures sans la moindre fatigue pour les poumons, tandis que notre excursion de lundi n'a duré que deux heures à peine, deux heures qui nous ont paru trop courtes tant elles étaient probantes, passionnantes et instructives.

Vers midi, au moyen du mystérieux « périscope » qui flotte, toujours invisible, à la surface des eaux et apporte au sous-marin l'image de tout ce qui se passe à cette surface, le commandant Terrin nous montre le *Narval* qui vient d'émerger avec ses deux drapeaux près de la vieille batterie *Imprenable*.

Des profondeurs où nous naviguons, nous suivons chacune de ses moindres manœuvres, jusqu'au moment où le pavillon de l'amiral s'agit de droite à gauche au sommet d'un fort, pour nous rappeler que l'heure du retour va sonner. »

### \* \* \*

### Les procédés modernes d'illustration

Il y a une quinzaine d'années environ que la photogravure est entrée en lice parmi les procédés d'illustration.

Comme dans toutes les branches du savoir humain, les débuts ne furent pas faciles ; l'accueil fait au procédé nouveau fut des plus froids : la lutte n'en fut que plus dure.

La routine a cependant été vaincue peu à peu ; les systèmes primitifs ont fini par céder la place, et d'année en année, contre le gré même des intéressés, la photogravure s'est imposée davantage à l'attention.

La gravure sur bois supporta le premier choc, et fut en quelque sorte la première victime dans cette lutte d'un nouveau genre : elle surtout eut à souffrir de la terrible concurrence que lui fit, dès sa naissance, le nouveau procédé. Outre la question d'économie dans les frais (nos lecteurs se rendent facilement compte de l'énorme différence du coût des clichés suivant l'emploi de l'ancien système ou du procédé moderne), outre aussi une extrême *rapidité d'exécution*, la photogravure présente un avantage unique, sérieux, indiscutable : la *fidélité dans la reproduction*,

La gravure sur bois avait certes ses avantages ; quelle que soit cependant l'habileté du graveur, l'interprétation du modèle recevait fatalement, de çà de là, une chiquenaude. Ici, rien de cela : l'originalité de l'artiste est respectée tout entière, en même temps que le sujet lui-même est reproduit avec la plus scrupuleuse exactitude, et jusque dans ses moindres détails.

Et c'est là le point capital, dans la production mécanique de l'art documentaire.

La découverte de la photogravure, à ce point de vue seul, est un immense bienfait pour le commerce et l'industrie. Nous visitâmes dernièrement les importantes installations de photogravure artistique et industrielle de la maison Barbé, et nous y avons découvert de véritables merveilles ; nous engageons vivement ceux de nos lecteurs que la chose intéresse, à rendre visite à ce bel établissement. Nul doute qu'après cette intéressante exploration, bon nombre d'industriels et de commerçants ne se décident, en présence de l'économie des frais, à la confection de catalogues et de réclames richement illustrées et à si bon compte. Les illustrations et annonces du présent numéro leur donneront d'ailleurs une

idée du travail que nous leur recommandons.



## CARNET MUSICAL

### I. — LES NOUVEAUTÉS

*Les Orchidées !* A ce seul nom, l'esprit se rappelle ces fleurs merveilleuses, filles du soleil et de la lumière, que nous a léguées la luxuriante végétation des tropiques. Notre ami VAN GAEL a bien fait de donner ce titre à sa nouvelle série de morceaux pour piano.

La série comporte six œuvres : *En cheminant*, — *Le petit Savoyard*, — *Barcarolle*, — *Parfums de roses*, — *Le Tourbillon*, — *La Retraite*. Comme l'orchidée, chacune de ces compositions est une fleur aux vives couleurs, délicatement ciselée, qui fera le bonheur de nos jeunes artistes de salon.

Pour être juste, il nous faudrait détailler au complet chaque page de la collection. Nous n'en retiendrons que le *Petit Savoyard*, œuvre charmante, empreinte de la douce poésie que communiquent à leurs romances les petits chantres de la Savoie. Ils sont si tristes, ces pauvres enfants, au milieu de nos grandes villes, seuls et délaissés, loin de la terre natale ; leurs douces plaintes nous vont au cœur, et plus d'un auditeur essuie souvent une larme furtive qui perle au coin de l'œil. M. Van Gael nous rappelle tout cela dans son œuvre, et nous lui en saurons gré : c'est si doux et si beau !

*Parfums de roses* est une valse gentille, qui plaira par son entrain gracieux ; nous en dirons autant du *Tourbillon*, marche militaire du plus heureux effet.

\* \* \*

### II. — LES CONCERTS

L'abondance des matières nous a mis

dans l'obligation de supprimer au dernier numéro plusieurs comptes rendus intéressants ; ils arriveraient un peu tard aujourd'hui : les intéressés voudront bien nous excuser de cette omission involontaire.

\* \* \*

La saison est donc finie ; nous avons eu cet hiver un peu de tout. Les Concerts Populaires, les Concerts Ysaye et le Conservatoire ont, comme toujours, tenu le haut du pavé. Les séances Thomson ont également recueilli un légitime succès, de même que les auditions Wieniawski.

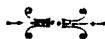
Quant à la musique de chambre, nous lui devons une place spéciale : à côté des quatuors Schorg et Zimmer, viennent naturellement se placer les séances Everaerts, qui ont été suivies cette année avec une assiduité exceptionnelle. Il nous est agréable de constater d'ailleurs, une fois de plus, que M<sup>me</sup> Everaerts, la meilleure élève de Wieniawski, a largement profité des leçons du maître, et nous avons encore présents à la mémoire les brillants succès qu'elle a remportés au cours de la saison.

Pour être complet, rappelons encore les auditions si goûtées de notre sympathique professeur, Louis Van Dam, de M<sup>lle</sup> Vanderveken, de M<sup>me</sup> Bonheur, et de tant d'autres, dont nous avons parlé en temps opportun.

N'oublions pas non plus cette charmante série de soirées organisées par la maison Erard, dans la coquette salle de la rue Latérale.

Donnons maintenant un cordial rendez-vous à nos sympathiques artistes pour la saison prochaine.

FR. DUFOUR



## Le coin des rieurs

— 0 —

Annonce copiée au bas d'un tableau à

vendre, chez un petit brocanteur parisien :

*Okazion.*

*Bo tablo paintur à l'uil à vande —  
pa chair 21 fran.  
prauphitai zan.*

Nous avons tenu à respecter l'orthographe, qui dénote une certaine fantaisie.

\* \* \*

Madame X... vient en visite chez les parents de Toto :

— Je t'ai apporté, dit-elle à celui-ci, un sac de dragées, je te le donnerai avant mon départ.

Toto réfléchit, puis :

— Madame, ne pourrais-tu pas partir de suite ?

\* \* \*

Chez le pharmacien.

— Monsieur le pharmacien, dit une petite fille, faudrait pour 6 sous de pomme pour maman qu'est malade dans un petit pot.



## Memento culinaire

—o—

### Dîner de Famille

*Potage Parmentier.*

*Anguille de mer à la tartare.*

*Gibelotte de lapin.*

*Selle d'agneau rôtie.*

*Pommes de terre à la lyonnaise.*

*Eclairs au café.*

**POMMES DE TERRE A LA LYONNAISE.** — Après avoir fait cuire vos pommes de terre dans de l'eau salée, coupez-les en tranches, mettez-les dans une casserole, versez dessus une purée très claire d'oignons ; ensuite coupez des oignons en tranches, faites-les revenir dans du beurre, ajoutez farine, sel, poivre, vinaigre ; mouillez et faites cuire à petit feu. Au moment de servir, ajoutez un quart de cuillerée à café d'extrait

de viande Liebig et sautez les pommes de terre dans cette sauce.



## RÉCRÉATION

—o—

### CHARADE

Apprends, cher lecteur, que mon premier  
Comme préposition se trouve en gram-  
[maire.

Chacun vante de mon dernier,  
Lorsqu'il est bon, la vertu salutaire.  
Si tu devines ce mystère,  
Sache-le bien, tu seras mon entier.

—

### RÉPONSE AU DERNIER NUMÉRO

La réponse aux Mots en carré syllabique est :

AL	CA	LI
CA	I	MAN
LI	MAN	DE



### Une jeune fille tombée dans un puits.

—

*Saint-Macoux.* — Mardi dernier, vers cinq heures du matin, M<sup>lle</sup> Exilda Simon, âgée de 20 ans, couturière, demeurant chez ses parents, au village des Poiriers, commune de Saint-Macoux, tomba accidentellement dans un puits, profond de 50 mètres.

M. le docteur Descubes, de Civray, constata le décès.

La chute est purement accidentelle, causée sans doute par le fait que la jeune fille aura voulu attraper son seau avant qu'il soit complètement sorti du puits. Dans ce mouvement, la malheureuse aura perdu l'équilibre et aura été entraînée au fond du gouffre.

----

*Certainement nous n'aurions pas à déplorer cette malheureuse et nouvelle victime si l'appareil **Elévateur d'eau, système L. JONET & C<sup>ie</sup>, à Raismes**, dont on peut voir la réclame et la gravure dans nos colonnes, avait été placé sur le puits :*









# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

## PIZZICATI

Je sais tout le plaisir qu'un souvenir peut faire !

(FRANÇOIS COPPÉE)

L'avez-vous éprouvée comme moi, cette impression fugitive, qui, dans un rien, la forme d'un nuage qui passe, le bruit du vent dans les roseaux, une senteur d'herbe fauchée, la musique lointaine d'une valse apportée par échos brisés, une voix entendue au hasard du chemin, vous fait revivre la minute exquise d'un bonheur autrefois éprouvé, vous replante au cœur la griffe d'une douleur presque oubliée, et vous ramène en arrière dans la route déjà parcourue, loin.... si loin, qu'à cette halte faite pour évoquer les souvenirs, ils vous paraissent enténébrés d'une ombre vague, d'un flou mystérieux d'où la réalité cherchée ne se dégage que par lambeaux ?

Etes-vous un mélancolique et un doux, qui, dans la vie, cherchez toujours le rêve, un de ces penseurs dont les frivoles disent qu'il est un peu fou sans doute, parce qu'ils le voient interroger une fleur, écouter la chanson de l'eau qui court, rester pensif devant les jeux candides et ingénus d'un enfant ?

Pour vous alors, lecteur, je puis écrire. Trop souvent, il fait froid, il fait gris, il fait triste ! Les décors sont parfois si moroses, et rêver est si tentant !

Rêvons ensemble, voulez-vous ? Pour rien... pour le plaisir !... comme vous fumez une cigarette, Monsieur ! Et vous, Madame, comme vous croquez un bonbon !

Causons de tout... causons de riens : des réminiscences bien effacées, d'un autrefois lointain, où, pour nos âmes neuves, tout était miracle et surprise... Des premiers chagrins, giboulées sitôt finies

que veuves... Des premiers bonheurs, fragiles ainsi que des oiseaux qu'effarouche un geste et que fait fuir une voix. De l'amusette qui nous égaya... d'une misère rencontrée qui vous fit songer !

Ce seront boutades récoltées le long du chemin, fantaisies dérobées au pays des chimères, histoires que me raconteront les tisons de lâtre, chansons que le vent souffle dans la cheminée !

Pour vous qui ne comprendrez, j'essaierai de saisir l'essaim fuyant des souvenirs, de raviver les teintes effacées du pastel d'antan, de fondre les sanglots légers et les rires cristallins.

Nos causeries seront fugaces et légères comme cette brise frêle qui ride la surface de l'étang : les panaches de peluche pâle dont les grands joncs se couronnent en sont à peine balancés ; la libellule aux ailes d'émeraude et de saphyr, cachée dans le nénuphar en fleur n'en est point émue.

Mais toute l'eau en a frémi, et, dans ses profondeurs obscures, un remous a soulevé les herbes enlignées et les fleurettes mystérieuses qui dorment sur la vase tranquille.

Lecteur ami, votre cœur est ce lac. Et si mes pensées exprimées dans ces pages y réveillent les remembrances d'un passé qui sommeille, si mes souvenirs évoqués en font surgir en vous d'autres, presque semblables...., si mon rire appelle l'écho du vôtre, si une larme parfois tombée de mes yeux est par vous recueillie et comprise, je serai royalement payée, et je vous dirai . Merci !

RAPHAËLLE

## La question féministe

—o—

Nous assistions naguère aux séances du congrès féministe international qui s'est tenu dans notre métropole, et, non sans un certain étonnement, nous suivions les discussions souvent passionnées qu'y suscitaient les brûlants problèmes de cette question d'actualité. Nous ne parvenions pas à concilier les divergences d'opinions suscitées sur ce sujet épineux, quand, ces jours derniers, nous tombâmes sous la main un excellent ouvrage du P. Rösler sur le *féminisme* ; nous y trouvâmes, exposé avec clarté et précision, le véritable état de la question, et nous y découvrîmes plus d'un aperçu digne de considération et d'examen sérieux.

Comment définir le *féminisme* ?

La chose n'est pas aisée. En présence de la multiplicité des avis qui se sont fait jour, l'économiste chrétien doit choisir un moyen terme. C'est ce qu'a fait l'éminent M. De Rochay, auquel nous empruntons quelques-unes de ses appréciations.

Féminisme ! Le mot a fait bien du chemin en peu de temps ; hier encore inconnu, il est aujourd'hui dans toutes les bouches : le sociologue, le moraliste, le juriconsulte, le politicien s'en préoccupent, chacun à son point de vue différent, mais tous avec l'idée bien arrêtée de définir et de régler le mouvement social qu'il paraît devoir enfanter. Pour tous il n'a pas la même acception : les uns, le prenant au sérieux, s'en sont faits les hardis propagateurs ; d'autres au contraire, moins confiants ou plus dédaigneux, n'ont pour lui qu'un ironique sourire. Et beaucoup seraient fort embarrassés de le définir nettement.

Faut-il le redire, un grand nombre de femmes, et des meilleures, ne lui accordent qu'une médiocre attention, se défient même de ceux qui l'ont mis en vogue et de celles qui l'accablent.

Le féminisme n'est pourtant pas chose nouvelle sous le soleil : de tout temps la femme a dû défendre sa cause. Faut-il rappeler le triste état d'infériorité où l'avait plongée le grossier sensualisme du monde païen ? Pendant de longs siècles, elle ne fut rien au foyer ; pour le chef de famille, elle n'était qu'une chose,

res, dont il usait à son gré et sans contrôle.

L'Évangile seul fut assez puissant pour la réhabiliter, la réintégrer dans sa double dignité d'épouse et de mère.

Rachetée par le Christ, la femme devint la véritable reine du foyer domestique ; par son amour, par l'héroïsme de sa foi, par son esprit de sacrifice, elle reconquit noblement son prestige évanoui, et elle sut le conserver jusqu'au jour où la rage des réformateurs s'éleva contre l'Église. Pour sauvegarder les droits sacrés que lui avait conférés l'Évangile, elle dut se défendre contre les doctrines avilissantes des humanistes et autres novateurs, qui menaçaient de par-tout sa foi, son honneur, sa liberté.

A travers le XVII<sup>e</sup> siècle, tout imprégné de renaissance païenne, la femme dut lutter encore. Qu'on se rappelle les tristes erreurs des encyclopédistes ; qu'on relise les œuvres de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, et de tant d'autres de leurs contemporains : on pourra se faire une idée des combats incessants qu'eût à soutenir la femme chrétienne pour rester digne du noble caractère dont l'avait revêtue Jésus-Christ.

Nous en arrivons aux néfastes journées de la Révolution française. Les annales de cette sanglante époque nous présentent la femme sous des jours bien différents. Ici, nous assistons éœurés à des scènes du plus dégradant avilissement ; plus loin au contraire, l'admiration respectueuse s'impose en présence de spectacles d'une grandeur sublime. A côté du vice et de la honte, l'abnégation complète, l'héroïsme le plus pur.

Et notre siècle est venu, apportant lui aussi à l'éternelle question féministe son contingent de paradoxes et de sophismes. L'école de J.-J. Rousseau, nous dit très bien M. De Rochay, exagérait la faiblesse du sexe, pour l'avilir en le couvrant de fleurs. Notre siècle agit en sens contraire ; il vante la force de la femme, il la proclame en tout l'égal de l'homme, et la pousse à revendiquer en tout les mêmes droits. Les chemins sont différents peut-être, mais le but est le même : comme au siècle passé, on veut de nos jours démoraliser la femme, la déchristianiser ; pour employer un terme barbare mais suggestif, on veut sa déssexualisation.

La question féministe n'est donc pas

neuve ; à l'apogée de leur grandeur, au sein de leur luxueuse civilisation, Memphis et Babylone l'avaient entrevue déjà ; Athènes et Rome la discutaient à l'agora et au forum ; l'avènement de l'Eglise à l'empire du monde en marque la première solution, la plus complète aussi, il faut bien le reconnaître. A travers dix-huit siècles, elle a eu ses jours de lutttes et de triomphe, et elle nous est arrivée avec des errements nouveaux, avec des énigmes plus graves, exigeant de notre sociologie moderne un examen plus précis, plus approfondi.

Nous n'examinerons pas aujourd'hui dans le détail chacune des revendications actuelles du mouvement féministe, chacune des multiples solutions préconisées par les divers partis qui ont tenté de résoudre en leur faveur ce problème délicat. Contentons-nous pour le moment de rappeler avec Rösler l'action toute puissante de l'Eglise : on oublie un peu trop le rôle prépondérant qu'elle doit exercer sur nos résolutions économiques. Rame-nons le monde à Dieu, et Dieu rendra la paix au monde.

BLOUNT



## Nuit rustique

La nuit est pure,  
Les bois, les eaux,  
Tout est murmure ;  
Et les oiseaux  
Chantent du monde  
La paix profonde.

Dans la prairie,  
Aux mille échos,  
La bergerie  
Est au repos  
Où le chien veille,  
Dressant l'oreille.

Hiboux, phalènes,  
Par bataillons  
Vont par les plaines,  
Et les grillons  
Dans l'herbe tendre  
Se font entendre.

La nuit est pure,  
Les bois, les eaux.  
Tout est murmure ;  
Et les oiseaux  
Chantent du monde  
La paix profonde !

E.-H. GILLEWYTENS

## L'Etat-Tout

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,  
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire...

VICTOR HUGO.

... Le gamin entre, lacets pendants,  
gibecière au dos, casquette en arrière...  
« en arrière » comme on dit élégamment  
à son école.

Toute la famille est déjà à table, ser-  
viette au cou, cuillère en main : le père,  
garçon coiffeur, la mère et la petite  
sœur ; chacun a le nez dans son assiet-  
te, très occupé de la soupe.

— Comme tu arrives en retard !... ob-  
serve le père.

— En quoi ?

— En retard.

— Ah ! la barbe !!!

— Comment ? je ne comprends pas.

Tu as dit ?

Et l'air ricanneur, le gamin se plonge  
dans son potage à pâtes d'Italie, alignant  
les lettres grasses au bord de l'assiette,  
puis lampant, se jetant les cuillerées  
dans la gorge avec un bruit goulu et af-  
fecté. Du coin de l'œil, le père l'examine ;  
et il commence à monter de l'électricité  
dans l'air.

... Ce qu'il change tout de même, son  
fils, depuis six mois !... Il le voit descen-  
dre moralement tous les jours... comme  
elle est finie, la chose délicate et pure  
où tout semblait sommeiller encore !...  
Daus cette figure trop formée, l'âme  
regarde aigrie déjà avec deux yeux mau-  
vais... Aigrie par quoi ?... Mais par tout  
ce qui gêne... par l'école, par la maison,  
par une simple question :

— ... Ton tablier est déchiré...

— Et puis après ?

— Quelle place as-tu eue ?

— Est-ce que je sais, moi !

— Comment... tu ne sais pas ta  
place ?

— Ah !... la barbe !

— Ne mets pas ton coude sur la table.

— La barbe !!!

Ce devait être le mot de ce jour-là.  
Chaque semaine il en rapportait un,  
toujours suant la bêtise, l'avachissement  
d'une mentalité épuisée, qui râcle tous

les coins des bas-fonds de la décadence. Cela naissait en récréation, d'un cri de camelot, d'une lecture de feuilleton... et ils y allaient d'instinct, ses camarades et lui... comme certaines mouches volent aux décompositions... Il y a deux mois c'était : « La ferme !!!... » ; le mois dernier : « Poupoule !... » ; la quinzaine actuelle : « Ah ! la tiare !!!... » ; aujourd'hui : « La barbe !!!... » (Pour bien prononcer, allonger en prognathe la mâchoire inférieure.)

\* \* \*

La mère qui devine, à la charge battue sur la table par les doigts de son mari, que la mesure est comble, tâche comme elle peut, la pauvre femme, de détourner l'orage. Doucement, elle prend le coude de son fils et le met en position plus correcte : « Voyons, mon chéri... sois sage... n'exaspère pas papa !... »

Mais le gamin s'en moque de l'exaspération paternelle... comme de tout le reste d'ailleurs !... Qu'est-ce que vous voulez bien que cela lui fasse !... Ainsi, il n'a plus de pain... Vous croyez qu'il va prendre la peine de s'en couper ? Allons donc !... Il saisit avec brutalité celui de sa sœur, qui, naturellement, proteste : « C'est mon morceau !

— Non, c'est le mien !

— Papa, Auguste me prend mon pain !

— Cafarde !

— Il m'appelle cafarde !

— Tu vas rendre le pain à ta sœur !

— C'est pas son pain !

— Je te dis de rendre le pain à ta sœur !

— Avec ça, qu'elle ne peut pas s'en couper du pain !!!

— Rends-lui son pain !!!

— . . . . . !!!

— Veux-tu lui rendre son pain ?

— Ah ! la barbe !!!

— Je te défends de prononcer cette nouvelle stupidité !

Le gamin baisse sournoisement la tête, roule en dessous un œil de défi et, tout bas, le nez dans son assiette, avec une veulerie des lèvres : « La barbe !!! »

Pif !... Paf !... Vlan !!!... Et une paire de claques sonores, retentissantes,

ramène un peu de sang aux pommettes jaunes du gamin.

Aussitôt, il est debout, raide comme un pieu, une poussée de haine lui rougeoyant dans le regard : « Tu m'as tapé ! tu m'as tapé ! ! !... répète-t-il, les mains tremblantes, comme s'il n'en croyait pas ses deux joues qui cuisent... tu m'as tapé ! moi ! moi ! »

\* \* \*

Un moment, le père peut croire que cet enfant de 10 ans va se jeter là, sur lui, les ongles en avant, furieux, rageant, assoiffé de vengeance.

Mais pourtant Auguste n'ose pas ; tout hors de lui qu'il est, il garde une certaine notion exacte des choses concernant l'intégrité de sa petite personne ; il sent qu'il serait pulvérisé par la poigne grande ouverte du père, lequel l'observe, l'attend.

La mère, de nouveau, veut l'apaiser ; mais l'enfant se dégage d'un sec coup d'épaules, et revient sur son père, la même phrase obsédante à la bouche : « Tu m'as tapé !!! » comme si son orgueil en crevait de rage dans sa poitrine... « tu m'as tapé !!! t'as pas le droit ! »

... Vlan !... Vlan !!! .. Pif !... Paf !

— ... T'as pas... « Vlan !... » le droit ! ! !... « Pif !... » je ne t'appartiens pas ! ! !... Paf... » Cris indignés ; les voisins commencent à sortir au bruit des hurlements qui montent dans la cage de l'escalier : « J'appartiens à l'Etat ! ! !... »

Du coup, le père s'arrête. « Tu appartiens... ?

— ... à l'Etat ! ! !... » Et l'enfant se mouche tempétueusement dans un déluge de larmes furieuses, qui tombent comme une pluie d'orage sur ses joues enflammées... « Oui !... pas à toi !... je ne suis pas à toi ! ! !... c'est l'instituteur qui l'a dit... t'as pas le droit de me taper ! ! !... j'suis à l'Etat !... »

— Eh bien l'Etat... c'est !... moi !... conclut le père... Pif ! Paf !... Vlan !... Louis XIV n'aurait pas fait mieux.

Et l'enfant sort en se frottant tous les côtés à la fois...

\* \* \*

Tout de même, l'après-midi, en coupant les cheveux, le coiffeur faisait des réflexions et des échelles sur la tête de

ses clients. Il songeait à la scène de tout à l'heure ; car, enfin, ce gamin-là n'avait pas trouvé la phrase tout seul !... ou lui avait enseigné que les parents ne comptent plus, et que l'État devenait le grand maître... Qu'est-il donc, cet État ? ce coûteux anonyme, qui prend tout aujourd'hui, depuis les chemins de fer jusqu'aux enfants... ? cet être insaisissable qui s'arroge tous les droits, et spécialement celui de voler... ? d'entrer dans les terrains qu'il n'a pas cultivés, et qu'on n'a fécondés qu'envers et contre lui ! oui, quel est donc cet État... ? Faudrait pourtant savoir un peu... la connaître cette main qui s'allonge sournoisement jusqu'au plus intime du foyer familial.

Subitement, le client s'agite : « ... Dites donc, garçon... vous venez de me décoller la moitié de l'oreille !!! »

— Ah ! pardon... je pensais à l'État.

— A quoi ?

— Oh ce serait trop long ! »

Mais le soir, au dîner, quand le gamin revint de l'école, vers 6 heures, ce fut le père qui lui ouvrit, et l'arrêtant net, sur le paillason, pendant qu'il décrochait ses chaussures :

— Dis donc, Auguste, tu appartiens toujours à l'État ?

— Oui... répond l'enfant d'un ton brava-

che. — Eh bien, alors... va donc lui demander à souper !..

Et, au nez, il lui claqua la porte.

Pierre l'ERMITE



## Chanson de printemps

La fleur renaît, Poiseau babille,  
Le gazon croît sur le côteau ;  
Le ruisseau coule et scintille  
Le bouvier guide son troupeau.  
L'air chauffe et le ciel se rallume ;  
Le mouton bêle dans les prés ;  
Et chaque jardin se parfume  
Et s'orne de tons diaprés.

Refrain : ( Chantons et dansons à la ronde,  
( Car c'est la fête du soleil !  
( Célébrons sa chaleur féconde  
( Qui fait mûrir le fruit vermeil ;  
( Et que jusqu'au moindre murmure  
( Réponde à l'appel de nos voix,  
( Pour chanter l'hymne à la nature,  
( L'hymne des champs, l'hymne des  
[bois !

Grand de cœur, rude à la besogne  
S'en va notre bon campagnard ;  
Et le vieux bûcheron qui cogne  
Dans la forêt, n'est pas cagnard.  
La ville, à son tour se ranime,  
L'océan est moins courroucé ;  
Et tout ici-bas nous exprime  
La grandeur du prochain été !

E.- H. GILLEWYSENS



## Le pardon des injures

Monsieur de Kerflec était sur un lit de douleur ; c'était un chrétien parfait, l'édification de la ville bretonne où il demeurait : Nantes.

Et maintenant qu'il se croyait arrivé à ses dernières heures, comme il sentait qu'il avait bien fait de vivre toujours fidèle aux lois de Dieu et de son Eglise!

Il était veuf depuis plusieurs années déjà ; la sainte qui avait été sa femme, lui avait laissé une enfant de neuf ans : elle s'était endormie paisiblement dans le Seigneur, car elle savait bien que sa petite Isabelle aurait à la fois, dans M. de Kerflec, un père et une mère.

Isabelle était au pied du lit de son père, retenant ses larmes, attentive à prévenir ses moindres désirs ; jamais garde-malade ne s'acquitta mieux de ses fonctions que cette jeune fille.

Comme elle aurait voulu, la pauvre enfant, qui comptait vingt-et-un ans aujourd'hui, garder toujours près d'elle son bien-aimé père, eût-elle dû passer des jours et des nuits à son chevet.

Mais il semblait si mal qu'on craignait pour lui ; à la vérité, le médecin n'avait pas dit son dernier mot, au contraire il avait dit à Mlle de Kerflec : « Espérez contre toute espérance ; Dieu est le meilleur des docteurs. »

Avec quelle foi elle l'avait prié, notre jeune fille ! Mais aucun mieux ne s'était encore manifesté.

M. de Kerflec avait demandé lui-même et reçu, avec foi et amour, les sacrements qui nous aident à bien mourir ; il était résigné à obéir en tout à la volonté de Dieu, notre Maître à tous.

\* \* \*

— Isabelle, appela M. de Kerflec d'une voix presque éteinte, approche, mon en-

fant, j'ai quelque chose à te demander.

— Oui, mon père, répartit la jeune fille, vous n'avez qu'à parler.

— Je voudrais... oui... je voudrais voir mon neveu Henri de Kerflec et sa famille; il a mal agi, c'est vrai, mais je ne veux me souvenir que d'une chose : c'est qu'il est le fils de mon frère aîné, qui a été bien bon pour moi et que j'ai profondément aimé.

Le pauvre Henri a désiré la fortune, il a fait des platitudes près d'un de nos oncles, et par d'iniques manœuvres, l'a amené à tester complètement en sa faveur. Hélas ! aujourd'hui, si j'en crois la voix publique, il n'est pas plus avancé; de mauvaises spéculations l'ont conduit à la ruine et sa femme et ses enfants souffrent d'une position voisine de la misère.

Henri s'est reconnu coupable, c'est ce qui l'a éloigné de nous et pourtant le ciel nous a mis dans une situation à ne pas regarder à l'argent. Ecris toi-même à Henri, ma fille, prie-le de venir voir son oncle qui va peut-être quitter la terre, mais avant de rendre ses comptes au Juge souverain, il veut être en paix avec tout le monde, avec sa famille surtout.

Si Henri refuse d'accourir à mon chevet, ajouta M. de Kerflec lançant un long regard vers le ciel, j'aurai accompli mon devoir. J'aurai obéi à Celui qui nous a enseigné le pardon des injures et nous en a donné un si parfait exemple !

— Je vais écrire, mon père, répondit Isabelle; reposez-vous en paix : ces émotions usent vos forces.

Mlle de Kerflec, un petit pupitre sur les genoux, se mit à écrire la missive demandée; son père fermait les yeux cherchant un peu de repos difficile à trouver.

\* \* \*

Deux heures environ s'étaient écoulées, le malade n'allait pas plus mal. Isabelle, partagée entre la crainte et l'espoir, se tenait toujours immobile au chevet du lit.

Soudain, une porte s'ouvrit; deux silhouettes précédées de la femme de chambre s'y encadrèrent. C'était un homme d'une trentaine d'années et une jeune femme; ils s'avancèrent, les mains tendues, vers Isabelle qui, de son côté, avait fait quelques pas à leur avance.

— Mon oncle?... murmura Henri, tandis que la jeune femme tendait les mains à sa cousine.

— Il ne va pas mieux... approchez, il sera heureux de vous voir; votre vue lui fera du bien.

M. de Kerflec avait entendu le bruit, si léger qu'il eut été fait par les arrivants; il ouvrit les yeux et quelques mots émus vinrent à ses lèvres.

— Mon oncle ! mon bon oncle ! s'écria Henri tombant à genoux près du lit, vous me pardonnez?... oh ! j'ai été coupable, bien coupable !... Il est vrai que j'en ai été puni, mais le châtement n'a rien enlevé à la grandeur de ma faute. Quant à ma femme, ma chère Alix, elle n'a jamais rien fait contre vous; et si je l'avais écoutée, il y a longtemps que je fusse venu implorer mon pardon.

— Tout est oublié, mon cher enfant, dit M. de Kerflec; oh ! si tu savais comme j'ai désiré ce jour !... Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ma respiration est moins pénible.

— Vous guérirez, mon bon oncle. Dieu, que vous servez si bien, voudra permettre que nous puissions jouir de vous.

— Que je guérisse ou que je meure, ma fille, Isabelle, qui est majeure, vous remettra deux cent mille francs : c'est écrit.

— C'est trop, c'est beaucoup trop, mon oncle. Je ne peux accepter. Dépouiller ainsi ma cousine !

— Il lui en restera assez, même si elle se mariait. C'est mon désir absolu.

— Mon oncle, je veux que vous sachiez bien que je fusse revenu vers vous lors même que vous ne vous fussiez point montré si généreux.

— Laissons cela, mon enfant. Puis-je souffrir, moi, le frère chéri de ton père, que son fils soit réduit à une position précaire ? Non, non, c'est impossible !

D'ailleurs ce sont, je te l'ai dit, mes dernières volontés. Si je meurs, ma chère Isabelle veillera à ce qu'elles soient absolument exécutées.

— Vous ne mourrez pas, mon oncle ! Un homme comme vous, à votre âge, — car à peine avez-vous cinquante ans — peut-il mourir ?

— Ah ! mon ami, cela c'est le secret

du Maître de l'univers; nous sommes tous obligés de nous courber sous sa loi. Heureux quand on s'y résigne volontiers.

Pour moi, je suis prêt à obéir à ses commandements quels qu'ils soient et toi aussi, n'est-ce pas, ma douce Isabelle ?

— Oh ! père, je demande votre guérison à toute heure du jour. Avec quelle action de grâce je la verrais s'accomplir.

— Oui, ma petite fille, mais tu sauras prononcer ton *fiat* si la guérison ne m'était pas accordée.

Isabelle de Kerflec courba la tête sans répondre, mais quelques larmes coulèrent le long de ses joues. Oui, elle était résignée à la volonté divine. Mais comme cette résignation coûtait à son cœur !

\* \* \*

Les jours qui suivirent, M. de Kerflec n'alla pas plus mal ; le médecin constata même un peu de mieux.

— La joie du cœur influe sur notre être, mes chers enfants, dit, avec un bon sourire, le malade à sa fille et à ses neveux, qui se succédaient autour de son lit.

— Cher oncle, dit Mme Henri de Kerflec, je prie tant le bon Dieu pour qu'il daigne vous conserver à notre bonne affection. Il y a si peu de temps que je vous connais ; je serais heureuse de vous voir davantage. Vous verrez que nos prières à tous seront exaucées !

— Je suis dans les mains de Dieu : ce qu'Il fera sera bien fait.

Souvent le moral influe sur le physique, toujours est-il que M. de Kerflec, heureux de sa réconciliation avec son neveu, allait de mieux en mieux ; bientôt Isabelle eut la joie d'entendre dire au médecin :

— Réjouissez-vous, Mademoiselle, votre père va faire un nouveau bail avec la vie.

— Oh ! père, père, s'écria Isabelle, quelle joie !

— Mon oncle, dit Henri, qui était présent, vous avez accompli une action surhumaine ; Dieu a voulu vous en récompenser en vous conservant la vie.

— Je n'ai fait, mon cher enfant, que ce que Dieu nous recommande et dont il nous a donné l'exemple lorsqu'il était sur la terre.

M. de Kerflec, complètement guéri,

vécit encore de longues années pour l'édification de ses compatriotes.

Les deux familles de Kerflec n'en formaient absolument qu'une et Isabelle regardait Henri comme son frère. Les petits enfants de sa cousine étaient, pour elle, comme des neveux chéris.

— Tu vois, ma chère petite, lui disait parfois M. de Kerflec lorsqu'ils étaient seuls, si nous n'avions pas pardonné, serions-nous aussi heureux ?

— Non, mon père, tout ce que nous a commandé notre Dieu est si bien fait, non seulement pour notre bonheur futur, mais encore pour notre bonheur temporel.

GABRIELLE D'ETHAMPES



## L'ESPÉRANTO

Nos lecteurs ont à maintes reprises entendu parler, soit en bien, soit en mal, d'une nouvelle langue internationale, l'*Esperanto*, qui a si rapidement conquis une place importante dans nos cercles polyglottes. Pour répondre aux nombreuses demandes de renseignements qui nous sont adressées chaque mois, nous allons, en quelques lignes rapides, retracer l'origine et les débuts de l'esperanto.

L'auteur, ou plutôt le créateur du système esperantiste est le docteur Zamenhof, né à Bjalostok, gouvernement de Grodno. Dès son enfance, Zamenhof avait conçu le projet de faire disparaître les inconvénients de la diversité des langues. Encore élève au collège de Varsovie, les langues anciennes l'attirèrent pendant quelque temps et il songeait dès lors à ressusciter l'une d'elles pour l'usage commun. Mais il ne tarda pas à se convaincre que la chose était impossible; c'est alors que se présenta à son esprit l'idée de la création d'une langue universelle.

Après bien des essais, et grâce à un travail opiniâtre et persévérant, Zamenhof finit par codifier complètement un système nouveau, l'esperanto. On était alors en 1878.

Des considérations financières empêchèrent le grand philologue russe de faire

connaître au public le fruit de ses recherches. En outre, l'auteur voulait avant tout soumettre sa langue à l'épreuve de la pratique : c'est pourquoi l'espéranto ne fut lancé qu'en 1887.

Les débuts furent particulièrement difficiles ; il fallait lutter contre un état d'esprit qui n'était pas encourageant.

Le volapuk, présenté deux ans auparavant, avait séduit un grand nombre de personnes qui se l'assimilèrent, mais qui, voyant bientôt que ce nouvel idiome ne satisfaisait pas leurs desiderata, abandonnèrent l'idée et l'œuvre de l'abbé Schleyer.

La situation était très difficile, mais conscient de sa valeur, le système progressa, et bientôt parut le premier journal entièrement rédigé en espéranto.

En 1898, nouveau progrès, réalisé par la création d'un journal bilingue : l'*Esperantiste*, rédigé en français et espéranto. Les organes spéciaux se multiplièrent et nous possédons aujourd'hui une presse spéciale, répandue par tout l'univers et admirablement organisée.

Tous les peuples ont accueilli avec enthousiasme l'idée nouvelle. La Russie, depuis 1895, a pris la tête du mouvement, et le plus grand de ses écrivains, Léon Tolstoï, lui a rendu publiquement hommage, et l'a soutenu de son puissant génie.

Les races scandinaves sont aussi un centre de propagande ; actuellement, l'espéranto y fait de rapides progrès, des groupements et des cours y sont organisés, et un nouvel organe vient d'y voir le jour.

L'Allemagne jusqu'ici est restée quelque peu en arrière ; mais un mouvement sérieux semble s'y dessiner. La Bulgarie, la Hollande, la Suisse, l'Autriche sont devenus des centres importants.

La France, l'Angleterre et le Canada ont également bien accueilli le nouvel idiome. Enfin la Belgique, sous la vigoureuse impulsion du capitaine Lemaire, s'est à son tour convertie aux idées espérantistes : des cercles importants sont créés, et la *Belga Sonorilo* est actuellement l'organe d'un mouvement sérieux.

Nous engageons vivement nos nombreux lecteurs à prendre connaissance de cette revue ; ils y trouveront mille détails intéressants, et se tiendront au

courant du mouvement espérantiste, devant lequel s'ouvre un magnifique avenir.

Nous reviendrons sous peu sur cette question d'actualité.

FR. DUFOUR



## Petite mosaïque littéraire

### Le chrétien

E jour où sur ton front s'étendit le saint  
 Chrétien, tu fus soldat. Sous peine d'ana-  
 Avec le mal vainqueur tu rompis toute  
 Tu fus placé debout devant ses rangs épais  
 Pour être tout à Dieu, pour servir de défense  
 A la vérité sainte, au malheur, à l'enfance,  
 A ceux que l'on égare, à ceux que l'on trahit,  
 Pour répandre l'amour, — et pour être haï !  
 Élève donc ton cœur à ce mâle courage,  
 Défends partout ton Dieu que partout on outrage.  
 Puisqu'il veut bien subir cette guerre ici-bas,  
 Combats en pardonnant, mais toutefois combats.

Louis VEUILLOT



## Biographie

### Le R. P. Audibert

Le 11 juin, la congrégation du Très Saint Sacrement a célébré les noces de diamant de son vénéré Supérieur Général. Soixante ans de sacerdoce ! quelle longue carrière ! Pour le digne jubilaire, on peut le dire, elle s'est écoulée tout entière au service de l'Eucharistie et des âmes. Un des premiers compagnons du Père Eymard, honoré de sa confiance et de son amitié, il se dévoua sans compter à l'œuvre naissante, lui apportant les riches dons de l'intelligence et du cœur dont la divine Providence l'a si largement doté.

Adorateur fidèle, supérieur zélé, directeur éclairé, prédicateur éloquent et infatigable, le Père Audibert a consumé sa vie à lagloire du Saint Sacrement et à l'extension de son règne dans le monde. Que de communautés religieuses ont bé-



### Le R. Père Audibert

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU S. SACREMENT

déficié de son apostolat eucharistique, de ses ardentés prédications, de ses conseils toujours marqués au coin de la sagesse ! Que de chaires ont retenti de sa parole si pieuse, toujours nourrie de la doctrine des Saints Pères et dévoilant aux âmes les amabilités et les richesses du Sacrement auguste de nos autels !

\* \* \*

Pendant les dix années de son généralat, la famille du Père Eymard s'est considérablement développée. De nouvelles maisons ont été créées à Botzen (Autriche), à New-York, à Turin, à Bassenge (près de Liège), et à Buenos Ayres, tandis que des maisons de formation ecclésiastique et religieuse s'ouvraient pour une

vaillante jeunesse à Trévoux, à Baarle-Nassau (Hollande) et à Terre-Bonne (Canada).

Au moment où nous traçons ces lignes, la persécution bat son plein en France, et le Père Audibert a été arraché à son ministère, au calme de la vie de communauté ; toutes les maisons françaises de la Congrégation ont été fermées. Ces douloureux événements assombrissent la vieillesse du vénérable octogénaire ; souhaitons néanmoins que le Maître de la vie lui accorde la prolongation d'une existence si précieuse, et la conservation d'une vie si utile à la gloire du Saint Sacrement.

*Ad multos annos !*

# ROLLAND

ou

## les aventures d'un brave

(Suite)

### CHAPITRE XIII

#### Le coup d'archet du père Bugeaud

Sur ces entrefaites, le père Bugeaud arrive et prend le commandement. — Bon, que me dit Turelure, voilà le chef d'orchestre, le rigaudon va commencer. Mais auparavant l'on voulut essayer de la paix, une fichue idée, quoi ; avec les moricauds, il ne faut traiter que le couteau sur la gorge, et les gredius se portaient trop bien encore. Enfin c'était une idée du papa.

Le 15 juin nous nous avançâmes dans

la plaine de Lalla-Maghrnia. L'infanterie marchait en tête. Lamoricière et Bugeaud étaient derrière avec la cavalerie, et venaient pour signer. Ah ! bien oui, dès qu'Abd-el-Kader et ces imbéciles de Marocains qu'il avait embobinés, nous aperçurent, ils nous accueillirent à coups de fusil. Fallait voir comme ça nous démangeait de riposter : mais la consigne était de faire le mort jusqu'à l'arrivée des généraux. Bugeaud paraît. — Ah ! qu'il dit, ils en veulent, eh bien ! qu'ils viennent en chercher ; et il commande la retraite : c'était une ruse de malin pour attirer l'ennemi au bon endroit. Les moricauds mordent à l'hameçon : quand ils nous voient filer, ils se figurent que nous avons peur et ils courent sur nos talons : fallait entendre comme ils hurlaient de joie. — Cause toujours, disait Turelure, et gare, gare à la réception. En effet, quand ils furent tout près, Bugeaud commanda de faire volte-face. Nous le fîmes vivement comme vous le pensez bien, camarades, et



LE MARÉCHAL BUGEAUD

Vlan ! et pif, et paf, et boum !... Pétrarde complète qui en met sur le nez, sur flanc, sur le dos... Mais ce n'était que le commencement de la rigolade : la cavalerie que papa Bugeaud avait cachée derrière un bois, sort de là comme d'une boîte, chargée dans le tas et se met à charcuter du sabre, en veux-tu ? en voilà ; tellement que ce fut une salade complète. Malheureusement un capitaine de spahis ayant été emporté par son cheval, fut pris par ces gredins de moricauds qui lui coupèrent la tête, comme ils avaient l'habitude de le faire à tous leurs prisonniers. Quelques jours après, ayant pris la ville d'Oudja, nous trouvâmes cette tête piquée au bout d'une perche et mangée par les mouches. C'est ça, camarades, qui nous disposait à la tendresse !

Vous croyez sans doute que ces brossées faisaient rentrer la patte à ces arbigos de malheur ? Ah bien, oui, ils revenaient quelques jours après pour recevoir de notre part les mêmes politesses. Quand je vous dis, camarades, que ce sont de vrais moustiques, ces êtres-là !

Le 13 août, comme nous étions à fourrager sur les bords de la Mouilah, nous vîmes de l'autre côté de 7 à 8,000 cavaliers qui, sans tirer, suivaient nos mouvements. Turelure me dit : — Roland, mon fistou, il y aura bientôt pour sûr des pots cassés et des casquettes de reste. Il ne se trompa pas.

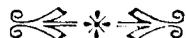
Le 14 août, l'armée des mouches, 30,000 cavaliers et 10,000 fantassins irréguliers, une nuée, quoi ! se trouve en face de la nôtre qui comptait à peine 12,000 hommes de toutes armes. Abdel-Kader, se voyant le plus fort, crut nous en imposer et envoya un émissaire qui, d'après le bruit qui circula dans le camp, venait dire à Bugeaud de se rendre. — On y va, que lui répond le papa. Et de suite il attaque. Ça commence par l'artillerie des deux camps. La nôtre allait bon train et nous pouvions voir les trouées qu'elle faisait dans les masses. Ça n'allait pas aux moricauds qui s'élançaient comme un tonnerre pour nous écraser. Mais cause toujours, nous étions formés en carré. Ils arrivaient sur nous comme un ouragan furieux. Ah ! fallait voir, camarades, comme nous les recevions sur nos murs de baïonnettes et de canons de fusil qui leur crachaient au nez et leur faisaient faire lestement la

pirouette. Ils repartaient comme une volée de pigeons pour revenir, repartir et revenir encore, et à chaque charge nouvelle ils tombaient par monceaux.

Cela dura ainsi longtemps, eux ne se lassant pas de nous assaillir, nous ne nous fatiguant pas de les abattre. Quand ils furent bien éclaircis, le colonel Tartas, à la tête de dix-neuf escadrons de cavalerie, se précipite comme un furieux sur ce tas de fanatiques et les met en fuite. Pendant ce temps, Yusuf faisait une pointe, s'emparait de l'artillerie et du camp du fils de l'empereur du Maroc. Ce grand bêta avait une telle confiance dans le succès, qu'il attendait paisiblement sous sa tente avec des rafraîchissements à payer à ses officiers vainqueurs et des chaînes pour les Français vaincus. Il n'eut que le temps de pratiquer une ouverture de sortie avec son yatagan et de prendre la poudre d'escampette.

La bataille était gagnée, archigagnée. Le terrain où l'on s'était battu était couvert de morts et de blessés, il y en avait des tas et des tas. Nous avions pris dix-huit drapeaux, onze canons et jusqu'au parasol de ce grand benêt de fils de l'empereur du Maroc, qui court encore tant il eut peur.

Quelle joie, le soir, les amis ; je remerciai le bon Dieu, et tout le monde criait : « Vive Bugeaud, vive la France. » Nous venions de remporter la victoire d'Isly.



## M. Rostand

M. Raoul Aubry a été interviewer M. Rostand, dont la réception à l'Académie a eu lieu le 5 juin. Nous lui empruntons quelques lignes intéressantes :

Le nouvel académicien gardait aux gens de presse une certaine rancune. Il se reprochait de les avoir jusqu'à ce jour trop aisément accueillis et d'avoir payé devant eux avec trop de confiance. D'où mille récits invraisemblables que le public avait dû cependant tenir pour exacts.

« Ces racontars, continua-t-il, me paraissaient n'avoir aucune importance et, les lisant moi-même, j'en riais et j'en haussais les épaules, mais sans ja-

mais protester. Or, je commence à m'en émouvoir parce qu'ils m'attribuent des propos qui blessent des hommes que j'estime ou que j'aime. Lorsque je suis représenté vêtu d'un complet sensationnel, je m'amuse. Ceux qui me connaissent savent bien que ma garde-robe ne recèle point de telles fantaisies, et j'ai goûté quelque plaisir le jour où certain de mes amis, m'avisant qu'un journal décrivait mon uniforme d'académicien exposé, selon mon désir, chez un tailleur, s'écriait : « Edmond ! Edmond ! as-tu perdu le sens, et d'où te viennent pareilles fantaisies ? »

« Mais hier on raconte que je souris dédaigneusement au nom de M. Henri de Bornier — et à cela je réponds : « Vous lirez mon discours » — et que j'ai médité de certains candidats, dont M. de Porto-Riche. Mais c'est désespérant, cela ! Et j'ai pour l'auteur d' « Amoureuse » une telle admiration que je ne dissimule pas ma pensée : il devrait être de l'Académie, et il en sera ! Vous êtes vraiment de méchantes personnes... »

M<sup>me</sup> Edmond Rostand apaisa ces mécontentements. Elle joue auprès du poète un rôle si attentif, que je voulus lui rapporter une anecdote qu'on m'avait contée l'autre jour et dont l'authenticité méritait d'être affirmée. La voici :

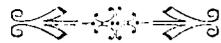
Le poète est rarement satisfait de lui-même. Lorsqu'il a jeté sur la page blanche quelques vers, il s'impatiente, déchire le feuillet et va rêver au jardin. Alors, M<sup>me</sup> Rostand pénètre dans le cabinet désert, ramasse les papiers à terre et recolle, un à un, les morceaux épars. Puis, avec la sollicitude des bonnes fées, elle attend le jour propice... Ce jour vient une semaine ou deux semaines plus tard. Le poète regrette les strophes qu'il sacrifia et confie avec inquiétude : « Je crois que mon premier jet était meilleur. » Et il soupire.

La fée se penche vers lui : « Essayons ensemble de retrouver, veux-tu ? » Elle connaît les vers par cœur et, lentement, mot par mot, semble les rappeler au fond de sa mémoire et les souffle au poète avec mille hésitations. Ainsi la strophe s'achève et finit précisément comme elle avait commencé dix jours avant.

Telle est l'historiette. M. Edmond Rostand, l'ayant écoutée en souriant, murmura :

« Elle n'est, certes, pas tout à fait véritable, mais elle marque si bien ce qu'accomplit pour moi cette bonne fée, que je la déclare, aussitôt et de tout mon cœur, joliment exacte... Rapportez-la donc, s'il vous plaît. »

M<sup>me</sup> Edmond Rostand avait rougi en baissant la tête, mais la flamme de ses yeux trahissait son plaisir.



## XVII<sup>e</sup> session de la Fédération archéologique et historique de Belgique.

### Congrès de Dinant

Dès maintenant, on peut prévoir tout l'intérêt que présentera le Congrès de Dinant au point de vue de l'histoire et de l'archéologie de notre pays. Ce congrès, on le sait, organisé par la Société archéologique de la province de Namur, se tiendra à Dinant du 9 au 13 août prochain, à l'occasion d'une brillante Exposition de dinanderies qui doit s'ouvrir en août-septembre et que l'autorité communale de cette ville mène actuellement à bien avec une activité et une sagacité toutes particulières.

Le Congrès comportera trois sections :

- 1<sup>o</sup> Ethnographie, ethnologie, anthropologie ;
- 2<sup>o</sup> Histoire, archéologie ;
- 3<sup>o</sup> Art et monument.

Une trentaine de rapporteurs, et parmi eux plusieurs sommités particulièrement prisées dans le monde scientifique, se sont fait inscrire jusqu'aujourd'hui. Citons pour la première section : MM. le docteur Houzé, professeur à l'Institut de sociologie, sur « les ossements humains découverts dans les différentes cavernes de la province de Namur et appartenant à l'époque néolithique » ; A. Rutot ; E. van den Broeck ; Rahir ; le baron de Loë, ancien président de la Société d'anthropologie ; le D<sup>r</sup> Klaatsch, d'Heidelberg, sur certaines données anatomiques au point de vue de l'antiquité de l'homme ; le D<sup>r</sup> Jacques, sur les âges de la pierre au Congo.

Pour la deuxième section, une série de rapports sur les périodes franque et romaine et sur l'histoire de Dinant, par MM. Pirenne, professeur à l'Université de Gand ; J. Destrée, conservateur au Musée des arts décoratifs ; Lahaye, archiviste de l'État ; le R. P. Berlière, de Maredsous ; Rops ; l'abbé Roland, sur la toponymie ; Mahieu ; l'abbé Tichou ; Gérard ; le baron F. del Marmol, de Villenoisy, conservateur aux musées nationaux de France, etc.

Pour la troisième section : MM. Helbig, sur les peintres Blés et Patenier ; Niffle-Anciaux, sur les verres décorés à froid, dits églomisés ; P. Saintenoy ; J. Destrée, sur l'histoire de la dinanderie ; P. Verhaegen, sur l'histoire de la dentelle au pays de Namur-Dinant ; P. Thiénon ; Soil, sur les fondeurs de laitton à Tournai ; A. Oyer, etc.

Sont, en outre, à l'ordre du jour, un discours de M. Becquet, président de la Société archéologique de Namur, sur l'histoire de l'industrie et de l'art dans cette province, et, probablement, un discours de M. Kurth, professeur à l'Université de Liège.

Plusieurs personnalités scientifiques des pays voisins, et spécialement de Suisse, de France, d'Allemagne, etc., assisteront au Congrès, et l'on compte parmi ses membres d'honneur, MM. Mansion, président de l'Académie ; les recteurs des universités de Gand, Liège, Bruxelles et Louvain ; Dupont, directeur du Musée royal d'histoire naturelle ; Van Overloop, des arts décoratifs ; Bormans, président de la commission royale d'histoire, et Lagasse de Loch, de la commission royale des monuments.

Les excursions seront aussi pleines d'attrait. Le premier jour, les congressistes se rendront en bateau à vapeur à Waulsort et à Hastières. Le second jour à Ham-sur-Lesse, où ils assisteront aux fouilles dirigées actuellement dans les célèbres grottes par la Société archéologique de Namur, au vieux donjon de Yève et à l'église romane de Celles. Le troisième jour aura lieu, probablement, une excursion dans la vallée de la Moli-guée, à Montaigle et Maredsous.

Les congressistes seront reçus, le jour de clôture, au Musée archéologique de Namur et visiteront le riche trésor des Sœurs Notre-Dame.

## Chronique scientifique

### L'Électrique Bruxelles-Anvers

Nous avons eu récemment l'occasion d'entretenir nos lecteurs d'un projet très intéressant de chemin de fer électrique Bruxelles-Anvers ; nous en avons rapidement démontré l'opportunité, plus même, l'inductable nécessité. Nous nous efforçons en même temps de mettre en plein relief les avantages sérieux du projet Müllender, avantages que nous n'avons rencontrés dans aucun des autres projets successivement préconisés.

*Avec la grande majorité des membres de notre corps d'ingénieurs belges, avec les personnages les plus autorisés et les plus compétents en la matière,* nous nous plaisons à reconnaître que ce projet serait à la fois le plus élégant, le plus économique, le plus rapide et le plus utile.

Des objections se sont néanmoins élevées, objections de détail, il est vrai, mais dont il convient cependant de tenir compte. Elles se réduisent toutes à trois chefs principaux :

1° la longueur du voyage en tunnel écartera momentanément un certain nombre de voyageurs, auxquels la routine ou les préjugés feront préférer la ligne à ciel ouvert ;

2° le capital de 65 millions, nécessaire pour l'exécution de ce chemin de fer souterrain, est fort élevé et ne sera pas suffisamment rémunéré pendant les premières années de l'exploitation ;

3° les prix de transport sont fort élevés : il y aurait lieu de les diminuer.

Reconnaissant la valeur de ces objections, M. Müllender s'est livré à une nouvelle étude de la question, et il a remanié son projet primitif.

Dans sa *Variante*, l'auteur supprime 36,500 mètres de tunnel en briques ; au lieu donc de 42 kilomètres de tunnel, la longueur du tunnel métallique ne sera plus que d'environ 4 kilomètres.

De ce chef, au lieu de 65 millions, primitivement prévus, le coût total de l'entreprise s'abaisse à 35 millions de francs.

En outre, les prix du transport sont



### Plan d'un modèle de tunnel métallique à une voie

considérablement réduits : le prix du billet simple sera de 1 fr. 50 en seconde classe et 2 fr. en première classe ; les prix des billets de retour seront : 2 fr. 40 en 2<sup>e</sup> classe, 3 fr. 20 en 1<sup>re</sup> classe.

La base du nouveau projet consiste à construire deux tunnels métalliques, chacun de 5 mètres 50 de diamètre, sous une partie des villes de Bruxelles et d'Anvers, sous la ligne du chemin de fer à Schaerbeek, sous le canal de Willebroeck, sous le Rupel, et sous les cinq

croisements de voie ferrée rencontrés entre Laeken et Anvers.

Au sortir de Bruxelles et d'Anvers, le chemin de fer électrique sera construit, depuis Laeken jusqu'à la porte de Boom, *en ligne droite*, dans une tranchée d'une profondeur moyenne de 3 mètres, avec 22 mètres 50 de largeur en crête.

Une entrevoie de 2 m. 50 séparer a les deux voies ; il y sera aménagé un caisson destiné à recevoir soit les cables

électriques, soit les fils télégraphiques et téléphoniques.

Dans ce projet à ciel ouvert, il faudra malheureusement renoncer à la belle avenue de 14 mètres qui faisait partie du premier projet : c'est là le côté faible de la *Variante*. Aussi espérons-nous, avec tous nos concitoyens, que les autorités compétentes se rallieront au projet souterrain, afin de ne pas priver la Belgique d'une œuvre d'art aussi grandiose.

Il y aurait encore bien des détails techniques à énumérer ici, notamment l'inclinaison des rampes, les formes particulières des matériaux à employer, la construction des tunnels métalliques, des passerelles, des aqueducs, des siphons, des boucles terminus, etc. ; mais cela ne rentre guère dans notre cadre.

Contentons-nous d'ajouter que la durée de construction de la ligne sera d'environ deux années et demie. En admettant donc que la concession soit accordée dès juillet, l'inauguration de la ligne pourrait avoir lieu vers juillet 1906.

En résumé, le nouveau projet de chemin de fer électrique Bruxelles-Anvers supprime complètement le tunnel en briques, et le remplace par une double voie en tranchée. De ce chef, le coût de l'entreprise est ramené à 35 millions, tout en maintenant la rapidité du trajet (20 minutes), les heures de service et le nombre des trains; ces derniers sont même légèrement augmentés : le service régulier comportera 264 trains, au lieu de 216 précédemment prévus. Enfin, le barème de transport est notablement diminué, tout en conservant une moyenne de recettes suffisamment rémunératrice.

En outre, au point de vue esthétique, la ligne électrique à double voie, encastrée dans une tranchée de trois mètres, ne gêne aucune partie du paysage : rien n'est enlevé au magnifique panorama entre Bruxelles et Anvers.

La ligne projetée est évidemment une question d'économie sociale méritant d'attirer l'attention du pays entier; il y a donc lieu de prendre une décision à bref délai. Nous nous faisons les interprètes des vœux unanimes de nos concitoyens pour que le Gouvernement accorde son haut patronage à l'un des deux projets que nous avons exposés dans

nos colonnes, qui réunissent certes la plus grande somme possible d'avantages pratiques; qu'il nous soit permis de souhaiter que le premier projet (tunnel souterrain) réunisse surtout l'assentiment des autorités compétentes.



## Memento culinaire

### Dîner de Famille

*Potage aux topinambours.*

*Capilotade de bœuf sauce tomates.*

*Pigeons rôtis.*

*Carottes à la maître d'hôtel.*

*Flan meringué.*

CAPILOTADE DE BOEUF SAUCE TOMATES.

--- Emincez le bœuf rôti en fines escalopes. D'un autre côté, hachez menu deux ou trois oignons, selon la quantité de viande à accommoder. Faire frire ces oignons au beurre et, lorsqu'ils sont légèrement colorés, les retirer du feu et y ajouter une cuillerée de farine pour faire un roux. Mouiller ensuite ce roux avec du bouillon ou un peu de glace de viande, ajouter deux ou trois cuillerées de sauce tomate et parfumer à l'arome Patrelle. Donner un bouillon à la sauce que l'on assaisonne de sel, poivre et muscade et y jeter la viande émincée. Faire chauffer sans bouillir et servir dans un plat creux avec une bordure de croûtons frits.

\* \*

### Le poisson à l'escavèche

Faites bouillir de l'eau avec du sel; jetez-y une anguille découpée en tronçons, écorchée et vidée. Retirez la casserole sur le côté du fourneau et laissez cuire l'anguille, mais sans excès, afin que les tronçons demeurent entiers. Enlevez-les, sitôt cuits, et placez-les dans une terrine où vous les laisserez refroidir. Lorsqu'ils seront froids, ajoutez-y deux douzaines de petits oignons, un citron coupé en tranches, quelques clous de girofle,

du poivre en grains et une feuille de laurier. Ensuite faites bouillir du vinaigre blanc à l'estragon. Versez-le tout bouillant sur l'anguille et joignez à la préparation, pour qu'elle se prenne en gelée, de la gélatine blanche dans la proportion d'une once (30 grammes) pour un litre de vinaigre. Faites-la dissoudre en versant dessus la valeur d'un verre d'eau bouillante.

On peut employer, pour l'escavèche, non seulement de l'anguille, mais encore toutes sortes de poissons d'eau douce, carpes, brochets, etc., et mêler toutes les espèces. On peut également se servir de poissons de mer non salés, tels que la raie, la flotte, etc.



## Le coin des rieurs

On lisait sur l'enseigne d'un hôtel de province :

— Ici on parle toutes les langues.

Un voyageur entre, adresse la parole à l'hôtelier successivement en anglais, en allemand, en italien, et ne reçoit pas de réponse.

— Qui donc, demanda-t-il intrigué, parle ici toutes les langues, comme le dit l'enseigne ?

L'hôtelier, sans se déconcerter :

— Ce sont les voyageurs, Monsieur.

\*  
\* \*

Une maison de campagne, disait un médecin à un millionnaire, c'est vingt ans de plus dans la vie d'un parisien.

— J'en achète trois ! s'écrie aussitôt notre Crésus.

\*  
\* \*

Un monsieur, à moustache en croc, l'air décidé, s'assied à une table.

Le garçon s'approche :

— Qu'est-ce que monsieur commande ?

— Un escadron !

\*  
\* \*

Au tribunal de la correctionnelle.

*L'accusé.* Oui, j'ai bousculé monsieur parce qu'il me regardait de travers et qu'il persistait à me regarder de la sorte.

*Le président,* au plaignant. Est-ce vrai ?

*Le plaignant.* Oui, mon président, mais je ne pouvais pas faire autrement.

*Le président.* On peut toujours, quand on veut, ne pas regarder les gens d'une manière offensante.

*L'accusé.* Pas toujours, mon président !

*Le président.* Allons, allons.

*L'accusé.* Mon président, je louche.



## RÉCRÉATION

### CHARADE

Versez mon entier

Jusqu'à mon premier,

Sans y mettre de mon deuxième :

Alors, lecteur subtil, si vous êtes gour-  
[mand,

Vous boirez à longs traits un vin récon-  
[fortant,

Et vous aurez bientôt deviné le pro-  
[blème.

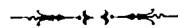
\*  
\* \*

### PROBLÈMES GAIS

1. — Que fait-on en sortant du lit ?

2. — Quel est le plus petit moulin ?

3. — Quel poisson n'a point d'arêtes ?



*Réponse au dernier numéro*

La réponse à la charade est : *Devin.*









# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

## SA SAINTETÉ LÉON XIII

*Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo ecclesiam meam.* Pour la 264<sup>e</sup> fois, depuis le sacre de Saint Pierre, la grande promesse du Christ va recevoir la consécration séculaire de l'histoire; pour la 264<sup>e</sup> fois, les grandes assises de l'Église vont se tenir pour donner au Prince des Apôtres le successeur marqué par les décrets éternels.

A la grande ombre qui est descendue dans le tombeau ; à Léon XIII, éternelle gloire de l'Église du Christ, rendons le dernier hommage de notre amour profondément ému par le deuil immense que sa disparition a laissé dans nos cœurs. Depuis le 20 Juillet, l'univers entier a ressenti les angoisses du vide que laisse après lui l'auguste Vieillard du Vatican. Des plumes plus autorisées ont retracé, en d'enthousiastes envolées, en des pages vibrantes d'admiration, la glorieuse carrière du grand Pape. Pontife sans richesses ni soldats, Léon XIII a connu les sublimes apothéoses de la gloire et de la vénération; c'est que, sous cette enveloppe frêle et débile, il y avait un grand cœur, une âme d'élite, vivante image de l'Éternel Pontife, du divin Pasteur des hommes et des mondes.

Vicaire de Jésus-Christ sur cette terre, fidèle à la sainte mission reçue d'en haut, Léon XIII n'a cessé de répandre sur le champ du Père de famille la bonne semence de sa parole autorisée ; jusqu'aux confins les plus reculés du monde, ses enseignements ont retenti comme un chant de triomphe. Les nations l'ont écouté avec amour, les peuples lui ont dressé la plus grandiose auréole qui ait jamais orné un front humain. Et, à l'exemple du divin Modèle, les générations diront de lui : *Transiit benefaciendo*, il a passé en faisant le bien.

A Léon XIII, immortel Pontife, gloire de l'Église et du monde, Pape de la paix et Père des ouvriers, notre éternelle reconnaissance. *In memoriam* !

FR. DUFOUR.

# LÉON XIII ET LA BELGIQUE

—0—

## Sa Nonciature

### Un poète prophète

Avant d'accompagner Mgr Pecci à Bruxelles, notons un fait curieux qui se rapporte à cette époque. A Carpineto vivait un certain abbé Gessi, qui, poète à ses heures, versifiait, assez pauvrement il faut l'avouer, des poésies à prétentions lyriques. Dans une de ces compositions intitulée « Il formale », après avoir célébré divers autres personnages de Carpineto (lieu de naissance du Pape), il tire ainsi l'horoscope de Joachim Pecci :

« Le seul Joachim vit encore et verra de longs jours... Ainsi que le soleil parmi les brillantes étoiles resplendit plus que toutes et paraît leur maître, tel en gloire, en honneur, en éclatantes vertus, Joachim apparaît comme le premier astre. Si maintenant il porte la croix et la robe violette, un jour il revêtira la pourpre et le bissus, et vous verrez combien il s'élèvera davantage encore. Comme l'aigle de Jupiter, il ira se poser sur le sommet rocheux. Je vois écrit dans l'éternel destin qu'il aura la tiare au front et le sceptre au côté. »

Dans une autre composition : « Il Monte Capreo », le poète s'exprime ainsi :

« Je vois Joachim assis sur un trône élevé, la croix sur la poitrine et la tiare au front. Ma muse voudrait dire les gloires de Joachim, mais combien l'histoire parlera de lui ! L'Italie, les Pays-Bas, la France et l'Angleterre, le rivage africain lui-même admirent les qualités qui distinguent ce prélat. Il est plein de prudence, de vertu, de valeur. Un jour, je le vois, on l'adorera sur la terre, on verra sa gloire assise sur le trône; le Dieu tout puissant qui gouverne toutes choses, le donnera un jour comme pasteur au troupeau du Christ. »

A lire ces vers, il semblerait réellement que leur auteur les ait écrits sous une inspiration prophétique.

### Arrivée en Belgique

C'est le 19 mars, fête de saint Joseph,

patron de la Belgique, que Mgr Pecci s'embarqua à Civita-Vecchia sur le vapeur français le « Sésostris ». Le 21, il débarquait à Marseille, et par la route de Reims et Mézières, il entra en Belgique, le 7 avril. Il était accompagné du chanoine Clementi, son auditeur; l'abbé Pilaja, son secrétaire, l'avait précédé de quelques jours.

Comme le disait Mgr Fornari, le nouveau nonce ignorait complètement le français lors de sa nomination. Mais avec l'énergie de sa volonté de fer, il se mit à l'étude de cette langue dont la connaissance lui était indispensable : il ne fit pas autre chose le long du chemin et ayant été retenu à Nîmes pendant une quinzaine de jours par une indisposition, il en profita pour se faire donner des leçons de français. Quand il arriva à Bruxelles, il possédait suffisamment cette langue pour se faire comprendre.

La mission de Mgr Pecci faillit prendre fin d'une façon tragique avant même qu'il ne fût installé. Le nouveau nonce, qui n'avait pas encore présenté ses lettres de créances au Roi, se rendait de Malines, où il avait été visiter le cardinal Sterckx, à Bruxelles, le long du canal de Vilvorde. Non loin de cette dernière ville, les chevaux de sa voiture, laissés à eux-mêmes par le cocher, s'emportèrent au moment de franchir un pont, et ils étaient sur le point de se précipiter avec la voiture dans le canal, lorsqu'un vicairé d'une paroisse des environs se jeta courageusement à la tête des animaux effrayés, les arrêta, et empêcha une catastrophe dont les conséquences eussent été d'une suprême importance pour l'histoire de l'Eglise. Le nonce, quelque peu impressionné de cet accident, comme on se l'imagine sans peine, accepta pour quelques heures l'hospitalité à la cure voisine, puis, ne voulant plus remonter en voiture, il gagna Bruxelles à pied, en bon marcheur qu'il était.

La mésaventure n'eut point d'autres suites, et Mgr Pecci put présenter ses lettres de créances à Léopold I<sup>er</sup>, qui ne manqua pas de le plaisanter agréablement sur son accident et son entrée pédestre à Bruxelles.

Le jeune nonce, à peine âgé de trente-trois ans, se trouva jeté sur un théâtre bien intéressant pour son esprit obser-

vateur.

Le pays où il arrivait était très différent de l'Italie qu'il venait de quitter ; un seul point peut-être rapprochait les deux peuples : c'était leur commune foi, leur esprit vraiment chrétien et la pratique universelle de la religion catholique. A part cela, tout était autre ici et là. Sans parler du climat et des mœurs, la situation politique, économique, sociale différait du tout au tout.

### Le Roi et le Nonce

L'affabilité, le tact de Mgr Pecci, le firent promptement remarquer du roi Léopold I<sup>er</sup>, dont le grand sens ne se trompait point sur le mérite des hommes. Il s'en fit un ami, et le nonce devint l'hôte de la cour ; le Roi le consultait souvent et se plaisait parfois à susciter des questions embarrassantes. Mais le nonce s'en tirait toujours avec honneur et le Roi disait en souriant : « Vraiment, Monseigneur, vous êtes aussi bon politique qu'excellent prélat. » De son côté la reine Marie-Louise l'affectionnait beaucoup. Elle aimait à lui demander sa bénédiction pour elle et pour ses enfants.

Ce fait n'a pas été oublié par Mgr Pecci ; il le rappela un jour à un membre du clergé belge qu'il recevait à Pérouse :

« J'ai bien connu, lui dit-il, le père de votre Roi actuel et sa pieuse mère. Souvent j'ai été admis dans une aimable intimité par la Famille royale, et j'ai tenu dans mes bras le petit Léopold, duc de Brabant. Il me souvient même que la reine Louise-Marie, qui était une si bonne chrétienne, me demandait la bénédiction pour son fils aîné, alors âgé de huit ou neuf ans, afin qu'il eût le bonheur de devenir un bon roi. Et je l'ai béni plusieurs fois avec cette espérance... »

### Pecci et Mérode

L'aristocratie bruxelloise apprécia bientôt, à l'égal de la Famille royale, les qualités du nonce. Il nous paraît intéressant de noter à ce propos un incident, dont nous empruntons le récit à Mgr Besson. Le jeune comte Frédéric de Mérode, âgé alors de dix-neuf ans, était poussé par son beau-frère, le comte de Montalembert, à embrasser la carrière des armes. « Le comte Félix de Mérode hésitait davantage sur la vocation militaire de son fils. Il alla consulter le non-

ce de Bruxelles, son voisin, son ami. Celui-ci partagea l'avis de Montalembert et rassura son noble ami : « Vous appartenez, lui dit-il, à la grande noblesse du pays. Votre nom est mêlé à toute l'histoire militaire des Flandres et des Pays-Bas. Laissez votre fils suivre l'inclination qu'il montre pour les armes. Qui sait s'il n'arrivera pas, comme ses ancêtres, aux premiers honneurs de la guerre. Il est pieux, il est chaste, Dieu le gardera et sa vertu s'affermira dans l'épreuve. » Rassuré par ce conseil, le comte de Mérode présenta Xavier à l'école militaire de Bruxelles... Le jeune homme parvint en effet « aux premiers honneurs de la guerre ». Pro-ministre des armes de Pie IX, après avoir abandonné la carrière militaire pour la vocation sacerdotale, Mgr de Mérode fut, en cette qualité, sinon l'organisateur de la victoire, au moins l'organisateur de l'héroïsme, et Pie IX dut au conseil donné opportunément par le nonce Pecci, un des plus vaillants soutiens de son trône ébranlé, et l'homme qui, plus que tout autre, contribua à entourer d'un éclat chevaleresque les luttes du grand Pape contre les iniques agresseurs de son pouvoir temporel. Sans la préparation préalable de la vie militaire, Mgr de Mérode n'eût sans doute jamais été à la hauteur de la tâche qu'il eut à accomplir de 1860 à 1864.

### Première fête

Une des premières fêtes auxquelles il assista fut le couronnement de l'image miraculeuse de Notre-Dame de la Chapelle, à Bruxelles. Cette cérémonie eut lieu le 25 mai 1843 au milieu d'un immense concours de monde et d'un admirable élan de ferveur. Spectacle touchant ! On vit le Roi, la Reine et le jeune duc de Brabant s'associer aux joies religieuses de la population. C'est au nonce Pecci qu'on dut leur présence à cette pieuse solennité. Il en suggéra l'idée et en fit ressortir les avantages. Le couronnement fut fait par le cardinal Sterckx, archevêque de Malines, qui, aussitôt après, consacra à la sainte Vierge la famille royale et toute la nation belge. Lorsque le Roi, la Reine et le duc de Brabant sortirent de l'église, l'émotion populaire, contenue jusque-là, éclata en cris enthousiastes ; et il fut donné à tous de constater combien les souverains gagneraient à s'unir à la profession pu-

blique de la foi de leurs sujets, au lieu de la contrecarrer ou de la dédaigner, comme ils le font trop souvent.

### Le Collège belge

Mgr Pecci conserva toujours une affection spéciale pour le collège belge qu'il avait contribué à fonder à Rome. Plus tard, quand, de Pérouse, il se rendait à Rome, le cardinal se plaisait à y fixer sa résidence; il aimait à conserver avec les étudiants, s'informait de leurs études et leur donnait, tant en public qu'en particulier, de paternels avis. Il prenait aussi plaisir à les accueillir à l'évêché de Pérouse, lorsque les vacances leur donnaient l'occasion de passer par cette ville. En un mot il reportait sur le collège belge l'affection si vive qu'il avait gardée pour la Belgique. — Devenu Pape, Léon XIII n'oublia pas le collège belge. Il lui donna une première marque d'honneur et de souvenir en appelant, dès le début de son pontificat, Mgr van den Branden de Reeth, son président, à faire partie de la Maison Pontificale en qualité de camérier secret participant, et depuis lors il n'a cessé de prodiguer à l'établissement les témoignages les plus précieux de sa sollicitude et de son affection. Le 10 juillet 1888, il mettait le comble à ses bontés envers le collège belge, en lui assignant un capital de cent mille francs, destiné à l'entretien de sept étudiants ecclésiastiques appartenant à tous les diocèses de Belgique. Ce don royal était accompagné d'un « motu proprio » des plus honorables pour le clergé belge en général et pour le collège belge de Rome en particulier. Léon XIII y rappelle, avec complaisance la part qu'il prit à la fondation de cet institut pendant sa nonciature en Belgique; il atteste les qualités reconnues par lui dans le clergé de ce pays.

### Questions d'enseignement

Au moment où Mgr Pecci arriva en Belgique, les deux partis venaient de conclure une sorte de transaction en matière d'enseignement. Le parti libéral, moins antireligieux alors qu'aujourd'hui, avait dû consentir à faire régner légalement dans l'école primaire une atmosphère religieuse. Le parti catholique, ennemi né de l'influence de l'État en matière d'enseignement, avait à son tour admis une ingérence plus grande du

gouvernement dans tout ce qui concernait l'organisation de l'instruction. Cette sorte d'accord produisit d'heureux résultats pendant de longues années, et assura tout au moins une période de paix sur le terrain où la paix est le plus nécessaire : l'éducation de la jeunesse. L'accord, on le sait, ne fut détruit que par le fait du parti libéral qui, dès 1846, avait inscrit l'enseignement laïque et neutre parmi ses revendications les plus importantes. — La loi de 1842 sur l'instruction primaire s'inspirait de l'esprit transactionnel dont nous venons de parler. Elle avait été votée par les deux partis avant l'arrivée de Mgr Pecci; mais il eut l'occasion de déployer toute son habileté dans les diverses difficultés que soulevèrent l'application de cette loi et la présentation d'un projet de loi sur les jurys d'examen et la collation des grades académiques, projet présenté en 1843 par le cabinet Nothomb.

Le rejet des propositions de M. Nothomb fut considéré comme une grande victoire par le parti catholique et par l'épiscopat, qui témoigna au nonce toute sa reconnaissance pour la part qu'il avait prise au succès de l'affaire.

Quant au roi Léopold, il partageait la manière de voir de Mgr Pecci et agit en faveur de la solution préférée par ce dernier. La chose résulte d'une note autorisée que nous avons en mains. Peut-être faut-il attribuer en grande partie à cette attitude du Roi, le revirement du cabinet Nothomb au cours des débats.

### Le départ

Cependant Mgr Pecci fut demandé comme évêque par la population de Pérouse, dès que ce siège devint vacant. La chose n'a rien qui doive surprendre, de nombreuses lettres conservées à Carpignano attestent combien l'Ombrie avait regretté le délégué qu'elle dut céder à la Belgique. C'était maintenant à la Belgique de perdre Mgr Pecci pour le rendre en qualité d'évêque à la capitale de l'Ombrie, et elle ne devait pas non plus le voir partir sans regrets.

Mgr Pecci avait si bien compris le caractère de la nation, il avait à tel point su s'accommoder à ses mœurs et à sa vie qu'il s'était acquis les sympathies universelles. D'autre part, il avait hautement apprécié les qualités qui distinguent les Belges : leur hospitalité, leur atta-

chement au Saint-Siège. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'entre ce peuple et le représentant du Souverain-Pontife, il se fût formé un courant d'affection réciproque. Les témoignages de sympathie et de regrets affluèrent donc à la nonciature. Clergé, noblesse, peuple et gouvernement rivalisèrent dans ces manifestations.

Le Roi conféra au nonce, qui allait quitter la Belgique, le grand cordon de son ordre. Puis, il écrivit de sa propre main une lettre destinée à être remise au pape Grégoire XVI. Cette lettre, remarquable à tous égards, nous donne sur celui qui devait devenir le Pape Léon XIII, le jugement d'un roi qui fut un des plus profonds politiques de son siècle. En voici le texte :

« Je dois recommander à la bienveillante protection de Votre Sainteté l'archevêque Pecci ; il la mérite à tous les points de vue, car j'ai rarement vu un dévouement plus sincère à ses devoirs, des intentions plus pures et des agissements plus droits ; son séjour dans ce pays-ci lui aura été très utile en lui permettant de rendre de bons services à Votre Sainteté. Je La supplie de lui demander un compte exact des impressions qu'il emporte sur les affaires de l'Église en Belgique. Il juge toutes ces choses très sagement ; et Votre Sainteté peut lui accorder toute confiance. »

Nous avons là l'opinion d'un prince qui, pour être protestant, n'en avait pas moins des idées fort justes sur la situation de l'Église en Belgique, et qui était de plus un grand connaisseur d'hommes. Cette lettre caractérise mieux que tout ce que nous pourrions écrire ici, la manière dont Mgr Pecci gère la nonciature de Bruxelles : il n'y a rien à ajouter à un témoignage d'une telle autorité.

MGR T'SERCLAES



## PIO CENTRA

le serviteur de confiance

DE LÉON XIII



Il est des enfants qui, à l'âge bienheureux où l'on joue encore au berceau, manifestent des préférences pour telle carrière qui parle à leur juvénile ima-

gination.

Pio Centra, le fidèle camérier du Pape, fut de ceux-là. A 12 ans, le bambin se trouvait certain jour dans la boutique paternelle, à Rome, en train de contempler une superbe barrette cardinalice que son père, un chapelier, avait fabriquée pour le cardinal Joachim Pecci.

Soudain, la porte s'ouvre, et livre passage au cardinal Pecci lui-même...

— Eh quoi ! fait le cardinal, tu contemples ma barrette ?

Surpris et confus à la fois, le jeune Centra devient rouge comme la barrette qu'il tient dans ses mains.

Son père cherche à l'excuser auprès de son illustre client.

— Eminence, dit-il, pardonnez son audace.

Le cardinal Pecci sourit, attire l'enfant vers lui et lui demande :

— Voyons, mon *bambino*, qu'est-ce que tu veux devenir un jour ?

— Eminence, réplique, enhardi, le petit Centra, je voudrais être votre camérier lorsque vous serez Pape.

— Je te le promets, riposte le cardinal.

Le jour même où le nom du cardinal Pecci sortit de l'urne du Conclave, Léon XIII fit appeler Pio Centra et le nomma son camérier.

\* \* \*

Pio Centra avait commencé par être chapelier ; il transporta le petit commerce que lui avait laissé son père, Via del Teatro Valle, dans une boutique plus grande mais encore très modeste du Corso Vittorio Emanuele. Il y a bien vingt-cinq ans qu'il entra au service de Sa Sainteté.

Prisonnier ou presque, comme le Pape, il n'avait qu'une heure de liberté ou de loisir par jour, de midi à une heure, quand le Souverain Pontife était occupé par quelque audience ou par ses affaires personnelles.

Cette heure-là, Pio Centra la consacrait à sa famille ; il sortait avec elle ou allait voir ses vigner. Mais l'heure était à peine écoulée qu'il rentrait au Vatican, endossait son long vêtement violet et se trouvait, pour ainsi dire, séparé des vivants, mort pour sa famille qu'il aime pourtant d'une affection ardente.

Dès que commencèrent à se manifester les premiers symptômes de la maladie, Léon XIII ne souffrait auprès de son lit que Centra et gare au domestique dévoué s'il s'éloignait un moment. Personne autre ne pouvait entrer dans la chambre ; c'était au point que pour procéder au nettoyage usuel ou refaire le lit, le bas personnel devait choisir l'heure où le Pape célébrait la messe. Tout devait être laissé en place afin que le Souverain ne s'aperçut pas que des étrangers avaient mis les pieds dans sa chambre à coucher.

Pio Centra devait, chaque jour, se lever de très bonne heure, souvent avant l'aube, pour aider le Pape à s'habiller, tenir les vêtements et le linge en ordre, veiller sur son maître quand il reposait et répondre au plus léger appel.

Toujours prêt, alerte, actif, toujours aux ordres du Pape, Pio Centra devait, par dessus le marché, supporter les regards d'envie des autres.

Dans les jours qui viennent de s'écouler, ce modèle des serviteurs a poussé le sacrifice au-delà des bornes humaines. A peine une demi-heure de sommeil pendant la nuit et souvent cette demi-heure interrompue brusquement parce que le Pape appelait Centra, et Centra seul, pour le plus léger besoin ou simplement parce qu'il se réveillait ou ne pouvait dormir. Le docteur Laponi ne pouvait pas trouver un aide plus avisé, plus rapide.

Centra est le désintéressement même. Il n'a jamais cherché à profiter de sa fonction dans un but personnel, et en dehors d'avoir contenté quelques prélats enthousiastes de Léon XIII en leur donnant des gants, des mouchoirs ou de vieux objets de garde-robe du Pontife, il n'a jamais oublié sa position et les règles sévères de sa conscience, entière et ferme. Il n'a jamais essayé de présenter au Pontife, ce qui lui aurait été facile, des prières ou des pétitions. Par la mort de Léon XIII, Pio Centra, qui a eu sa période de célébrité, va rentrer dans l'obscurité, toutefois bien satisfait d'avoir accompli son délicat devoir avec un zèle infini et incomparable et une entière et parfaite honnêteté.

BLOUNT



## Lointaine souvenance...

Quoi de plus complexe qu'une simple petite âme d'enfant ? Qui pourra dire les rêves compliqués qui s'y agitent, les obscurs pressentiments qui y naissent, les vagues questions qui y posent leur point interrogatif ?

Les « pourquoi » et les « comment » inlassables que balbutient les petites bouches fraîches et ignorantes sont les premières exigences des sensations initiales de leur penser curieux et de leur frêle cerveau en éveil !

Qui expliquera que, dans l'horizon plus ou moins limité où s'inscrivent nos souvenirs, qu'alors que des nuages opaques dérobent aux yeux de notre âme l'histoire de bien des jours, de bien des mois et de bien des années de notre débile enfance, un coin du voile se soulevant, nous fasse revivre une remembrance très lointaine ?

Dans le chaos confus des événements qui présideront à nos diverses destinées, c'est une claire lumière qui brille... Parmi les cendres refroidies de nos enfantines sensations, c'est une flamme qui se lève, vivace et fulgurante... Dans le triste déchet de nos rêves d'adolescence heureuse et de jeunesse confiante et illusionnée, c'est une chose demeurée intacte, fragile et touchante dans sa puérité... C'est souvent la petite fleur bleue d'une chimère, parant d'un sourire magique les ruines de la décevante réalité.

Le cœur ingénu de l'enfant, comme le cœur fortifié de l'homme, s'enlaine déjà, dès le berceau, sous l'action tour à tour bienfaisante ou néfaste de la vie, d'une chaîne où, capricieuses, s'entremêlent les roses et les épines... Si les années s'écoulant nous font la chaîne plus lourde et plus meurtrissante, aux jeunes destinées semble seulement réservé le parfum des fleurs qui la composent... Ou, du moins, de même que pour ces frêles existences, les fleurs ne sont que fleurettes, les blessures des épines, par lesquelles coule en flots larges le sang de nos cœurs, ne sont, pour les petits, qu'égratignures superficielles, éraflures légères, piqûres d'épingles qui ne laissent point de traces...

Les innocents cœurs tendres que suffisent à ravir un baiser de mère, un chan

d'oiseau, un jouet nouveau, trouvent la douleur dans une gronderie, la mort d'un papillon ou le bris d'une poupée !...

Ces bagatelles, pour leurs âmes neuves, résument la vie entière. Et c'est pour-quoi, sans doute, leur mémoire en éveil en garde un souvenir ineffaçable !

C'est ainsi que, malgré les années écoulées, je me revois, gambadant au fond d'un ombreux jardin, vêtue d'une robe blanche où la mousse sur laquelle je me suis roulée, a mis de grandes plaques vertes.

J'avais quatre ans, et il faut croire que j'étais un peu gourmande... car je me rappelle que je regardai longtemps une haie de groseillers dont les petites grappes naissantes de fleurs pâles se détachaient sur les feuilles d'un vert plus sombre.

En mes pensées d'enfant, escomptais-je le temps où les fleurs devenues fruits vermeils ou même seulement petites boules vertes et croquantes, me composeraient une maraude charmante ?... De cela, je ne me souviens plus...

Mais j'entends encore le cri qui nous appela, la bonne qui me gardait et moi, et nous fit revenir en courant dans la direction de la maison.

Je galopais en avant, et en foulant aux pieds des touffes de pâquerettes dans le gazon épais comme un tapis, je fis se lever deux papillons qui allèrent poser plus loin leur tache d'or.

Ce qu'on nous dit quand nous rentrâmes, je l'ai oublié.

Mais je me retrouve dans la chambre familière, aux grands meubles d'acajou, sur la surface desquels le soleil allume des éclairs qui semblent venir vers moi en rayons.

On m'a montré mon petit frère nouveau né. On m'a donné en même temps (est-ce mon père ou ma mère) une grande poupée qui a retenu seule mon attention, puisque je ne sais plus si le petit frère était beau ou laid, et que je me souviens mieux des cheveux blonds de la poupée, de ses grands yeux ronds, et de la robe qu'elle avait, une robe de mousseline raide à bouquets, qui laissait dépasser la grande dentelle des pantalons.

Je sais aussi qu'avec « ma fille » je suis retournée au jardin. Je sais que

c'était l'Avril, que tout embaumait autour de moi, et que les oiseaux habitaient les nids, puisque l'un d'eux, indiscret et sans gêne... choisit la robe neuve de ma poupée pour...

Cette indiscretion d'oiseau ne causa-t-elle pas le premier chagrin dont je garde souvenance ? Désormais, pendant les jours qui suivirent, lorsque dans l'ardeur de mes jeux insouciantes, je souillais mes broderies blanches ou fripais mes rubans, je me rappelai toujours la robe abîmée de ma nouvelle poupée, et je compris mieux pourquoi, en me grondant alors, ma mère ou ma bonne avaient l'air de déplorer un grand malheur.

Chose étrange ! La naissance de mon petit frère me paraît être aussi celle de tous les sentiments qui peuvent agiter une petite âme d'enfant.

De ce qui la précéda, je ne me rappelle rien... Pas un rayon n'éclaira les limbes grises où sommeillait mon « moi » assoupi ! C'est la nuit absolue pendant laquelle je n'ai pas la conscience d'exister.

Mais cet événement me fait connaître tour à tour l'étonnement d'une chose nouvelle, le bonheur d'une chose possédée, le chagrin d'une chose perdue...

Il m'apporta aussi une sensation d'épouvante et de colère, et ce fut le jour du baptême que ces deux sentiments naquirent en moi.

Probablement pour se débarrasser un moment de mon encombrante petite personne, on m'envoya à l'église avec le cortège du nouveau né.

Ce fut sans doute la première fois que j'examinai attentivement un prêtre. Celui-ci était très vieux et je regardais ses cheveux fort longs et tout blancs... Sur le petit paquet de voiles blancs et de dentelles que tenait précieusement la garde, je le vis poser un objet long, mince et verdâtre, rougi au bout par une flamme crépitante et vacillante. Je ne sus que plus tard que l'objet en question était un cierge.

Le malheur voulut qu'à ce moment précis, le nouveau chrétien qui, jusqu'alors avait été d'une sagesse à ravir d'aise toutes les nourrices de la terre, eut la fantaisie de pousser une série de cris aigus et extraordinaires, qui eurent le don d'appeler les miens, plus aigus et plus extraordinaires encore.

On m'a raconté depuis que je regardais le pauvre curé avec effroi, et que d'un geste délibéré, j'allai le tirer de toute la force de mes petits poings crispés, par la belle dentelle de son aube des grands jours.

Il me calma par le don d'une image colorée qui sécha mes larmes et fit évaporer ma colère et mon épouvante.

Ai-je eu, en cet instant, la prescience du mal probable qui pouvait atteindre un être par la main d'un autre être ? Les cris du baby capricieux m'ont-ils donné l'intuition que l'homme souffrant a ce langage pour se plaindre et demander du secours ? Pourtant, je ne connaissais point encore le mal et je n'avais point encore conscience de la souffrance.

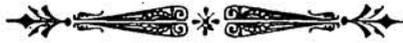
Ah ! c'est que dans l'âme blanche de l'enfant sont déjà en germe tous les désirs, les aspirations, les craintes, les résistances, les ravissements et les déses-

poirs de l'âme humaine !

Oui ; de même qu'au sein de la terre féconde, l'embryon enferme en lui la promesse naissante d'un prochain épanouissement, ainsi, imprécises et vagues encore, sont au cœur de l'enfant-let les passions qui anobliront ou aviliront sa vie future.

Espérances de fleurs, promesses de destinées, votre fragilité vous fait semblables et pareilles ! . . . mais que seront les moissons ?... Gerbes radieuses, vies enchantées, vous êtes à la merci des orages, et le vent des tempêtes courbe la cime du chêne orgueilleux, déracine la fleurette frêle, comme le vent du malheur souffle dans les douces boucles d'or et dans les toisons plus rudes qu'a semé d'argent la main inexorable du Temps...

RAPHAËLLE



## L'Exposition de 1907 à Bruxelles

Nous avons, il y a quelques mois, donné un rapide aperçu du projet d'exposition à Bruxelles en 1907; cette question évidemment présente un intérêt indiscutable, s'il faut s'en rapporter aux nombreuses demandes de renseignements qui sont parvenues aux bureaux de la revue.



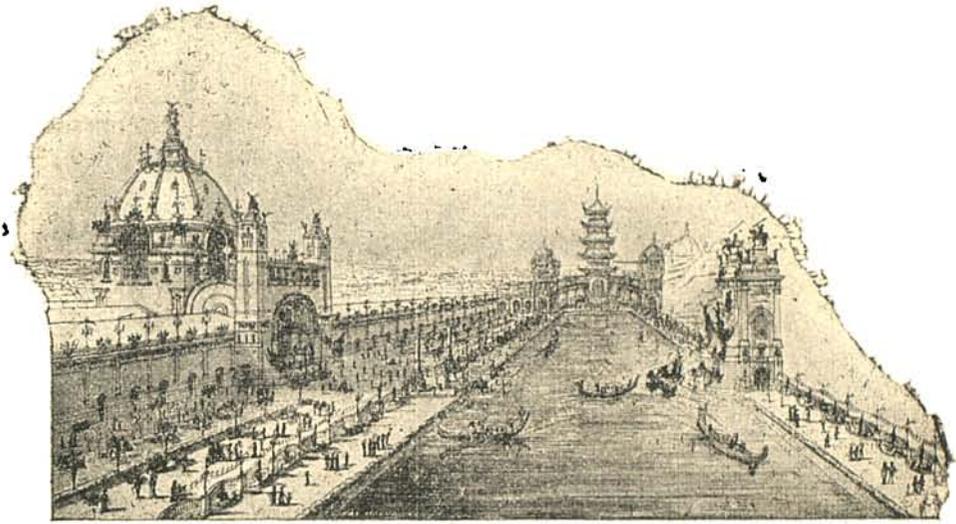
PORTIQUE D'ACCÈS, PLACE ROGIER

Pour être agréables à nos lecteurs, nous allons donner *in extenso* les grandes lignes du projet élaboré par nos sympathiques concitoyens, MM. P. Saintenoy et H. Vaes. Nous devons à la gracieuse amabilité de ceux-ci la communication des clichés contenus dans cette esquisse ; au nom de tous nos lecteurs, nous leur adressons ici nos vifs remerciements, et nous émettons le vœu de pouvoir, en 1907,

admirer en détail l'entreprise grandiose qu'ils ont projetée pour la gloire de la patrie.

\*  
\*  
\*

Quoi qu'on en ait dit, l'existence des expositions est imposée par l'intensité du progrès moderne. En 1889, après Paris, il semblait que l'ère des *worlds-fair* était définitivement close ; et pourtant, nous avons assisté aux remarquables manifestations de Chicago (1893), de Berlin (1896), de Bruxelles (1897). L'entreprise gigantesque de la ville de Paris (1900) n'est pas près d'être éclipsée : c'est vrai ; nous avons néanmoins enregistré depuis lors les beaux succès de Lille et de Dusseldorf (1902). Pourquoi notre capitale ne pourrait-elle cueillir à son tour un nouveau et plus marquant succès ?



VUE DU CANAL, VERS LE VILLAGE CHINOIS

D'accord en cela avec l'expérience constante des siècles, MM. Saintenoy et Vaes se sont dit qu'il importait que l'Exposition fût dans la ville même, et, autant que possible, rapprochée du centre de celle-ci. Une occasion unique se présentait de tenir compte de ce *desideratum* ; l'achèvement des installations maritimes amènera des modifications importantes dans les quartiers avoisinants, par la disparition du Grand Bassin du Commerce, de l'Entrepôt lui-même, de la gare de l'Allée-Verte et d'une partie du canal. Il y aura là 17 hectares de terrain, libres dès 1905, et dont les bâtiments et installations ne demandent qu'à être appropriés. Relier cela au Parc Elisabeth par un chemin de fer suspendu n'est qu'un jeu : et nous avons ainsi une exposition en deux parties, à intercommunications rapides. Voilà en deux mots tout le projet, que nous allons étudier dans le détail.

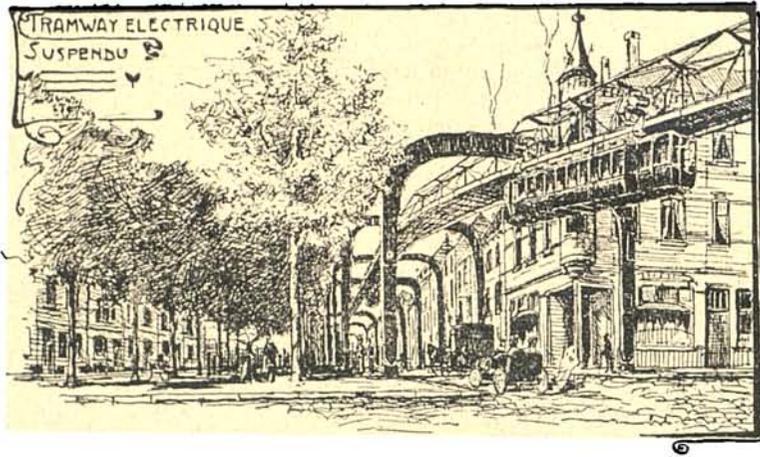
Rappelons, avant tout, les principaux avantages de cet emplacement : l'entrée de l'exposition est presque au centre de la ville ; les voies d'accès sont nombreuses et bien situées ; plusieurs stations de chemin de fer sont dans le voisinage ; enfin l'inauguration de l'Electricité Bruxelles-Anvers, coïncidant avec l'ouverture de l'Exposition, sera de nature à procurer aux deux entreprises de sérieux bénéfices immédiats, en assurant un trafic considérable.

\*  
\*  
\*

Pour mieux nous initier au projet de MM. Vaes et Saintenoy, faisons avec eux une visite à l'Exposition, telle qu'elle s'élèverait si le plan en était entièrement exécuté.

Nous avons dit déjà que l'Exposition prendrait naissance au seuil même de

la gare du Nord, à l'entrée du boulevard. A l'angle de la place Rogier s'élèvera un portique d'accès, arc de bienvenue brillamment décoré ; le long du boulevard, jusqu'au seuil de l'exposition, seront disposés des bannières, drapeaux, oriflammes, etc., réunissant des mâts décoratifs destinés aux appareils électriques nécessaires aux illuminations.



A l'extrémité du boulevard d'Anvers se dressera le grand arc monumental constituant le portique d'entrée de l'exposition. Nous laissons maintenant la parole aux sympathiques promoteurs de l'exhibition; sous leur aimable direction, nous allons visiter en détail toute l'exposition.

\* \* \*

« Après être passés sous l'arc monumental, nous trouvons, à droite et à gauche, les entrées: Dans la partie de droite, nous serons en présence de la gare de l'Allée Verte. Celle-ci sera transformée en *Palais des mines et de la métallurgie* ; les constructions actuelles pourraient même servir, et seraient habillées de façades décoratives. Les voies de chemin de fer subsisteraient également : elles serviraient à la manutention des produits exposés.

Ce palais, orné d'une haute coupole, comprendra les sections de mécanique, d'électricité, des mines et de la métallurgie. L'espace couvert sera d'environ 33.200 mètres carrés.

La partie du canal, le grand bassin qui la précède, sera utilisée pour une exposition nautique. Des courses, des fêtes vénitiennes pourraient y être organisées ; ce bassin aura pour motif principal un *Château d'eau* surmontant une série de vasques superposées, d'où jailliront des gerbes et des cascades multiples.

Une des extrémités du grand bassin sera terminée par des constructions constituant un *Village chinois*, aux tours ornées de clochettes, aux toits d'or, grands et petits, s'échafaudant les uns sur les autres, d'une façon inattendue et pittoresque.

Un peu plus loin, des huttes originales, encerclées de palissades rustiques, évoqueront le *Village congolais* dans son originalité primitive. Il voisinera avec des factoreries, des maisons larges aux balcons couverts, aux spacieuses vérandas de la civilisation nationale transportée en plein continent noir.

Sur le bassin de la voirie, on pourra édifier un *Village suisse*, ayant, comme décor de fond, des montagnes étincelantes de neige. De multiples attractions trouveront encore place dans cette partie de l'exposition...

Dans la partie gauche de l'arc monumental se trouve aujourd'hui le Bassin du Commerce qui doit être comblé.

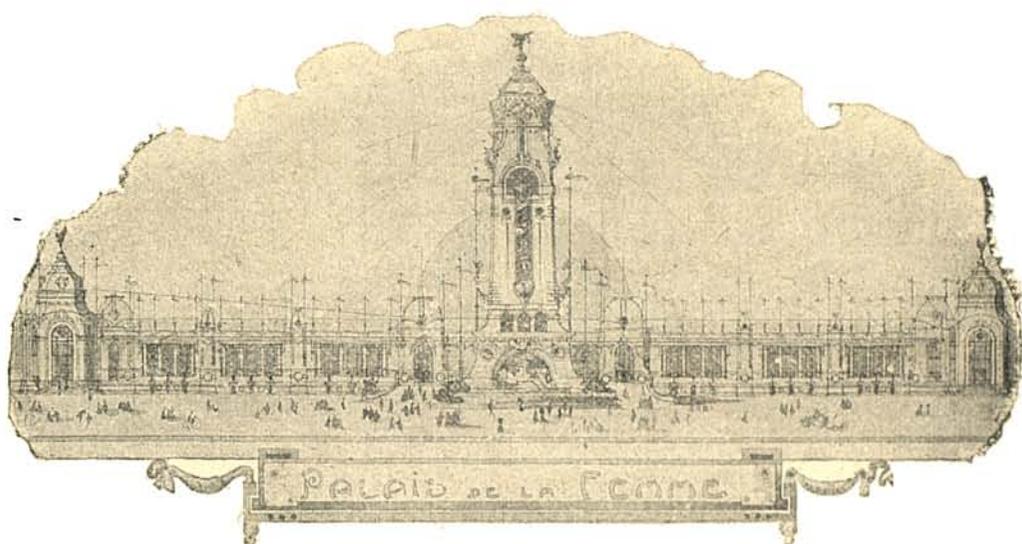
Dans le fond, sur un bras du Bassin des Barques, s'offrira aux visiteurs le

*Bruxelles Moyen Age*, une reconstitution du Bruxelles si pittoresque, disparu après la création des boulevards du centre ; on y trouvera un *Restaurant du Chien Vert*.

En face se dressera le *Palais des Sciences et des Arts libéraux*, précédé d'un Pavillon royal. Il recevra les deux sections de l'éducation et de l'enseignement. Il pourrait être bâti en matériaux durables et devenir plus tard le PALAIS DU PEUPLE.

Nous nous rendrons ensuite, par le chemin de fer suspendu, au Parc Elisabeth. A la place Simonis, nous trouverons devant nous l'entrée monumentale dans l'axe du Parc.

Les constructions s'étendront des deux côtés de l'avenue centrale. Successivement nous verrons les *Palais des Puissances étrangères*, formant un ensemble de toute beauté ; un *Palais de la Femme*, consacré à l'histoire de la femme à toutes les époques et glorifiant son activité ; un *Palais des Congrès*, etc.

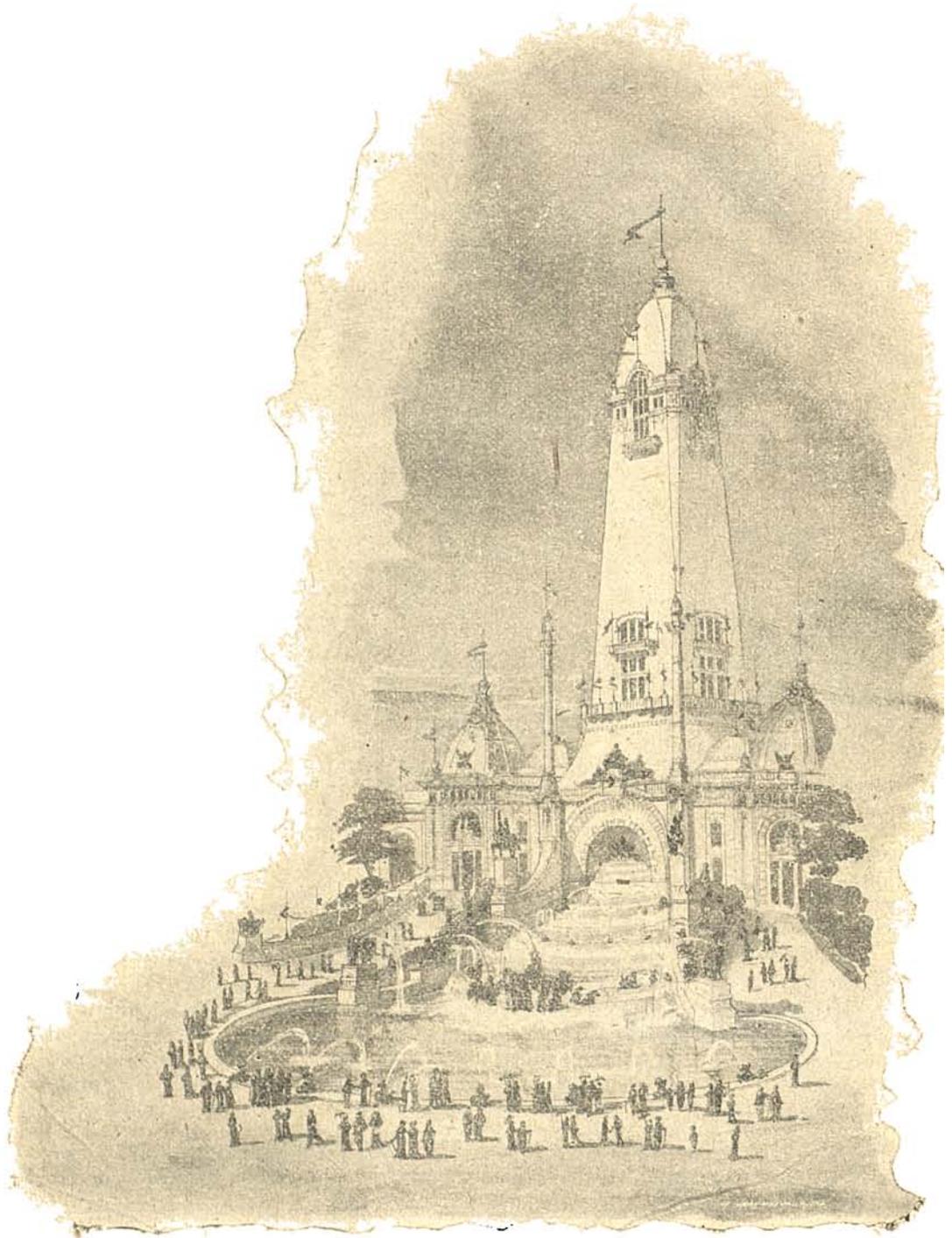


Dans les allées secondaires, serpentant à travers le Parc, se dresseront des constructions, des attractions dues à l'initiative privée. On y trouvera entre autres le *Palais des Sports*, une *Rue du Caire* et mille édifices exotiques, contenant des spécimens de l'industrie et des arts du monde entier. Un pavillon spécial et fort important sera réservé à l'Etat indépendant du Congo.

Une *Histoire de l'Habitation en Belgique* sera bien en place dans les jardins.

Dans la partie supérieure, nous verrons devant nous un grandiose hémicycle, de gigantesques proportions, large de 450 mètres, ayant pour motif principal un *Château d'eau*, surmonté d'une tour de 150 mètres d'élévation. Au milieu de ce vaste jardin, semé de parterres et de corbeilles, décoré de statues et de groupes allégoriques, se dressera un monument rappelant notre architecture nationale, avec ses formes riches et nobles, son élancement hardi et son caractère impressionnant ; ce sera la *Basilique nationale* ; à l'intérieur seront exposées les richesses artistiques de nos collections privées, de nos musées et de nos églises.

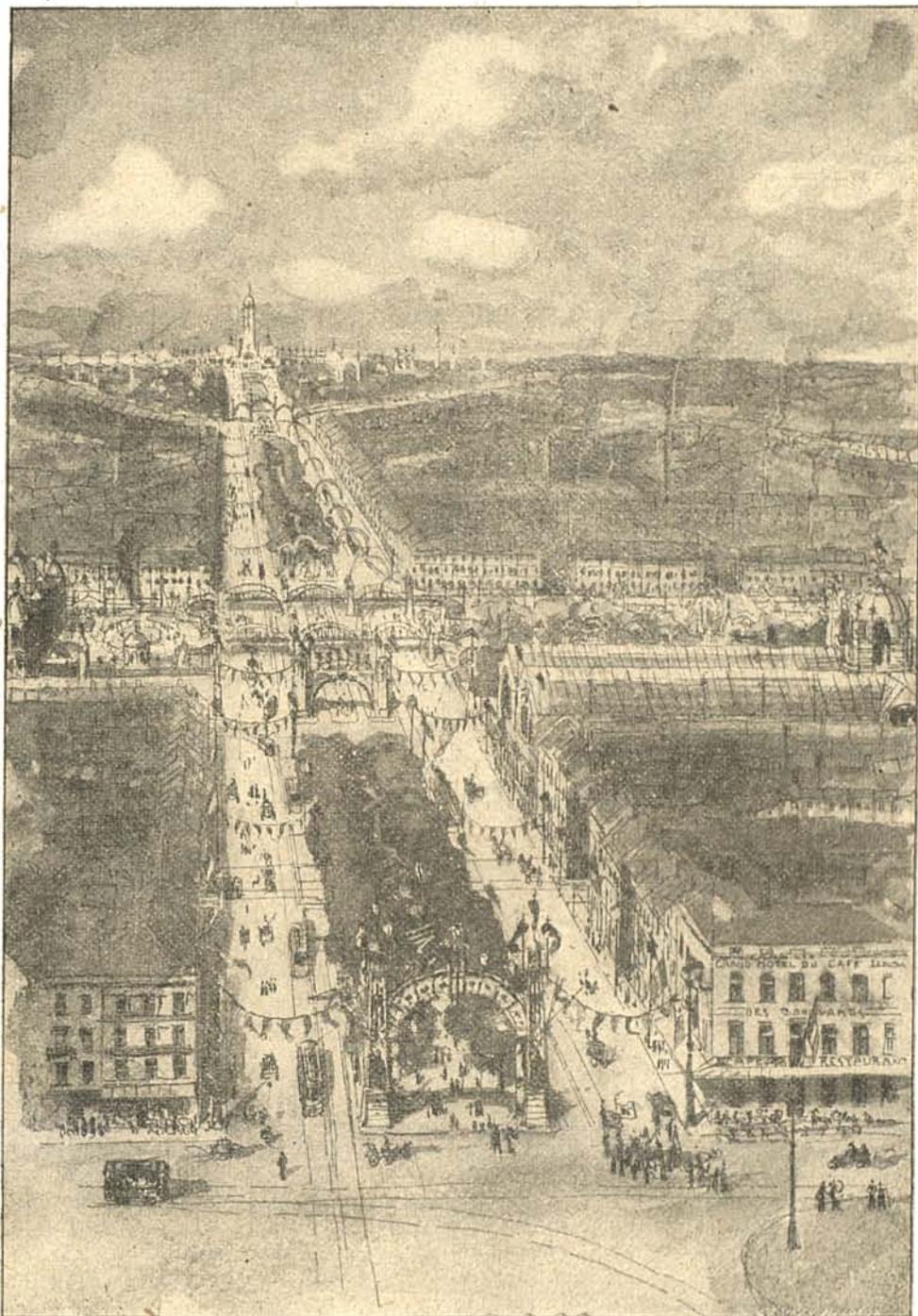
Des deux côtés de l'hémicycle s'étendront les halles. Celles de gauche, *Palais de l'industrie*, d'une superficie de 88.600 mètres carrés, contiendront les sections des eaux et forêts, de l'alimentation, de la décoration et du mobilier, des industries chimiques, des fils, tissus et vêtements, de l'économie politique.



GRANDE TOUR ET CASCADE

Celles de droite, le *Palais du Génie civil* et le *Palais de l'Agriculture et de l'Horticulture*, d'une superficie de 57.400 mètres carrés, seront destinées

au génie civil, aux moyens de transport, à l'agriculture et à l'horticulture.



PERSPECTIVE DE LA DÉCORATION GÉNÉRALE

L'hémicycle sera réservé au *Palais des Beaux-Arts*. Le château d'eau, de 30-mètres de hauteur, disposera ses cascades sous la tour. Le soir, des feux de

toutes couleurs incendieront celle-ci de la base au faite, et de puissants projecteurs fouilleront, de son sommet, les profondeurs de l'horizon.

Sur les côtés et devant les halles, s'étendront les grandes attractions et les installations américaines : ballon captif, théâtres, cirques, etc.

Le *Village joyeux de Kaereveld*, reconstitution de l'ancien château du Kaereveld en un village flamand, sera réuni à l'exposition par une extension du tram électrique suspendu. »

\*  
\* \*

Tel est, rapidement esquissé, l'avant projet d'exposition universelle et internationale présenté par nos éminents architectes, MM. Vaes et Saintenoy. Nous avons fait remarquer plus haut sa situation absolument exceptionnelle.

Disons un mot encore du cadre merveilleux qui rehausserait sa beauté. Quel superbe panorama pour le spectateur placé en haut du Parc Elisabeth ! A gauche, les Installations Maritimes et le Parc Royal de Laeken ; en face et à droite, la ville entière, avec ses grands monuments : Sainte-Gudule, l'Hôtel-de-Ville, le Palais de Justice, et tant d'autres.

Et encore, pour le visiteur, quel grandiose spectacle, de la Porte de Schaerbeek, que cette magnifique perspective des boulevards, dévalant à travers les multiples arceaux d'une décoration luxueuse, jusqu'au seuil même du grand Château d'eau ! Quelle féerie que les illuminations du soir !

Souhaitons donc, avec les auteurs du projet, que 1907 soit la date d'inauguration de tous les travaux projetés : Bruxelles-Maritime, Mont-des-Arts, Gare centrale, Boulevard de grande ceinture, Exposition, Electricité Bruxelles-Auvers. Notre capitale serait ainsi digne de son Roi et du peuple qui l'a créée.

## Une Exposition de Dinanderies

Toutes les personnes qui ont voyagé en Belgique connaissent la jolie petite ville de Dinant, située dans la partie la plus pittoresque de la vallée de la Meuse, au pied d'un gigantesque rocher couronné par une citadelle. C'est dans cette ville que prit naissance et prospéra, durant de longs siècles, l'industrie de la dinanderie, dont tant d'œuvres remarquables enrichissent les musées et surtout les églises. Le bourgmestre de Dinant vient d'avoir l'excellente idée d'évoquer tout ce passé glorieux, en organisant, cet été, dans la cité des « copères » — c'est de ce sobriquet, dérivé du flamand, que l'on se sert encore aujourd'hui, mais avec une intention ironique, pour désigner les Dinantais — une exposition de dinanderies, à laquelle prendront certainement part de nombreux collectionneurs et qui attirera en foule les amateurs.

\*  
\* \*

La batterie de cuivre de Dinant a une

très ancienne origine. Si l'on en croit des documents du XIII<sup>e</sup> siècle, elle remontait à l'époque de Charlemagne. Ce qui est certain, c'est que, dès 1252, les cuivres de Dinant étaient très réputés. Au XIV<sup>e</sup> siècle, le mot « dynau » ou « dynant » était, en France, synonyme de potier d'airain, et c'est probablement à partir de cette époque que le mot « dinanderie » a été employé pour désigner les cuivres des bords de la Meuse. Car Dinant n'avait pas le monopole exclusif de la dinanderie. A deux kilomètres en aval, sur la rive gauche de la Meuse, s'élevait une autre ville, aujourd'hui déclinée, Bouvignes, dont les habitants battaient également le cuivre. Et bientôt, comme dit le vieil historien Groenendaël, on vit s'élever entre les deux villes « une vraie jalousie de gloire pour soy mesler d'un mesme mestier de batterie ».

L'industrie du cuivre comportait deux branches distinctes : la « batterie », consistant à forger le métal à chaud, comme le fer, et à en fabriquer des objets usuels, chaudrons, bassins, poêles, bassinoires, etc., etc., et la « fonderie », constituant, à proprement parler, la « dinanderie ». C'est surtout dans la fonderie qu'excel-

lèrent les Dinantais. Toutes les œuvres ayant un caractère artistique — cuves baptismales, lutrins, chandeliers, cloches, landiers, croix de procession, lampes d'autels — sont en cuivre fondu.

Dans une ordonnance du comte de Namur Guillaume 1<sup>er</sup>, en date de 1375, on voit que les batteurs bouvignois se partageaient en trois catégories: les « hialmeliers » ou faiseurs de grands et petits chaudrons ; les « pailiers », ou faiseurs de poêles ou poêlons, et les « faiseurs de bassins ». La nature des ouvrages exécutés à Bouvignes est clairement indiquée dans cette classification.

\* \*

A quelques années de là -- ce fut, croit-on, vers 1380 — les Bouvignois, jaloux de la réputation de leurs voisins, voulurent s'essayer dans la dinanderie proprement dite, c'est-à-dire dans les objets d'art ; ils y réussirent, et l'animosité qui régnait à l'état latent entre les deux villes prit alors un caractère aigu. Les guerres, en général, ont une cause économique : ainsi les démêlés des Dinantais et des Bouvignois eurent pour origine la concurrence industrielle et commerciale. Il convient, d'ailleurs, de remarquer que la situation politique respective des deux villes était de nature à aggraver leurs dissentiments : tandis que Dinant faisait partie de la principauté de Liège, Bouvignes dépendait des Etats de la maison de Bourgogne.

En 1462, un exode de batteurs bouvignois se produisit. Philippe-le-Bon, en vue de l'enrayer, rendit un curieux édit, qui défendait d'importer dans ses Etats des ouvrages de cuivre qui n'auraient pas été fabriqués à Bouvignes — ou à Dinant — confisquait toutes les marchandises de batterie fabriquées « à Huy et autres lieux non accoutumés de faire ledit mestier » et ordonnait de détenir prisonniers ceux qui amèneraient des marchandises. Quand Philippe-le-Bon faisait de la protection, il prenait, on le voit, les moyens de la rendre efficace.

La destruction de Dinant par les troupes du duc de Bourgogne, en 1466, donna un nouvel essor à l'industrie bouvignoise, laquelle atteignit son apogée sous le règne de Charles-Quint. A cette époque, elle comptait 252 maîtres batteurs, qui entretenaient quatre fois autant « de

mesnaigiers, ouvriers, journaliers et bourgeois avec leurs femmes et leurs enfants.»

Les principaux objets fabriqués à Bouvignes à cette époque étaient des marmites, chaudrons, plats en laiton, bassinoires, chandeliers, mortiers, chennets, vases, aiguières, cuillers, etc.

\* \*

La communauté du malheur fait oublier les anciens griefs. Au mois de juillet 1554, les troupes de Henri II, roi de France, détruisirent de fond en comble Bouvignes et endommagèrent gravement Dinant. Cette dernière ville offrit alors un asile aux batteurs bouvignois, qui, littéralement, n'avaient plus un toit pour s'abriter. Beaucoup se fixèrent à Dinant, d'autres émigrèrent en Flandre, en Hollande et en Allemagne, et y fondèrent des ateliers. Tous les efforts de Philippe II, en vue de rendre à Bouvignes son ancienne splendeur, restèrent vains : cinquante ans après le désastre, les maîtres batteurs n'y étaient plus qu'au nombre de douze. Mais Dinant était redevenue une cité opulente, malgré la concurrence que lui faisaient Namur, Aix-la-Chapelle, Stolberg et Eysden. Les procédés de fabrication de ces dernières villes, plus expéditifs et partant plus économiques, ne valaient pas, à beaucoup près, ceux de Dinant et de Bouvignes, et c'est ce qui fait encore rechercher de nos jours les produits dinantais et bouvignois de préférence à tous les autres. En 1740, l'industrie du cuivre n'existait plus à Bouvignes ; elle continua à être prospère à Dinant jusqu'à la Révolution.

\*

\* \*

Bien rares sont les dinanderies signées. Aussi, les musées et les églises ne peuvent généralement indiquer si les cuivres qu'ils possèdent sortent des ateliers de Dinant, de Bouvignes, de Tournai ou d'ailleurs. Quelques batteurs bouvignois, notamment Pierre, Walter et Jean-Baptiste Chabotteau, ont laissé le renom d'habiles artisans.

L'église Saint-Lambert de Bouvignes possède des cuivres remarquables, entre autres la tombe d'Antoine de Nassogne et de sa femme Marguerite Le Bidart ; un lutrin représentant un pélican se saignant pour ses petits et offert à l'église, par Antoine de Nassogne ; des lustres, des

crucifix, une croix et des lanternes de procession, des chandeliers, une lampe d'autel... Les cuivres étaient si nombreux jadis à l'église de Bouvignes, que l'on employait deux ou trois femmes pour les récurer, à Pâques, à la Fête-Dieu et à la St-Lambert. A l'église collégiale de Dinant, il y a aussi de magnifiques pièces, notamment un lutrin, des croix, des lanternes, des troncs, un baptistère et six grands chandeliers hauts d'environ deux mètres, qui appartenaient jadis à des confréries. Deux portent cette inscription : « Nicollas Bello ma fait. 1629 », et deux autres : « Hubert Grognar m'a fait 1640 ». Les deux derniers ont été offerts à l'église de Dinant par le bourgmestre Perpète Jacquemin et sa femme Marie Ghisen, en 1668. A l'église St-Brice de Tournai, on voit également deux magnifiques chandeliers, de mêmes dimensions et à peu près de même style que ceux de Dinant, et signés Pierre Chabotteau.

\*  
\* \*

Le dernier batteur de cuivre de Dinant, Nicolas Halt, est mort il y a quelques années, âgé de 80 ans. Etant en villégiature sur les bords de la Meuse, je lui rendis un jour visite, dans la très vieille maison qu'il habitait rue Grande, tout près de l'ancien palais des princes-évêques de Liège — aujourd'hui l'Hôtel de Ville. — Fils et petit-fils de dinandiers, le « père Halt » continuait, seul dans la ville, à travailler le cuivre, martelant du matin au soir le clair métal, dans un petit atelier très encombré, et où il fabriquait des ustensiles de cuisine. Les collectionneurs venaient fréquemment voir le père Halt, et, tout en causant du bon vieux temps, furetaient dans l'atelier — parfois même dans la maison ! — et faisaient de temps à autre une découverte — crasset, oïche, coquemar, brocoli — dont ils s'attribuaient naturellement tout le mérite, tandis qu'elle n'était que une délicate et un peu malicieuse attention du vieux batteur pour ses indiscrets visiteurs.

Le père Halt avait conservé les vieilles traditions des batteurs, ses ancêtres, dont il parlait avec admiration et respect. Il se considérait toujours comme faisant partie de la Corporation — bien que celle-ci eût disparu au moment de la Révolution. — Son rêve eût été, me disait-il,

de fabriquer, comme ses aînés, — comme Antoine de Nassogne — quelque chef d'œuvre qu'avec solennité il eût offert, un jour de grande fête, à l'église paroissiale ; mais les impérieuses nécessités de la vie ne lui permirent jamais de le réaliser. Et ainsi mourut, sans avoir atteint son idéal, le dernier batteur de cuivre.

L'exposition aura lieu pendant les mois d'août et de septembre, dans les locaux de l'hôtel de ville (ancien palais des princes évêques) à Dinant.

JACQUES EVRARD



## RÉCRÉATION

— 0 —

### Anagramme

Des neuf Muses, lecteur, le chœur  
[résonne  
Près des sommets du mont que je vous  
[donne

A deviner :

Mêlez ; non loin, une célèbre ville,  
Sur les flots bleus de sa mer immobile,  
Vient se mirer.

### Problèmes gais

1. — Qui mange le plus de fer ?
2. — Quelles maisons n'ont point de  
[fenêtres ?
3. — Qui est porté pour porter les  
[autres ?

### Réponses au dernier numéro

La réponse à la charade est :

BORDEAUX.

### Problèmes gais

1. — Une place vide.
2. — Le moulin à poivre.
3. — Le poisson d'avril.



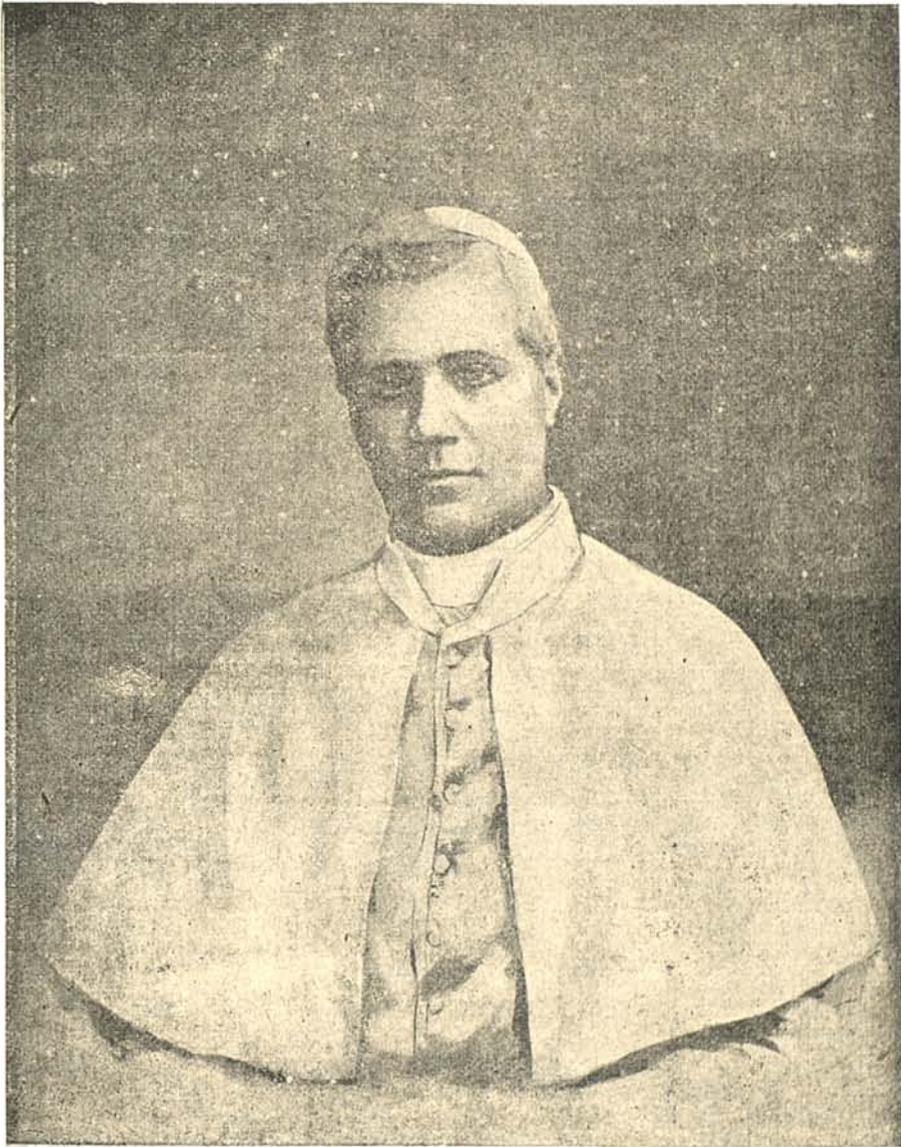






# LE GLANEUR

HABEMUS PONTIFICEM!  
"VIVE PIE X!"



Son Em. le cardinal Sarto, patriarche de Venise,  
Proclamé Pape le 4 Août 1903.

# Sa Sainteté PIE X

Le cardinal Giuseppe Sarto, patriarche de Venise, aujourd'hui Pape sous le nom de Pie X, est né à Riesi, diocèse de Trévise, le 2 juin 1835 ; il a donc soixante-huit ans. C'est l'âge qu'avait Léon XIII à son élévation au pontificat.

Il commença ses études dans son pays natal ; ses parents l'envoyèrent ensuite au collège de Castel-Franco, petite ville à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Trévise, et plus tard au séminaire de Padoue, où il prit l'habit ecclésiastique et fit de brillantes études de théologie.

Il fut ordonné prêtre le 18 septembre 1858, dans l'église de Castel-Franco. Le jeune prêtre ne quitta pas son diocèse natal et fut nommé curé de Tombolo.

En 1867, il fut appelé à la cure de Salzano ; il faillit ne jamais sortir des rangs du bas clergé. A quarante ans, il était encore curé de Salzano, où la fortune commença à lui sourire, grâce à la bienveillance de l'évêque de Trévise. Son évêque le nomma chanoine de la cathédrale ; Sarto devint ensuite primat du chapitre et chancelier épiscopal. Il se distingua dans ces dernières fonctions, de façon à mériter d'être désigné successivement pour les fonctions délicates et importantes de directeur spirituel du séminaire, d'examineur prosynodal, de juge au tribunal ecclésiastique.

Il était chancelier de l'officialité, quand il fut nommé vicaire général. Il remplit les fonctions de vicaire général pendant la vacance du siège de Trévise.

Le 10 novembre 1884, Giuseppe Sarto fut préconisé évêque de Mantoue. Ce que Mgr Sarto fut sur ce siège, on le vit surtout lors du mémorable congrès catholique tenu dans cette ville ; c'est Mgr Sarto qui, par son énergie et son zèle, rétablit l'ordre dans ce diocèse en s'occupant avec ardeur de la rénovation de l'esprit sacerdotal et du relèvement des études parmi le clergé.

Le prélat ne fit qu'un assez court séjour à l'évêché de Mantoue, car le 15 juin 1893, il était promu à l'important siège patriarcal de Venise par Léon

XIII. Cet acte souleva entre le Saint-Siège et le gouvernement italien un nouveau sujet de conflit qui ne laissait pas d'avoir quelque ressemblance avec celui relatif au fameux « Nobis nominavit ».

La Vénétie est une des provinces sur lesquelles la souveraineté de la dynastie de Savoie n'est pas contestée ; on sait qu'elle a été cédée en 1866 par l'empereur François-Joseph d'Autriche à Napoléon III, qui céda cette province à Victor-Emmanuel. Le gouvernement italien, inspiré par le jacobinisme crispinien, arguant des faits, revendiqua pour la Consulta le droit de nomination au patriarcat de Saint-Marc. Léon XIII ne voulut pas céder et le gouvernement italien priva le patriarche de l'exequatur, de la jouissance des revenus temporels.

Le gouvernement italien se prétendait héritier des privilèges concédés par les pontifes romains à la République de Venise. Parmi ces privilèges, figurait la nomination du patriarche. Le Saint-Siège apostolique établit d'abord que le patriarcat de Venise n'était que la continuation de l'illustre patriarcat d'Aquilée, aujourd'hui aboli, et que le droit de nomination concédé par les pontifes du temps de saint Laurent Justiniani avait été un privilège gracieusement offert à la République, mais non transmis à d'autres.

La discussion entre les deux gouvernements se prolongea assez longtemps. Elle prit fin par une transaction qui installa les Franciscains italiens en Abyssinie. Le ministre italien accorda aussitôt l'exequatur.

Plein de zèle pour les œuvres diocésaines, sage réformateur des abus, Mgr Sarto marqua sa carrière patriarcale par la réalisation d'œuvres importantes et grandement profitables.

Il s'est fait également le restaurateur de la pure liturgie, en prescrivant l'emploi du chant grégorien dans toutes les paroisses de son diocèse.

Ses hautes qualités étaient depuis longtemps remarquées par Léon XIII ;

aussi, en même temps qu'il l'appelait au patriarcat de Venise, Léon XIII, dans le consistoire du 12 juin 1893, le créa et publia cardinal-prêtre du titre de Saint-Bernard-aux-Thermes.

Ce prélat des pauvres, Pape aujourd'hui, s'il s'est acquis par sa bonté, sa simplicité, sa douceur, sa bonne humeur, des sympathies dans le peuple, s'en est attiré aussi dans la haute prélature. On ne lui connaît pas d'ennemis. Tout le monde reconnaissait en lui un sage et un docte, un administrateur ferme et un zélé. Sarto, disait quelqu'un avant la réunion du conclave, est un homme extrêmement habile.

Sans se mêler de politique, il n'en réussit pas moins à provoquer à Venise une coalition qui réussit à gagner la majorité et se rendit maîtresse de la municipalité et du conseil provincial.

L'année dernière, la même coalition eut encore la victoire et ses partisans se portèrent devant le patriarcat et se livrèrent à une manifestation en faveur du cardinal Sarto.

Une personne qui assistait à cette manifestation en a gardé, dit-elle, l'inoubliable souvenir. « Le palais archiepiscopal, disait-elle, est, vous le savez, au fond de la place Saint-Marc, sur le côté opposé au palais des doges et un peu en retrait ; je ne fus pas peu surpris de trouver, un jour où je passais à Venise, une foule extraordinaire devant ce monument modeste. Je m'informai et j'appris que tout ce monde venait manifester en faveur du patriarche.

« Cette manifestation me parut excessivement curieuse ; c'était une théorie de gens de basse condition, qui venaient, sans tumulte, avec une sorte de vénération dans le geste, acclamer le patriarche, et, de cette foule, s'échappait cette exclamation : « Vive le patriarche des Barcaioli ! »

On s'explique le succès du cardinal Sarto, quand on saura qu'il a réuni, en une vaste fédération, tous les comités paroissiaux diocésains et autres pour le développement d'une large action sociale et populaire.

Pendant son séjour à Venise, le cardinal Sarto se trouva en présence de deux circonstances délicates ; il s'en tira à son honneur et avec un tact infini :

Guillaume II et le feu roi Humbert

eurent une entrevue à Venise. Le cardinal patriarche de Venise, réputé cependant intraitable, n'hésita pas à participer officiellement à la cérémonie occasionnée par cette entrevue.

Tout récemment, lorsque le roi Victor-Emmanuel III et la reine Hélène visitèrent la Cité des eaux, Mgr Sarto vint leur rendre hommage.

Lors de la cérémonie pour la pose de la première pierre du campanile de Saint-Marc, il s'est rencontré avec le comte de Turin. Cette conduite n'a rien qui puisse étonner : on sait que le Saint-Siège considère le roi d'Italie comme souverain légitime et donne comme instruction de le traiter comme tel dans toute l'Italie qui n'a pas fait partie des Etats de l'Eglise.

Il est certain que Pie X, à Rome, n'agira pas comme le cardinal Sarto à Venise.

Le cardinal Sarto ne fut cependant jamais un ambitieux ; il voulut rester confiné dans ses travaux apostoliques, uniquement préoccupé de son clergé, de ses séminaristes et des cérémonies du culte ; il ne brigua aucun emploi en vue dans la diplomatie ou ailleurs et ne fut, par conséquent, jamais nonce ou internonce. Il n'est donc intervenu dans aucune question étrangère. Néanmoins, nous venons d'avoir une preuve de sa dignité, de ses décisions et de sa conduite, dans les cas les plus difficiles.

Léon XIII n'avait pu, sans s'arrêter complaisamment sur lui, voir cet homme à la fois ferme, simple, bon et profondément respectable : il le croyait certainement destiné à la tiare, et l'incitait même à en avoir l'ambition en l'appelant le « candidato della serenissima ».

On a rapporté à ce propos une anecdote qui est à la fois la preuve des hautes vues de Léon XIII et de la douce modestie de Pie X.

Pendant sa dernière visite au Vatican, Sarto vint à parler du respect, de la vénération que les Vénitiens professaient pour le chef de la chrétienté, ajoutant que, nulle part, les vœux en faveur de la longévité et du bonheur du Pape n'étaient plus fervents, ni plus unanimes qu'à Venise.

« Hélas ! fit Léon XIII, nous avons parfois un pressentiment qui nous avertit qu'il faudra bientôt se rendre à l'appel

du Seigneur ; mais ce sera sans le moindre regret que nous laisserons à une créature moins indigne l'honneur écrasant de représenter en ce monde l'autorité divine.

« Au reste, ajouta-t-il, vous nous succéderez peut-être. »

Le cardinal Sarto accueillit ce compliment inattendu avec un étonnement sincère, et comme il se défendait, assurant qu'une pareille tâche serait au-dessus de ses forces, le Pontife ajouta : « Nous savons, mon fils, que vous pourriez rendre de grands services à l'Eglise, car vous possédez des qualités qui vous rendraient précieux pour elle. »

Il y avait dans le peuple vénitien quelque chose des pressentiments qui agitaient Léon XIII, car, lorsqu'il se rendit, le 26 juillet, à Rome, pour assister au conclave, le patriarche de Venise fut accompagné à la gare par une foule innombrable qui l'acclamait, saluant en lui le successeur du Pape défunt. Et le cardinal, toujours souriant, repoussait ces souhaits et ces vœux, disant simplement, avec cette bonhomie naturelle dont il ne s'est jamais départi : « Je compte si peu être élu, mes amis, que j'ai pris un billet d'aller et retour Venise-Rome. »

Le conclave a donné raison à Léon XIII et au peuple de Venise, en donnant la tiare à ce prêtre de bonté, de simplicité et de franche bonne humeur, au Pape des Barcaili, comme on le désigne maintenant sur le grand canal et sur la place Saint-Marc.

Nous venons de suivre le nouveau Pape dans sa vie sacerdotale et épiscopale ; son caractère nous est apparu toujours d'accord avec lui-même.

L'homme, au physique, ne contredit rien de l'homme dont les hautes qualités morales nous sont maintenant connues. Le nouveau Pape est de haute taille, d'allure simple et belle, sachant retenir et attirer l'attention, autant par ses manières que par la sympathie qui s'échappe de toute sa personne. Les yeux sont d'un bleu clair, tirant plutôt sur le gris-vert, pleins de bonté, mais d'une bonté qui entend rester ferme, sans rien sacrifier aux vrais principes ; des grands cheveux tout blancs, relevés au-dessus du front, qui est très large, font apparaître celui-ci en une sorte de méplat fuy-

ant, qui indique dans l'homme l'énergie et la droiture.

En somme, le Pape Pie X porte grand et fier ; c'est, en outre, un orateur plein d'abondance, à la parole nette, franche, faite de chaleur, de lumière et de musique. Ceux qui l'ont entendu à Venise, gardent encore à l'oreille l'écho de cette éloquence qui, de la chaire de Saint-Pierre, va maintenant tomber sur le monde catholique pour lui faire entendre la parole infaillible qui relève et qui sauve.

Sarto fut ordonné prêtre par Mgr Antoine Farina, évêque de Trévise. Il fut neuf ans curé de Tombolo, neuf ans recteur du Grand Séminaire de Trévise et vicaire général du même diocèse, neuf ans évêque de Mantoue.

Le cardinal Sarto est resté enfin neuf ans patriarche de Venise. On sait que, le premier, il a mis en relief le maître don Perosi, lorsque ce dernier fut nommé directeur des chœurs de la chapelle Sixtine.

Sa Sainteté Léon XIII régla provisoirement sa situation, puis ajouta, faisant allusion à Mgr Sarto, alors cardinal patriarche de Venise : « Quand votre patriarcat sera Pape, il disposera le reste. »

PASSIM

## Les armoiries de Pie X

Lorsqu'il fut nommé évêque de Mantoue, Mgr Sarto adopta les armoiries suivantes : De gueules, appuyé sur une mer d'azur portant, l'un dominant l'autre, une étoile d'argent à cinq pointes et une ancre également d'argent, à trois branches.

Nous avons trouvé ces armoiries dans le *Calendrier ecclésiastique* de 1890.

En 1893, lorsqu'il fut élevé au Patriarcat, Mgr Sarto ajouta à son blason la clef d'or au lion de Saint-Marc.

Élu Pape, Pie X vient d'adopter pour armoiries : De gueules à une étoile d'argent à huit pointes entourée de deux branches de palmier.



## L'Élection de PIE X

.....

### La proclamation

## La première bénédiction

Malgré les premiers récits de l'élection, on lira certainement avec intérêt cette relation détaillée, écrite sous l'impression même de l'événement :

« Dès dix heures, la place Saint-Pierre avait commencé à se garnir de foule choisie, élégante, une foule de jour de travail, une foule qui n'est pas endimanchée, une foule qui a des loisirs et qui a pris la place Saint-Pierre comme but de ses promenades du matin et de l'après-midi. Les bataillons d'infanterie et de bersagliers sont alignés devant les colonnades du Bernin, les armes au pied. Les voitures, voitures de maîtres, charrettes anglaises, modestes fiacres, commencent à arriver par groupes et à s'aligner, au petit bonheur, tout le long de la colonnade à gauche de la basilique. En même temps, la foule arrive et elle commence à envahir cette même colonnade pour s'abriter du soleil ardent de cette étouffante et implacable matinée d'août. Déjà vingt mille personnes sont sur la place. Les plus prudents se sont abrités aux terrasses des cafés de la place Rusticucci, d'où l'on pouvait avoir le spectacle, sans être cependant bousculé par la foule, sans être forcé à rester quelques heures debout, ce qui est héroïque par ces chaleurs, et pouvant siroter paisiblement une boisson glacée. D'autres restent dans leurs voitures, capotes relevées.

Il est onze heures moins dix.

Les photographes ne font que braquer leurs machines sur le spectacle, sur ce décor unique. D'autres voitures arrivent sans interruption, d'autres piétons surviennent en foule.

Les tramways électriques se succèdent à très courts intervalles et déversent sur la place des quantités immenses de foule, car ils sont bondés, archibondés. Voitures, charrettes, fiacres, les attelages aussi les plus bizarres, viennent s'ajouter à ceux qui sont déjà sur la place.

Et la foule, la foule continue d'arriver. De sorte qu'à onze heures et quart on peut calculer sans craindre d'exagérer, que plus de cinquante mille personnes sont sous les colonnades, pressées, étouffées de chaleur et d'impatience, et que deux mille à trois mille voitures sont groupées sur la place immense et imposante.

Les bicyclettes vont et viennent légères. L'impatience redouble et se multiplie à chaque instant. Onze heures et quart, onze heures vingt, onze heures vingt-cinq... Tous les yeux sont tournés du côté du tuyau de la chapelle Sixtine.

On attend la fumée. Sera-t-elle blanche ? sera-t-elle noire ? qui sait ? Mais, en attendant, les prévisions les plus contradictoires vont grand train et la fameuse « sfumata », la septième, n'arrive pas...

Tout à coup, un grand mouvement se fait. On commence à dire, à répéter, à crier :

— Le Pape est fait ! Le Pape est fait !

Des troupes sont appelées. Des bataillons de bersagliers traversent la place en courant et vont s'aligner et former carré devant la basilique.

Le bourdon de Saint-Pierre commence à sonner à toute volée.

La foule se rue du côté de la basilique.

Dans la place immense c'est un seul cri, un seul mouvement de curiosité, de hâte, d'impatience :

— Le nouveau Pape est fait !

\* \* \*

Il est midi moins dix. La fenêtre de la loge extérieure médiane de la basilique de Saint-Pierre s'ouvre lentement, laissant apparaître plusieurs personnes en habit noir ou en soutane, parmi lesquelles nous reconnaissons MM. Sneider et Marcucci, les deux architectes du Conclave.

A ces signes manifestes que la proclamation du nouveau Pape va lui être faite enfin, la foule applaudit longuement et de nombreux groupes s'élancent du centre de la place Saint-Pierre pour gagner l'escalier de la basilique, où déjà bon nombre de personnes se pressent.

Mais ces retardataires se heurtent au quadruple cordon de fantassins italiens qui est placé au bas de l'escalier, parallèlement à la façade de la basilique, et barre là tout passage.

Cependant, à la fenêtre de la Loge, deux « camerieri » paraissent, portant un immense tapis. Ils le déroulent en dehors du balcon, étalant vers le peuple sa surface rouge et blanche, au centre de laquelle sont brodées les armoiries pontificales et dont quatre grandes croix

grecques ornent les angles.

Une seconde encore s'écoule, puis, dans l'encadrement de la Loge, paraît le cardinal Macchi, précédé de Mgr Marzolini portant le « Rituel ».

A ce moment, dans le silence qui s'est fait par toute la place, plusieurs commandements retentissent, auxquels répond en écho un bruit sec d'armes remuées ; ce sont les troupes italiennes qui présentent les armes au cardinal Macchi, prince de l'Église, donc assimilé aux princes du sang.

Le cardinal Macchi se penche sur le « Rituel » que deux abbés tiennent ouvert devant lui et sur lequel Mgr Marzolini lit avant lui la formule suivante, que le cardinal, d'une voix de baryton retentissante, répète en scandant très nettement :

« Nuntio vobis gaudium magnum ! Habemus Summum Pontificem Eminentissimum et Reverendissimum Dominum Josephum Sarto... »

A ces mots, une immense acclamation lui coupe la parole ; des chapeaux se lèvent, des mouchoirs s'agitent, des cris de : « Evviva il Papa ! » retentissent, et pendant une longue minute, le cardinal Macchi est obligé de garder le silence.

A cet instant, le coup d'œil est véritablement féerique de la place Saint-Pierre avec son pavé grouillant de foule, les terrasses du Vatican foisonnant de têtes dressées, les deux rues du Borgho transformées en deux fleuves humains : et, par là-dessus, l'éclatant soleil d'août qui jette ses rayons étincelants.

Cependant, le silence se rétablit peu à peu, la foule obéissant aux gestes que lui font les personnes massées autour du cardinal Macchi. Et ce dernier, reprenant alors la parole, termine sa proclamation en ces termes, toujours prononcés d'une voix claironnante :

« ... Josephum Sarto, qui sibi nomen imponit Pius Decimus. »

C'est ainsi que la foule apprend que le successeur de Léon XIII s'appelle Pie X.

Aussitôt, l'enthousiasme se déchaîne à nouveau, les favoris catholiques, massés sur les degrés de l'escalier et sur le parvis de la basilique, reprennent leurs acclamations ; la foule fait chorus. Et c'est dans une véritable tempête de bravos

que le cardinal Macchi, longue silhouette rouge, disparaît dans l'intérieur de la loge, du balcon de laquelle les camériers retirent le tapis rouge et blanc.

Il est exactement midi.

\* \* \*

A peine terminée la proclamation, ou plutôt dès que le nom du nouveau Pape, qui en est l'essentiel, fut connu, la partie de la foule qui était massée au grand soleil sur le parvis et les degrés de la basilique, est prise d'une indécision qui se manifeste par de longs remous.

Pie X bénira-t-il le peuple à l'extérieur ou à l'intérieur ? Perplexe, la foule s'interroge, hésite et, ne sachant sur quels indices se diriger, regarde vers la loge extérieure où continuent de se montrer plusieurs personnes.

De divers points de l'escalier, on leur demande par gestes s'il faut rester là ou aller dans l'intérieur pour la bénédiction. Oui, c'est à l'intérieur. Aussitôt, la foule s'y porte.

Nous suivons le courant ; nous entrons dans la basilique, et, lorsque nous y arrivons, nous voyons la foule tassée dans la basilique ; des milliers de têtes levées vers la loge.

A midi une minute, par les vitres de la galerie qui mène à cette loge, on voit cette galerie se remplir lentement. C'est le cortège papal qui s'avance et dont la tête débouche bientôt à la loge.

Dans le fond se rangent les gardes suisses et les gardes nobles. Puis apparaît Mgr Riggi, préfet des cérémonies, porteur du « Rituel », qu'il ouvre tout grand et confie à deux « ceremonieri ».

Lui-même, avec Mgr Merry Del Val à sa gauche, s'installe devant le « Rituel » ouvert.

Enfin, le Pape paraît, escorté des cardinaux Oreglia, Netto et Macchi. Il est en soutane blanche, ceinture à flots d'or, en rochet et en mozette de soie rouge. Il a la tête nue.

Son émotion est visible, bien qu'il fasse des efforts pour la dominer. A son apparition, une clameur gigantesque s'élève du temple. Le Pape attend, la tête inclinée sur la poitrine, et, pendant que les clameurs redoublent, il paraît prier et se recueillir, les bras repliés et croisés.

Enfin la foule fait silence; le « Rituel » est présenté ouvert au Pape qui, se tournant un peu à gauche, commence à lire d'une voix sonore, et ses paroles tombent dans un silence absolu :

« Adjutorium nostrum in nomine Domini: »

A ce mot, un arrêt. Une partie de la foule tombe à genoux et d'elle un immense chœur s'élève qui répond :

« Qui fecit cœlum et terram. »

L'effet est superbe et impressionnant. Le Pape reprend sa lecture, d'une voix de moins en moins assurée, et où l'émotion perce de plus en plus :

— « Benedictio Dei omnipotentis, Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, descendat super vos et maneat semper. Amen. »

De nouveau le chœur de la foule s'élève :

« Amen ! »

Et il semble vraiment que ce soit la basilique elle-même qui renvoie cet écho formidable à la dernière parole du Pontife.

Cependant, celui-ci, qui était resté immobile jusqu'ici, se tourne, droit maintenant à la foule, et il lance par trois fois vers elle, à gauche, en face et à droite, le geste de la bénédiction. Puis il demeure un instant les mains jointes, la tête inclinée, dans une attitude de profond recueillement.

Une longue rafale d'acclamations le tire de ce recueillement. Il redresse la tête, béni de nouveau et enfin disparaît dans la galerie, où l'accompagnent longtemps encore les clameurs de la foule, qui lentement sort de la basilique. »

C. B.



## Premières Punitions

...Parfois, mes deux fillettes, prises d'un besoin de repos aussi passager qu'extraordinaire, viennent sagement s'asseoir auprès de moi.

Elles installent sur leurs genoux, avec des gestes tendres, leur poupée endormie ou malade... Puis, s'immobilisant dans leurs petits fauteuils bas, elles attachent à mes yeux leurs yeux de lumière...

Toutes les mamans sont un peu folles, n'est-ce pas, amis lecteurs... d'une folie très douce et très délicate, très puérile et très touchante aussi, quand elles contemplent, avec quels regards d'extase... de chères boucles blondes ou brunes, des petites dents de perles, un sourire ingénu, un front d'auge ?

Leur cœur alors bat une chamade heureuse, et de leurs lèvres monte un cantique d'action de grâces !...

Que ne donneraient-elles pas pour arrêter le Temps à cette minute exquise pendant laquelle, bien à elles, tout à elles, les oisillons chéris, serrés, blottis sous l'aile maternelle, laissent couler de leur bouche fraîche le flot des questions inlassables, écoutent d'un air attentif les complaisantes réponses et laissent errer dans leurs prunelles agrandies un bel étonnement et une délicate crédulité.

Ce jour là, elles étaient donc près de moi : ma grande brune fine et rêveuse..., ma benjaminne, blondinette, fraîche et câlinement mutine.

Et dans leurs simples fourreaux de toile rose, elles semblaient deux fleurs radiantes, épanouies pour le ravissement de mon cœur de mère !

Elles ont voulu que je leur raconte une histoire... Une histoire de ta jeunesse !... a dit Marie-Magdeleine, dont les dix ans emploient déjà un français châtié, et pour qui les cheveux blancs seuls une marque de vieillesse !

— Une histoire de quand tu étais petite ! a précisé Marie-Antoinette, dans son langage de gamine peu soucieuse des règles du beau parler !

Alors, pour mes deux mignonnes attentives, j'évoquai le souvenir de ma première punition, la première dont je me rappelle, du moins, car il est probable qu'avant celle-là, d'autres avaient déjà corrigé des velléités naissantes de désobéissance ou de colère.

C'est, sans doute, parce qu'elle se lie à d'autres événements extraordinaires qui frappèrent en même temps ma cervelle d'enfant, que j'en ai gardé souvenir.

En effet, ce jour de première punition fut aussi celui de mon premier grand dîner !... Un grand dîner, avec de belles dames en robes blanches, des fleurs dans

les cheveux... avec beaucoup de belles choses sur la table et beaucoup de meilleures choses encore dans les plats !... Les deux tendres jeunesses de mon cousin René et moi devant, à cette réunion de famille, représenter l'avenir de la race, en face du passé que personnifiaient les deux aïeux en cheveux blancs, on nous avait admis, parés et pomponnés, à un bout de table, sous la surveillance bienveillante de nos voisins.

Tout d'abord, paraît-il, nous eûmes une conduite digne d'éloge. Le sentiment de notre valeur nous attachait raidés à nos sièges, conduisait nos mains avec des gestes mesurés, et laissait seulement en nous un sentiment bien lucide : la faculté d'apprécier en gourmets toutes les choses extraordinaires dont on couvrait nos assiettes, avec des recommandations non moins extraordinaires : « C'est très chaud, ne mangez pas trop vite !... C'est très lourd, ne mangez pas trop !... C'est froid... c'est de la glace, mangez vite, celà va fondre !

Mais peu à peu, la surveillance se ralentit... Trop longtemps assis, René et moi avions des fourmis dans les jambes et des inquiétudes dans les bras... Je suppose aussi que, tentés par les rubis, les topazes et les opales qui flamboyaient dans les verres de nos voisins, s'égarant dans le voisinage de nos timbales de babys, nous fîmes de petits largins, en catimini ! Nos cervelles étaient déjà excitées par les rires clairs montant en fusées étincelantes avec la mousse du champagne, les conversations s'élevant en houle joyeuse.

Bref, René commença les hostilités... Il étendit les bras, dans un besoin irrésistible d'étirement et d'allongement de toute sa personne... Malheureusement, son bras rencontre mon nez qui s'avancait pour flairer l'arome exquis d'un ananas !... Mon nez ne prit pas bien la chose... Il rougit et se gonfla de colère... de mal aussi..., appela à la rescousse mes pieds qui battirent une gigue effrénée sous la table, ma voix qui poussa des hurlements de bête fauve, mes yeux qui débordèrent de pleurs cuisants, et enfin, mes mains qui rendirent avec usure, au crâne infortuné de René, le coup de poing dont mon cousin m'avait magistralement gratifié !...

Coin de nappe violemment tiré, verres

et bouteilles renversés, assiettes cassées, fleurs écrasées, robes abîmées, cris, larmes, grincements de dents, rien ne manqua à la saveur du drame !

L'épilogue s'en acheva dans un cabinet presque noir, où nos parents indignés nous fourrèrent avec les plus sanglants reproches !... C'est ainsi que, de la joie, de la lumière, du bruit d'une fête, nous passâmes brusquement à la tristesse, à l'obscurité et au silence d'une prison !

— Et alors ? demanda Marie-Magdeleine, presque angoissée... (Ma grande est peureuse et n'imagine pas un cabinet noir sans le peupler de mille choses effrayantes !)

— Alors ? Mais c'est tout ! répliquai-je un peu embarrassée, car la fin du drame n'était vraiment pas à mon honneur, et une mamau ne descend pas volontiers du piédestal où la juche l'admiration naïve des petits.

— Mais non, c'est pas tout !... cria d'un air de victoire mon lutin numéro deux, avec une flamme de malicieuse gaieté dansant au fond de ses yeux de bluets.

— Dans le cabinet noir, continua Marie - Magdeleine, encore horrifiée, qu'est-ce qu'il y avait ?...

— Je sais bien, moi !... clama sa sœur. Grand'mère me l'a raconté !

Si les grands'mères se mêlent de commettre d'affreuses indiscretions, les orgueilleuses mamans sont perdues !... Les enfants terribles s'en emparent avec délices et en tirent des déductionset des conclusions logiques quoiqu'inattendues !

— Dans le cabinet noir, continua la gamine moqueuse, il y avait toutes les provisions de ménage ! De belles prunes dans des caisses, de la pâte de pommes, des bonbons dans des boîtes, des confitures dans des bocaux... Il y avait aussi de grands pains de sucre pour les marmelades !

Pour commencer, mère, ton cousin René et toi, vous avez donné des coups de pieds dans la porte. Puis, comme on n'a plus rien entendu, on vous a un peu oublié ! Tout à coup, grand'mère a dit : « Que deviennent donc les enfants ? » On a ouvert tout doucement la porte, et qu'est-ce qu'on a vu ?... Les deux petits qui dormaient !... Ton tablier, petite mè-

re, était plein de sirop de groseilles, et tu trempais encore ton doigt dans la bouteille !... René sommeillait sur un pain de sucre qu'il avait décoiffé de son papier bleu, et il y avait tout plein des rangées de petites dents dessus !... Tout autour de vous deux, il y avait des sacs déchirés, des prunes et des amandes qui roulaient par terre !... Voilà !... conclut triomphalement ma narratrice en jupons courts avec un air narquois qui en disait long.

J'avais une folle envie de rire, mais je devais à ma dignité de placer ma morale quand même. — Eh ! bien, mes chéries, expliquai-je en réunissant les quatre frères menottes sous mes baisers, vous voyez par cette histoire que les enfants désobéissants et colères sont toujours punis....

— Ton cousin René, nous ne l'avons jamais vu, mère ?... interrompit ma grande, m'interrogeant de ses yeux de rêve.

— Oh ! bien, moi ! fit presque en même temps Marie-Antoinette, avec un geste insouciant, j'aime autant être punie, si c'est dans la chambre à provisions !

— Seulement, je ne t'ai pas dit, terminai-je victorieusement, que ma vraie punition ne fut pas d'être enfermée là... Mais le lendemain, je fus cruellement malade, des suites de ma colère et de ma gourmandise, et je t'assure bien que je ne recommençai pas !

— Oui, je comprends ! fit Marie-Magdeleine secouant pensivement sa tête brune.

— Je comprends aussi !... termina mon diabolotin aux boucles blondes !... Je comprends maintenant pourquoi tu ne nous enfermes jamais dans la chambre aux confitures et aux bonbons !

RAPHAËLLE  
Août 1903

## Le joueur d'orgue

Par la route poudreuse,  
Dès l'aube vaporeuse,  
Je m'en vais, l'âme heureuse,  
Malgré mon triste sort :  
Car l'herbe en route brille  
Où le chevreau sautille,  
Et maint oiseau babille

Ou bien prend son essor.

—  
Mon orgue m'accompagne :  
C'est par lui que je gagne,  
Pour ma vieille compagne,  
Le pain de chaque jour ;  
Pourtant, point de charrette  
A l'emporter n'est prête  
Sur mon dos je le jette  
Pour changer de séjour...

—  
D'un air mélancolique  
De ma triste musique,  
Je charme le rustique  
Le matin, dans les champs ;  
Le midi j'en inonde  
Les riches de ce monde ;  
Le soir, c'est une ronde  
Pour les petits enfants.

—  
Et comme, une pistole  
Mieux qu'un bon mot console,  
Les gens, de leur obole  
Me font la charité :  
Car je suis de ma vie  
La joyeuse partie,  
Et ma mélancolie  
En est l'autre côté.

E.-H. GILLEWYTENS

## Deux nouveaux académiciens

### M. Frédéric Masson

M. Frédéric Masson a cinquante-six ans. Il publia ses premiers ouvrages en 1875, alors qu'il était bibliothécaire au ministère des affaires étrangères, et la suite de son œuvre comprend aujourd'hui :

*La Révolution de Toulon en prairial* (1875), *l'Impératrice* (1877), *le Marquis de Grignan* (1881), *les Diplomates de la Révolution* (1883), *le Cardinal de Bernis* (1884) ; puis la série de ses études napoléoniennes : *Napoléon et les femmes* ; *Napoléon chez lui* ; *En campagne*, *Aventures de guerre*, *les Cavaliers de Napoléon*, *Napoléon inconnu*, *Marie Waleska*, *Joséphine impératrice et reine*, *Joséphine Beauharnais*, *Napoléon et sa famille*, *Joséphine répudiée*, etc.

M. Frédéric Masson fut le secrétaire et l'ami du prince Napoléon, et à sa mort déponilla les papiers du château de Prangins. Son œuvre est considérable et son aménité ne se dément jamais. L'homme et l'écrivain ne comptent que des sympa-

thies.

### M. René Bazin

M. René Bazin est né à Angers en 1853. Il fit ses études de droit, fut avocat dans sa ville natale et professeur à la Faculté catholique. Il habite toujours Angers avec sa famille, qui est nombreuse, et vient passer à Paris deux ou trois mois par an.

Il a, pendant dix ans, beaucoup voyagé et plusieurs de ses volumes racontent les pays qu'il traversa : *Sicile* (1892), *les Italiens d'aujourd'hui* (1894), *Terre d'Espagne* (1897), *A l'aventure*, etc. Ses récits sont pittoresques et variés.

Le premier roman de M. René Bazin avait paru en 1886: *Ma tante Giron*. Puis: *Victor-Pavie*, *Une tache d'encre*, *Les Noëllet*, la *Légende de Sainte-Béga* et enfin la *Sarcelle bleue*, qui obtint un vif succès et attira sur l'auteur l'attention publique. Deux volumes, venues ensuite, *En Province* et *De toute son âme*, le classèrent parmi les maîtres du roman contemporain ; ses deux derniers ouvrages, *Les Oberlé* et *Donatienne*, ont été très admirés.

Le style de M. René Bazin est d'une rare élégance; il paraît simple et cependant pas un mot n'y est laissé sans une étude de détail. La phrase est courte, le récit rapide, coupé de brèves descriptions.

C. B.

## Les bûcherons

Voix de la brise :

Dans la forêt si tranquille,  
Loin des clameurs de la ville,  
Sont les bûcherons.  
Leur chaume, riant dans l'ombre,  
Est l'asile du grand nombre  
De leurs enfants blonds...

Les bûcherons :

C'est ici la grande verdure,  
Le bon air, le chant des oiseaux;  
Le parfum de chaque ramure,  
Le chant des ruisseaux.  
On s'en va, robuste à la tâche,  
Et l'écho bavard, sans relâche  
Vous transmet, sur le fil des eaux,  
Le bruit des travaux.

Voix de la brise :

On vit heureux quand on aime !  
On est riche tout de même

Du peu que l'on a ;  
On célèbre la nature,  
On lance au vent qui murmure  
L'hymne à Jéhovah !

Les bûcherons :

Nous avons la forêt immense  
Pour jardin, pour vaste chantier ;  
A nos fronts quand l'été commence,  
L'ombre au chêne altier ;  
Et vivant ainsi, loin du monde,  
Nous goûtons d'une paix profonde  
Tout le bien, toute la douceur,  
D'amour plein le cœur...

Voix de la brise :

On peine l'âme ravie,  
On contemple cette vie  
Par le bon côté ;  
Tandis qu'aux bruits de la fête  
On préfère la conquête  
De la liberté !

E.-H. GILLEWYTENS

## Chronique scientifique

### Les effets du radium

A l'Institut Pasteur, M. J. Danysz vient de poursuivre des recherches qui aboutiront peut-être à des conséquences pratiques, écrit M. H. de Parville ; en tout cas, elles sont pour le moment déjà très intéressantes. Nous avons eu l'occasion de signaler les curieuses propriétés des sels de radium. Quand on applique sur la peau un sel de radium enfermé dans un tube de verre ou de caoutchouc, il se produit au point d'application, ainsi que l'ont constaté MM. Giesel, Curie, Becquerel et autres, une plaie d'autant plus profonde que l'application est plus longue et la substance employée plus active. On ne ressent rien d'abord. Ainsi, M. Becquerel avait mis dans la poche de son gilet un petit tube à radium; pendant près d'une semaine, il n'éprouva aucune douleur ; puis, tout à coup, même le tube enlevé, il ressentit une vive brûlure. Et le radium avait agi à travers l'étoffe du gilet, de la chemise, etc. Il y eut même escharre. Il faut donc ne pas mettre dans sa poche un sel de radium.

Sur la peau, la réaction n'est jamais immédiate. La congestion ne commence à apparaître que huit, quinze ou même vingt jours plus tard. Cette longue incubation est certainement un des mystères de l'action du radium sur les tissus vi-

vants. Un composé de chlorure de baryum et de radium dans lequel il y a environ 50 p. c. de radium pur possède une activité 500,000 fois plus forte que celle de l'uranium, autre métal à radiations singulières. Ce composé, maintenu sur la peau des lapins ou des cobayes pendant vingt-quatre heures, pratique une destruction complète de l'épiderme et du derme. La peau est trouée et le tissu conjonctif fait hernie au dehors. En maintenant le même tube sur place pendant quarante-huit heures et même davantage, il ne se produit pas de plaies plus profondes. Les tissus sous-jacents sont peu atteints. D'où il semble résulter que la peau absorbe tous les rayons du radium ou bien que les tissus sont moins sensibles. Les deux hypothèses sont vraies ; car, en plaçant le tube sous la peau, on n'obtient qu'une réaction relativement très faible dans l'épiderme, et une autre aussi minime dans les tissus conjonctifs et musculaires environnants.

La peau du lapin est moins sensible aux émanations du radium que la peau du cobaye. On produit assez vite une plaie chez le cobaye et une alopecie assez étendue ; chez le lapin, c'est beaucoup plus lent ; mais, fait singulier, le radium, chez cet animal, provoque la croissance des poils. Le radium est un excitant. M. Danysz n'a pas opéré sur l'homme, de sorte qu'il ne saurait dire si le radium peut faire pousser les cheveux mieux que la pilocarpine.

Autre fait à noter : le radium agit énergiquement sur le système nerveux. M. Danysz a glissé sous la peau d'une souris de un mois un tube de 1<sup>mm</sup>5 de diamètre et de 3 centimètres de long, contenant environ 1 gramme de sel de radium, au-dessus de la colonne vertébrale et près du crâne. Au bout de trois heures, on observait des phénomènes d'ataxie ; au bout de sept heures, la petite souris était prise de convulsions tétaniformes qui la tuaient en douze à quinze heures si on laissait le tube agir. Des souris de trois à quatre mois meurent avec les mêmes symptômes. Des cobayes traités de même se paralysent et succombent au bout d'une semaine. On a produit chez un gros lapin adulte une hémiplegie gauche. En général l'action est nettement moindre chez les animaux adultes que chez les jeunes, parce que les premiers sont protégés contre le rayonnement par

les tissus osseux, et que les seconds, pour se défendre, n'ont que le tissu cartilagineux, qui ne s'oppose pas au passage des rayons.

M. Danysz a enfermé des larves d'insectes et notamment des chenilles d'un papillon des farines (*Ephertia kuchniell*) dans un tube avec le petit tube au sel de radium. Au bout de vingt-quatre heures, larves et chenilles sont paralysées dans leur mouvement de translation et meurent deux ou trois jours plus tard. C'est encore le système nerveux qui est atteint.

MM. Aschkinass et Caspari, en Allemagne, avaient déjà examiné l'action des rayons du radium sur les microbes. M. Danysz l'a fait aussi plus complètement. La sensibilité des diverses espèces est très différente. Toutes sont entravées dans leur développement ; mais quelques-unes seulement peuvent être tuées, comme les microbes du charbon.

En dehors des rayons, les sels solubles de radium émettent des émanations mal déterminées quand ils sont dissous dans de l'eau distillée. Or, les émanations comme les rayons paralysent les chenilles d'*Ephertia*. Les microbes du charbon ne se développent pas du tout quand on les laisse pendant vingt-quatre heures dans une atmosphère chargée d'émanations.

Ces premières recherches auront évidemment une suite. Elles sont déjà très curieuses. Et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ces petits tubes à radium pussent être utilisés un jour ou l'autre dans certaines maladies de la peau. On a déjà essayé avec les rayons X ; on réussit souvent avec les rayons violets de l'arc électrique ; le petit tube est plus maniable et son action est plus mesurée. Mais n'anticipons pas sur l'avenir.



## Petite mosaïque littéraire

### Prière du matin


 UE dès notre réveil notre voix te bénis-  
 [ se ;  
 Qu'à te chercher notre cœur empressé  
 T'offre ses premiers vœux : et quo par  
 [ toi finisse  
 Le jour par toi saintement commencé.  
 L'astre dont la présence écarte la nuit sombre  
 Viendra bientôt recommencer son tour :

O vous, noirs ennemis qui vous glissez dans  
[ l'ombre,

Disparaissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, Seigneur; tes bontés sont nos  
[ armes :

De tout péché rends-nous purs à tes yeux ;

Fais que, t'ayant chanté dans ce séjour des lar-  
[ mes,

Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exauce, Père saint, notre ardente prière !

Verbe, son fils ! Esprit, leur nœud divin !

Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,

Règnes au ciel sans principe et sans fin !

Jean RACINE •



## Carnet musical

— — — — —

### Pie X et le chant

#### grégorien

Le nouveau Pape est un partisan zélé du chant grégorien. Patriarche de Venise, il a consacré de très efficaces efforts à la réforme de la musique religieuse. Il fut l'un des plus actifs protecteurs de cet admirable abbé Perosi qui, depuis, est devenu maître de chapelle de la Sixtine et que lui-même il avait nommé maître de chapelle de Saint-Marc, pour succéder à Tebaldini, continuer son œuvre et la compléter. Le jeune abbé Perosi fut installé au palais épiscopal; le cardinal lui témoignait la plus vive affection, suivait ses études, l'encourageait.

En 1895, le cardinal Sarto écrivit une très longue et importante lettre épiscopale « sur le chant d'Église », que publia alors la « Tribune de Saint-Gervais » ; l'analogie est en effet frappante entre les doctrines que préconise la « Schola Cantorum » et la lettre pastorale.

Le cardinal Sarto pose en principe que les Pères de l'Église, les canons des conciles, les bulles des Papes et les décrets disciplinaires de la Sacrée Congrégation des Rites ne reconnaissent, en fait de musique religieuse, que celle qui tend à l'honneur de Dieu et à l'édification des fidèles. La musique religieuse doit « exciter, par le moyen de la mélodie, les fidèles à la dévotion », elle les dispose à recueillir les fruits de la grâce.

Elle doit donc avoir trois qualités : « la sainteté, la dignité de l'art et l'universalité ».

Conséquemment, il faut proscrire des temples toute musique légère, triviale,

théâtrale, profane soit dans la forme de sa composition, soit dans la manière dont les exécutants la rendent.

« Sancta sancte !... »

Il convient, en outre, d'unifier la musique religieuse et de ne la point abandonner à la fantaisie individuelle ; la croyance est unique ; la prière doit l'être aussi, et aussi la musique religieuse qui n'est que l'une des formes de la prière.

Ces qualités diverses et indispensables, on les trouve au chant proprement liturgique, au chant grégorien.

La polyphonie classique, que Palestrina conduisit à la perfection la plus haute, est digne d'être admise. « Elle a dans ses formes un caractère de sainteté et de mysticisme si éclatants que l'Église l'a toujours proclamée convenable à ses temples et seule vraiment digne d'y figurer à côté du chant grégorien. »

Quant au genre théâtral, il n'a d'autre but que le plaisir des sens ; il tient à charmer l'oreille ; il est maniéré dans les pièces des solistes et brillant dans les chœurs. Il mérite les reproches du Christ aux profanateurs du Temple : « Ma maison est la maison de prières, et vous, vous en avez fait une caverne de voleurs ! »

Conformément à ses principes, le cardinal Sarto annonce, dans sa lettre pastorale, qu'il nomme une commission chargée de veiller à l'application d'un règlement qu'il formule avec sévérité : défense de changer, dans les fonctions liturgiques, la nature ni l'ordre des textes ; — ordre d'exécuter les antiennes des vêpres « dans leur chant grégorien propre » ; — défense de chanter le « Tantum ergo » « comme une romance, une cavatine ou un adagio », le « Genitori » comme un allegro ; — proscription dans les orchestres d'églises, du tambour, des cymbales, des trombones, des clochettes et de tous autres instruments « légers ou bruyants », proscription du « piano forte », des « troupes ou sociétés instrumentales » ; — les femmes ne feront plus partie du chœur : si l'on a besoin de voix hautes, que l'on forme à cette fin des enfants, « selon l'usage très ancien dans l'Église » ; surtout, « que l'on évite, comme un abus très grave, que dans les fonctions sacrées la liturgie n'apparaisse que comme secondaire, au service de la musique, tandis que la musique doit

être l'humble servante de la liturgie ».

Le patriarche de Venise ordonne qu'aucune musique ne soit exécutée dans une église de son diocèse sans avoir été soumise à la commission. Il prendra pour cela les mesures opportunes, « ne pouvant tolérer l'état actuel des choses ».

Il est indispensable que le chant soit tel que le prescrit l'Eglise. La légèreté du chant et des sons offense la majesté du temple. Aaron, Nabab et Abiu, pour avoir employé un feu profane au sacrifice, furent consumés par le feu céleste ! Un pareil châtement menace quiconque introduit dans la maison du Seigneur les voluptés mondaines.

N'est-on pas frappé de l'analogie qu'il y a entre cette notion de la musique religieuse et les dires, si pénétrants et beaux, de saint Augustin sur la question ?

Saint Augustin, lui aussi, voulait qu'une distinction très nette fût établie entre le plaisir des sons gracieux et la glorification musicale de Dieu. Il se méfiait des jolieses de l'harmonie. Il avait peur d'être ému par le chant plutôt que par « la chose chantée ». Il recommandait une musique austère, soumise à son office saint. Il proscrivait les dangereuses douceurs des mélodies profanes.

Telle est, en effet, la pure tradition de l'Eglise.

Devenu Pape, le patriarche de Venise étendra-t-il à l'universalité du catholicisme les règles strictes et excellentes qu'il imposait à son diocèse ? On peut le supposer, — et l'espérer. Il sera le réformateur définitif de la musique religieuse. Et les fidèles l'en remercieront ; il méritera aussi la gratitude de quiconque a le souci d'un art noble et conscient de ses justes destinées.

C. B.

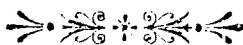
### La musique vocale

Nous assistons, depuis quelques années, à une véritable résurrection de ce qu'on pourrait appeler la *musique vocale de chambre*. La *Schola cantorum* avait montré la route et ouvert un brillant avenir ; le *Quatuor vocal bruxellois* nous avait habitué à de véritables séances d'art. Voici maintenant la Hollande qui emboîte le pas : le vendredi 7 août, le *double quatuor vocal* de La Haye, en

tournée chez nous, nous donnait une intéressante première dans la salle Ravenstein.

Du programme, peu de choses à dire : choisi avec un goût délicat et raffiné, il devait naturellement satisfaire les plus fins gourmets. Ce qui est surtout à retenir, c'est la pureté et la délicatesse des voix entendues ; c'est encore la perfection extraordinaire des nuances observées ; c'est surtout le souci constant du grand art, qui donne à la musique le fini d'harmonie et d'émotivité ( si l'on peut s'exprimer ainsi ), tant recherchés des vrais amateurs. Il est vrai que la petite phalange hollandaise a confié ses destinées à l'un des plus réputés directeurs du jour : M. A. Spoel, professeur au Conservatoire royal de La Haye, s'est acquis un glorieux renom sous ce rapport, et nous sommes heureux de le féliciter, et avec lui ses compatriotes, du résultat obtenu. Leur succès est un encouragement pour nos amateurs de musique vocale : ils en profiteront, n'en doutons pas.

Fr. DE FOUR



## Nos Expositions

### Le Cercle « Vrije Kunst »

En attendant l'ouverture du grand salon triennal, qui, entre parenthèses, promet d'être une merveille, nous avons eu, au Musée Moderne, l'exposition du cercle « Vrije Kunst ». L'an dernier, à pareille époque, nous étions heureux de saluer ici les jeunes talents qu'avait révélés le salon de ce cercle ; non moins heureux sommes nous, cette année, de constater les progrès accomplis, le chemin heureusement parcouru vers l'idéale perfection. Ici comme ailleurs, il serait superflu de s'en cacher, il y a du bon et du mauvais : à côté de toiles sérieuses, nous trouvons des œuvres de jeunesse plutôt maigres. L'ensemble cependant est fort remarquable, et dénote un sérieux progrès chez tous les membres.

Citer tous les noms serait difficile, sinon fastidieux. Nos souvenirs nous en rappellent néanmoins quelques-uns, qui se détachent avec plus de vigueur : Joseph Caron surtout, dont les sous-bas nous paraissent très réussis, et qui s'est

surpassé dans une magnifique toile: *La Mare*, d'un beau travail. A côté viennent se ranger les paysages d'Eykelbosch, les compositions de Gaillard, les marines de Van Damme, les fleurs de M<sup>lle</sup> Rucloux, les études de Roidot, et d'autres encore qui toutes ont leurs mérites propres, leur cachet personnel ; nous voudrions parler de tous : mais le moyen de satisfaire tout le monde en quelques notes rapidement jetées ?

Avant de quitter le beau salon du « *Vrije Kunst* », jetons un coup d'œil sur les sculptures de Théo Blick, et souhaitons aux membres du Cercle un succès plus vif encore, si possible, en 1904. Leur exposition nous a valu, cette année, d'agréables surprises, que nous comptons bien voir se renouveler l'an prochain.

Fr. DUFOUR



## Memento Culinaire

—o—

### Dîner de Famille

*Potage croûte au pot.*

*Rougets grillés provençale.*

*Petites bouchées aux champignons.*

*Côte de bœuf aux légumes.*

*Navets à la piémontaise.*

*Nougat de Montélimar.*

NAVETS À LA PIÉMONTAISE. — Faites blanchir des navets bien tendres ; mettez-les ensuite cuire à demi dans du lait ; puis découpez-les en tranches minces que vous mettrez dans une casserole avec beaucoup de beurre ; ajoutez un peu de lait, un quart de cuillerée à café d'extrait de viande Liebig, délayé à part dans un peu d'eau chaude, saupoudrez avec un peu de chapelure, salez, poivrez, faites prendre couleur au four et servez.

\* \*

GELÉE DE COINGS. — Pelez les coings, enlevez le cœur et les pépins, coupez-les en petits morceaux. Mettez-les dans la bassine avec assez d'eau pour qu'ils baignent et faites-les cuire pendant deux heures. Au bout de ce temps, pressez fortement les coings dans une étamine que vous aurez plongée dans l'eau et torquée. Je dis fortement, parce qu'il faut extraire des fruits le jus gélatineux qui donne à la gelée son parfum.

Ensuite, pesez le jus, versez-le dans la bassine, ajoutez-y le même poids de sucre et laissez fondre celui-ci. Remettez la bassine sur le feu ; écumez parfaitement ; laissez bouillir de quinze à vingt minutes, c'est-à-dire jusqu'à ce que la gelée commence à s'attacher au bord de l'écumoire. A ce moment, retirez-la du feu, laissez reposer un quart d'heure, puis mettez en pots. Couvrez, le lendemain, de la manière ordinaire. Conservez en lieu sec.

A défaut de bassine en cuivre non étamée, vous pouvez vous servir d'une bonne casserole bien émaillée. Quant au sucre, vous avez la ressource d'employer du sucre cristallisé qui fond très vite. Beaucoup de personnes le choisissent de préférence au sucre en pain.



## Le coin des rieurs

—

Fruits des doctrines socialistes.

Personnages : le président ; un jeune voyou.

— Vous êtes accusé d'avoir volé des pruneaux à l'étalage de l'épicier du coin.

— Je n'ai pas volé ! J'ai remarqué que les épiciers possédaient plus de pruneaux que les autres citoyens et j'ai voulu rétablir l'équilibre social.

\* \*

Taupin mande un célèbre médecin pour se faire opérer de la cataracte.

— Combien me prendrez-vous, docteur ?

— Cinq mille francs.

— Me garantissez-vous le succès ?

— Hum ! le succès est bien difficile à garantir ; mais si vous n'avez pas la somme, je puis vous accorder un délai.

— Merci : je préfère vous souscrire un billet... à vue.

\* \*

— Docteur, dit un malade, j'ai une fièvre de cheval, je suis malade comme un chienet, cependant, j'ai une faim de loup. Qu'est-ce que je peux bien avoir ?

— Attendez. Je vais consulter un vétérinaire.

\*\*

Un avocat plaide contre un dentiste qui a fourni, à l'un de ses clients, un ratelier de mauvaise qualité.

— Messieurs, dit-il, je serai bref et plaiderai ma cause en deux mots. On devait nous mettre pour cinq cents francs de dents et on nous a mis dedans pour cinq cents francs. Voilà tout !

\*\*

Chez l'oiseleur :

— Parle-t-il, ce perroquet ?

— Non, monsieur.

— Donnez tout de même; quand il sera trois jours avec ma femme, il parlera trop !



## RÉCRÉATION

— 0 —

### Mots carrés

Le traité chimique  
Nous dit : Précieux  
Produit volcanique,  
Bleuâtre ou laiteux.

Il prit comme proie  
Hélène et causa  
La guerre de Troie :  
Pyrhus le tua.

Très loin de la Saône,  
De Metz, de Seuilis,  
Ville sur le Rhône  
Ou petit pays.

Cité sur la Meuse,  
Ou du chêne vert  
Couche spongieuse  
Dont il est convert.

C'est en Allemagne  
Où Prussiens, Saxons,  
Pour faire campagne,  
Fondent leurs canons.

### Problèmes gais

1. — Quel est l'animal le plus fort ?
2. — Qu'est-ce qui ressemble le plus à  
[ un canari ?
3. — Où apprend-on le mieux à nager ?

### Réponses au dernier numéro

La réponse à l'Anagramme est : *Cithéron—Corinthe.*

### Problèmes gais

1. — La rouille.
2. — Les coquilles d'escargots.
3. — Une échelle.



## LIVRES ET REVUES

— 0 —

### I. — LES LIVRES

LE MOUVEMENT RELIGIEUX. ÉTUDES ET DISCOURS, par L. BIROT, vicaire général honoraire d'Albi. 1 vol in-12 de XVI-362 pages. Prix : 3 fr. 50. Librairie VICTOR LECOFFRE, rue Bonaparte, 90, Paris.

Dans différentes études dont se compose cet ouvrage, M. l'abbé Birot s'est efforcé de montrer comment de plus en plus l'âme contemporaine et la foi traditionnelle doivent se concilier. « Le catholicisme, dit-il dans son avant-propos, doit chercher à reprendre sa vraie place dans tous les domaines, aussi bien dans la vie privée que dans la science et la vie sociale, en s'assimilant, en vertu de ses propres principes, tous les progrès, et en se servant pour cela des armes fournies par le progrès lui-même. »

On pourra juger de l'intérêt du livre par le titre des chapitres :

I. La Vie et la Pensée ; critique d'une forme moderne de l'atomisme. — II. La philosophie de saint Thomas d'Aquin au XIX<sup>e</sup> siècle. — III. La discussion philosophique au Congrès de Frébourg. — IV. L'idée de la Foi. — V. La vie de l'Église. — VI. Le Catholicisme et la vie de l'esprit. — VII. La sincérité intellectuelle. — VIII. La perfection chrétienne et la transcendance du Christianisme. — IX. Jeanne d'Arc et le mouvement démocratique. — X. La nécessité de l'éducation chrétienne. — XI. L'amour de son pays et de son temps.

### II. — LES REVUES

MODERNE KUNST. — *Bi-mensuel.* — Heft 23: G. Marschall : Abendtafel in Sans-Souci. — F.

von Saar : Gînévra. — A. Ferraguti : Fröhliche Kahnfahrt. — Ch. Dola : Verlassen. Etc. = Heft 24 : C. Becker : Die Sieger. — H. Vollmar : Badische Keramik. — C. Dr. : Michael Glinka. — Geschäftliche Mitteilungen. Etc. — Berlin. Prix 36 fr. par an.

LE SOUVENIR. — *Mensuel*. — Août 1903 : Léon XIII. — Lourdes. — Mgr Mercier. — Panurgisme. — Les journalistes courageux. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

LA FRANCE CHRÉTIENNE. — *Hebdomadaire*. — Paris. Prix : 8 fr. par an.

LE MESSAGER DU S. SACREMENT. — *Mensuel*. — Août 1903 : Le congrès eucharistique d'Ar-lon. — La lampe du sanctuaire. — La chasuble de Marie. — Je suis trop petit. Etc. — Bruxelles. Prix : 1 fr. 50 par an.

LA CORPORATION. — *Hebdomadaire*. — Pa-ri-s. Prix : 10 fr. par an.

LE MESSAGER DES AMES DU PURGATOIRE. — *Mensuel*. — Août 1903 : Nos morts. — Mon oncle Bellart. — Une apparition. — A bas la calotte. Etc. — Bruxelles. Prix : 2 fr. par an.

LE COURRIER DU LIMBOURG. — *Hebdoma-daire*. — Tongres. Prix : 5 fr. par an.

LE PHILANTHROPE. — *Mensuel*. — Août 1903. Les Sauveteurs de Belgique. — Heures d'an-goisses. — Léon XIII. Etc. — Bruxelles. Prix : 2 fr. par an.

LA VÉRITÉ SUR LE CONGO. — N° 1. Juillet 1903 : L'État du Congo au Parlement belge. — L'État du Congo et l'opinion publique en Bel-gi-que. — L'État du Congo sur la sellette. — L'affaire Rabinek. — Bruxelles. Prix du n° : 25 c.

REVUE DES POÈTES. — *Mensuel*. — Août 1903 : Un poète picard ; Kéon Duvauchel. — Poésies — Ka Vie poétique. — Bibliographie. — Paris. Prix : 6 fr. par an.

KNEIP - JOURNAL. — *Mensuel*. Août 1903 : Généralités sur la douche. — Traitement du froid aux pieds. — Guérison de la toux par l'eau chaude. — Cure de raisin. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

LA PHOTO-REVUE BELGE. — *Mensuel*. — Août 1903 : Notes sur le développement lent. — Sensisomètre photographique. — Papiers Kuna. Etc. — Namur. Prix : 1 fr. par an.

TOURING-CLUB DE BELGIQUE — *Mensuel*. — Août 1903 : Archéologie. — Excursions collec-tives. — De Bruxelles à la Côte d'Azur. Etc. — Bruxelles.

LE MONITEUR DES FINANCES. — *Quotidien* — Bruxelles. Prix : 10 fr. par an.

KEMPEN EN HAGELAND. — *Bi-hebdoma-daire*. — Diest. Prix : 4 fr. par an.

LE MOIS SCIENTIFIQUE. *Mensuel*. — Août 1903 : Hygiène coloniale. — Art de formuler. — La mé-de-cine au temps de Henri IV. Etc. — Paris. Prix : 1 fr. par an.

LE MONITEUR HORTICOLE BELGE. — *Bi-men-suel*. — N° 16 : Les glaïeuls nains. — Balisier d'Inde. — Jargonnette d'hiver. — Culture du ro-sier. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

LA BELGA SONORILO. — *Mensuel*. — Août 1903 : A travers le monde espérantiste. — Chro-ni-que belge. — Bruges. Prix : 2 fr. 50 par an.

LECTOR.

La Revue rendra compte de tout ouvrage littéraire ou scientifique et de toute nouveauté musicale dont deux exemplaires parviendront aux bureaux de la rédaction. Pour les colis postaux, prière de libeller l'adresse comme suit : *M. le Directeur du Glaneur, 406, rue Vanderkindere, Bruxelles-Vleurgat.*









# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

## L'Horloge de la Maison

Il est peu d'habitations qui ne recèlent dans un coin ce meuble étrange, si remarquable entre tous, et si peu remarqué.

Nous disons étrange, parce qu'il est le seul qui ait le mouvement, le seul qui ait une voix. Quand tout le reste est immobile, l'horloge marche ; quand tout le reste se tait, elle parle. Et sa marche n'est pas un mouvement stérile, une agitation sans but ; sa parole, son tic-tac, n'est pas un son vide, un bruit insignifiant. Tous ses pas ont leur valeur ; pas un de ses sons ne se perd inutilement, pour qui sait l'entendre.

Elle se mêle aux occupations du jour et au repos de la nuit. A chacun elle rappelle le devoir à remplir, elle reproche la faute commise, elle dénonce le temps perdu. Moniteur infatigable, elle ne laisse rien oublier. Le matin, elle crie au paresseux : « Voilà l'heure de t'arracher au sommeil, lève-toi ! » Le soir, elle dit à l'ouvrier fatigué : « Ta tâche quotidienne est achevée ; va réparer tes forces dans le sommeil. » A trois ou quatre reprises, elle l'avertit qu'il a besoin de nourriture. Enfin, qu'il faille agir ou se reposer, sortir ou rentrer, faire ou ne pas faire, l'horloge est là, divisant la journée, fractionnant le temps, émiettant la vie ; toujours son timbre argentin vient, avec une inflexible régularité, frapper l'oreille, et, par là même, éveiller l'attention et tenir en haleine les puissances de l'homme.

Meuble étrange, encore une fois, et nous osons le dire, bien mal compris.

Témoin discret de tout ce qui se passe dans la famille, l'horloge marque les naissances, les maladies, les morts, les unions et les séparations, les tristesses et les joies ; toujours calme, toujours sévère, toujours inflexible. Que l'œil qui la regarde soit illuminé par la joie ou obscurci par les larmes, c'est tout un pour elle ; elle indique à chacun le point du temps où il a ri, où il a pleuré, et c'est tout. Quand la maison en deuil se lamente sur la perte d'un être chéri, elle somme ; quand une jeune épousée entre ivre de bonheur et d'espérance, elle sonne encore ; mais sa voix est la même ni plus triste là, ni plus gaie ici ; son pas est le même, ni plus pressé, ni plus lent. Le malade la contemple et se plaint que sa marche est horriblement paresseuse ; l'homme heureux lui jette un coup d'œil rapide et dit qu'elle a des ailes. Ni l'un ni l'autre ne sont dans le vrai : l'horloge n'a ni hâté, ni retardé son pas : c'est le pas du temps, ferme, inexorable, ne reculant jamais.

Que de graves enseignements se rattachent à ce meuble d'une utilité incessante, à ce compagnon de notre vie ! Jusqu'où ses avertissements s'étendent, jusqu'où sa grêle voix retentit ! Il n'est pas seulement chargé de mesurer à l'homme les heures de sa vie mortelle, de lui servir de guide à travers le dédale du temps. Sa mission est plus haute ; c'est le messenger d'outre-tombe, l'écho anticipé de la trompette qui réveillera les morts. Et l'Eglise l'a bien compris ainsi, elle qui s'est emparée de l'horloge et l'a installée au sommet de ses tours.

Du haut de nos clochers, l'horloge parle à tous et leur tient le même langage ; elle sème dans les airs ses avertissements toujours graves, toujours sérieux ; afin que le laboureur à la campagne, le citoyen dans la ville, l'artisan dans l'atelier, le voyageur sur la route, le malade dans son lit, se souviennent que leur vie ici-bas est un pèlerinage, que leurs heures sont comptées, et que toutes les existences, comme les faibles ruisseaux, vont se perdre dans ce gouffre immense qui s'appelle l'éternité.

Nous lisions un jour, sur une horloge ces deux mots : « *Ultima latet*, la dernière heure nous est inconnue. » Si cette vérité si simple était moins oubliée, quel changement elle opérerait dans la conduite de la plupart des hommes !

C. B.



## Chameaux ...

Va ! !...

...Gants et journaux d'une main, cravache de l'autre, dolman serré à la taille, bouffante culotte de cheval, bottes vernies sur lesquelles les éperons sonnent leur gai refrain d'acier, le lieutenant revient tout seul, à pied, le long du mur de l'écurie, chantonnant, entre ses fines moustaches blondes, dans le soleil matutinal.

C'est sa bonne heure qui vient de finir... sa ballade à cheval, tout seul, sur les berges basses de l'Oise, dans la campagne endormie, où la rivière elle-même semble somnoler encore, et toute paresseuse, étendre ses bras alanguis dans son grand lit vert.

A ce moment, le lieutenant s'intéresse à tout, excepté aux choses du métier... Comme il est drôle, ce brouillard qui traîne dans les prés ! ... tiens ! ... ce martin-pêcheur qui, tête basse, guette le poisson derrière une feuille !.. vlan ! vlan ! mauqué, mon vieux, à recommencer ! .. Qu'à-t-elle donc, sa jument, à faire le museau en chose de poule ? « Eh bien, quoi donc, Corsette.. ? tu veux te rincer les poumons des miasmes de l'écurie.. ? »

Et lui-même aspire à pleine poitrine l'air vivifiant des premières heures du jour,

il ne pense plus à rien, laissant bercer son esprit au pas rythmé de son cheval et d'une scie de régiment.

Quelle est loin la politique ! !.

Ce jour là, elle était plus loin encore..... à 9977 kilomètres !! quand dans la rue, un brigadier vint à l'officier ; « Mon lieutenant, le colonel vous demande.

— Bien. »

En passant devant le corps de garde, un cavalier de service s'approche : « Mon lieutenant, le colonel vous demande. »

— Bon ! »

Dans la cour du quartier, le marchi-chef s'élançe vers lui : « ... Mon lieutenant ! ...

— Quoi.. ?

— ...Le colonel...

— ...me demande.. ?

— ... Justement... »

Le jeune homme entre à l'écurie, pour voir si l'on a bouchoigné Corsette ; son ordonnance, un philosophe, lui dit d'une voix amorphe : « Mon lieutenant, le colonel y vous demande...

— Pétard de sort !!! »

Au pas de course, le lieutenant retrace le quartier, enfle la rue Martel, et heurte la porte massive qui fait le coin de la rue Gif-le-Cœur et de l'Ecude France : c'est celle du colonel...

— Asseyez-vous là, mon ami.

Le lieutenant s'assied, son képi écrasé comme une galette sous le bras, ne sachant pas le premier mot de ce qui va lui arriver.

— Eh bien, lieutenant... paraît qu'on fait des bêtises !!

— Moi ! !..

— Oui... vous.

— Colonel, je vous assure !..

— Inutile, mon garçon... n'assurez rien.. j'ai tout votre dossier là...

Le colonel étend la main sur une large enveloppe grise : « Dossier militaire, parfait !.. c'est même pour cela que je m'occupe de vous... mais dossier civil ! !... une petite collection de boulettes, toutes aussi pommées les unes que les autres !.. »

— Mais non !.. mille fois non ! ! je suis marié depuis deux ans... j'aime mon intérieur... j'aime ma femme...

— Précisément!.. vous l'adorez trop !!  
 — Alors, je ne comprends plus...  
 — Votre femme vous nuit...  
 — Pauvre chou !..  
 — ... S'agit pas de chou !.. elle ravage votre avenir !.. ne vous agitez pas comme ça... vous n'êtes pas ici pour démolir mes fauteuils !... si vous préférez que je ne dise rien ?..  
 — ... Si... si !.. parlez !...  
 — ... Je m'intéresse à vous... je n'ai pas deux cavaliers dans mes escadrons pour avoir une fourchette comme la vôtre ; c'est bête, mais ça m'agacerait de vous voir expédier dans un trou...  
 — ... C'est si grave !..  
 — ... Extrêmement grave !..  
 — ... Je n'ai pas trahi !!  
 — ... Si ce n'était que ça !.. Voilà : Vous allez tous les dimanches à la messe de Saint-André.  
 — C'est tout... ?  
 — Mais ne riez pas !.. je vous répète : c'est très grave... le préfet m'a écrit, *lui-même*, à votre sujet...  
 — Le préfet... ? une crapule ! !... je lui brûlerais la...  
 — Tout de suite, des gros mots !.. une crapule ! !.. vous lui brûleriez la... politesse ! Pas du tout !.. le préfet est un charmant garçon... je suis allé le voir... il m'a expliqué paternellement la chose...  
 — Je serais curieux de savoir...  
 — Mais la voici.  
 ... Et le colonel toussa un peu...  
 "... Vis à vis du gouvernement un officier peut commettre quatre fautes : deux vénielles... deux autres mortelles !.. On tolère les vénielles; mais on sabre tout dès qu'il s'agit des mortelles.  
 1° Quand un officier va à la messe *avec sa femme... péché véniel*, surtout si elle est jeune et s'il a l'air de s'y ennuyer. Le gouvernement est humain, il sait que pour être heureux en ménage, il faut des concessions, et, en bon garçon, il fait la première.  
 2° Si l'officier *avec sa femme* apporte un *livre... péché véniel* mais grave... ce n'est pas encore la fièvre typhoïde, mais c'est déjà la fièvre muqueuse... Vous comprenez... ?  
 3° Si l'officier va à la messe *tout seul, péché mortel*, avec possibilité de circonstances atténuantes.

4° Si l'officier va à la messe *seul et avec un livre*, alors... c'est l'exécution obligatoire !

Or, vous avez commis les trois derniers péchés, plusieurs fois, et avec un plein consentement... qu'avez-vous à répondre.. ?

— Oh rien !.. ou plutôt, si.. Vous aviserez de ma part M. le préfet que si je le rencontre un soir, tout seul avec moi, je lui dirai : « Vous n'êtes plus préfet, je ne suis plus lieutenant... c'est un homme devant un homme... arrivez un peu ici... »

— Vous parlez comme un prétorien !.. et puis, je vous répète : il est exquis, le préfet ! car, enfin, il aurait pu vous exécuter tout de suite... vous faire expédier au fort de Servance !.. à Bruyères !.. au Pas des Lanciers !.. à deux cents lieues de votre famille ! !

— Non.. mais, pardon ! je croyais qu'en tant que soldat, j'avais affaire à *vous seul*, colonel.. ?

— .. A moi, sans doute !.. un peu.. évidemment !.. je suis encore quelque chose devant mes hommes... mais le préfet !.. le député ! !... la Loge ! ! !... D'ailleurs, lieutenant, c'est pas tant ça, s'agit de prendre une bonne petite résolution... de dire : « Ma femme est ma femme !.. mon avenir est mon avenir !.. Allez donc voir jouer « *Les affaires sont les affaires!*... »

Mais le lieutenant est rouge comme un coq; ses mains énervées ne cessent de casser et de recasser les reins à son képi : « Je vais à la messe... parfaitement !.. et ça ne regarde personne.. »

— Mais si !.. votre présence constitue un véritable défi...

— A qui.. ?

— A tous ceux qui n'y vont pas ! ! c'est clair pourtant...

— Vraiment, mon colonel, je regrette de vous le dire, mais comme raisonnement...

— ... Oui je sais... c'est pas très fort... aussi vous me poussez à bout !.. j'aurais dû discuter d'abord l'affaire avec votre femme !.. vous ne me tendez en rien la perche !.. vous êtes là, droit comme votre latte, à me regarder bêtement parler... vous croyez peut-être que ça m'amuse ce que je vous dis là. Non ? Alors f... moi le camp !.. et couchez dans les bénitiers si le cœur vous en dit !..

Le lieutenant descendit l'escalier, lent

et grave, comme si un monde de choses se brisait en lui... Mais quand il parut sur la chaussée, le colonel, derrière ses rideaux, le suivit du regard, jusqu'au moment où l'officier tourna la ruelle. Alors, revenant à son bureau, et aplatisant le dossier d'un coup de poing : « Pauvre petit!... et pourtant, je ne lui ai fait que la moitié de la commission!... chameaux va!... »

PIERRE L'ÉRMITE



## L'insurrection macédonienne

— 0 —

L'insurrection macédonienne s'étend aujourd'hui de la mer Adriatique à la mer Noire, des rivages d'Albanie à ceux qui sont voisins du golfe de Bourgas.

Sans la moindre exagération, on peut écrire que la péninsule des Balkans est en feu.

Toute la population y est debout, frémissante, avec l'espoir qu'enfin a sonné l'heure de secouer le joug abhorré du Turc et de prendre place parmi les peuples indépendants et libres. — L'état actuel de la Crète a, pour ainsi dire, hypnotisé cette race aux éléments si divers. Elle rêve, elle espère que bientôt un sort semblable sera le sien!...

Mais combien de sang sera-t-il encore versé? Mais combien de ruines seront encore accumulées avant que l'Europe sorte de son inertie?... Et c'est maintenant surtout qu'on peut juger quelle faute fut celle des grandes puissances quand obéissant à nous ne savons quelle chimérique obsession elle déchira le traité de San-Stefano pour le remplacer par celui de Berlin. Il était si facile alors d'en finir avec le « Turc en Europe » et de le refouler en Asie!... Il y faudra pourtant bien venir un jour.

La Turquie a mobilisé toutes les troupes qu'elle peut utilement mettre en ligne. Elle foule toutes les provinces insurgées sous le poids de près de 200,000 hommes de toutes armes. Elle appelle ses réserves d'Asie. Elle surchauffe le fanatisme

musulman. Et comme elle ne paye que fort mal et souvent pas du tout cette armée, on devine combien ce poids est lourd!

La Turquie subit pourtant des échecs. Elle les venge par d'atroces représailles qu'elle n'ordonne peut-être pas, mais qu'elle n'interdit point. Elle ne parvient pas à assurer la sécurité de ses chemins de fer. La dynamite est aux mains des insurgés une sorte de « chassepot » perfectionné qui « fait aussi des merveilles ». Les ponts, les locomotives, les wagons sautent en l'air comme les fusées d'un feu d'artifice. — Les deux partis s'accusent des plus épouvantables cruautés!

Les chefs de l'insurrection se disent résolus à combattre jusqu'à la mort puisque leurs appels suppliants à la magnanimité des puissances restent sans réponse efficace. « La lutte, disent-ils; la lutte donc et quand même! Tuez, tuez quiconque essaiera de vous arrêter! »

Et les bombes partent toutes seules! Et les incendies empourprent tous les horizons. Et le sang partout coule à flots!

Nous avons sous les yeux un article très documenté des « Échos d'Orient » où, sous le titre : « Le mouvement macédonien », l'auteur qui, depuis plusieurs années, habite Constantinople et suit d'un œil très attentif tous ces événements, donne les intéressantes indications que voici résumées :

« Il y a dix ans, dit-il, sinon davantage, que l'indépendance est en marche dans la Turquie d'Europe. C'est au beau milieu des fêtes russo-bulgares de Chipka, au moment où 100,000 Macédoniens faisaient la veillée des armes que, l'an dernier, à l'automne, une avant-garde impatiente s'est lancée dans la lutte et a commencé les hostilités...

« Deux comités directeurs du mouvement ont été successivement formés et sont aujourd'hui fondus en un seul. C'est la direction supérieure qui donne le branle à toute l'insurrection.

» Le but à atteindre est celui-ci : « Faire appel aux patriotes et aux frères de race slave, obtenir des ressources, de la poudre et des balles, éveiller et gagner l'opinion européenne à la cause des populations opprimées, et obliger enfin les puissances à intervenir en faveur des droits méconnus de l'humanité et de la civilisation. »

Puis l'auteur énumère les divers articles du programme — ce sont les réformes, les fameuses réformes depuis si longtemps réclamées — tels qu'ils ont été, ici même, plusieurs fois analysés et qui se résument en ces quelques mots :

L'autonomie de la Macédoine comprenant les vilayets de Salonique, de Monastir et d'Uskub, avec Salonique pour capitale ; un gouverneur chrétien ; des impôts, à règle fixe, employés aux services publics des trois provinces ; une police véritable et non pas ces odieux gendarmes turcs qui assassinent les consuls étrangers.

« C'est actuellement le « Haut Comité de l'Intérieur » qui dirige tout. Il a son centre partout et son siège nulle part.

» Son organisation, que l'on citera un jour comme l'une des plus remarquables de l'histoire, a marché progressivement. Les premiers agitateurs ont fait preuve de beaucoup de courage, d'habileté et de patience. Pendant huit ans, ils ont fait une propagande que rien n'a jamais découragé, et quand ils ont compté un nombre assez considérable de conjurés, ils ont crié : « C'est l'heure, agissons ! » — Et, dès lors, sans plus hésiter, cette jeune révolutionnaire, s'attribuant tous les pouvoirs, a ouvert la série rouge ...

» — Mort aux espions ! Défense, sous peine de mort, à tout Macédonien, de s'adresser à n'importe quel tribunal turc. Défense sous peine de mort, à toute femme macédonienne d'avoir le moindre rapport avec un Turc... »

C'est le Turc mis hors l'humanité, hors de tout droit, même naturel. Le Turc dit volontiers : Chien de chrétien. En Macédoine on dira : Chien de Turc, et on le traitera comme tel !

» Le paysan des Balkans au caractère craintif a été mis en demeure de se prononcer : s'il bouge, il doit redouter la répression des autorités turques ; s'il ne bouge pas, il devra compte de son inaction au Comité Intérieur. Il fallut bien choisir. Et son choix ne fut pas longtemps embarrassé.

» Maintenant il est dans les rangs des bandes insurgées. Chaque bourgade, chaque village, chaque hameau a ses voïvodas ou chefs désignés. Hommes, femmes, enfants sont embrigadés et chacun d'eux sait d'avance son poste de combat. Il y a des éclaireurs, des guides, des récepteurs

qui gardent les dépôts de munitions.... Ces dépôts sont importants. Des bombes sont venues toutes prêtes de Bulgarie. Presque toute la dynamite est arrivée de Belgique. Un autre explosif, composé de chlorate de potasse, de soufre et de sucre, est fabriqué sur place. Les fusils sont venus d'Autriche pour la plupart. »

Il y a bien aussi quelques petits canons. Les insurgés en enlèveront probablement plus d'un aux troupes turques..

Telle est l'œuvre — dite en ce très court abrégé — du Haut Comité de l'Intérieur. Le lecteur jugera que cette organisation n'est pas le fait de gens qui se ruent à l'étouffé dans une terrible aventure.

L'auteur de l'article que nous venons d'analyser ajoute ce détail :

« Le groupe des meneurs anonymes de l'insurrection est décidé à tout et tous les moyens lui sont bons, même les plus effroyables. Cette devise : « La liberté ou la mort ! » qu'ils ont fait mettre sur la coiffure des insurgés, n'est pas un vain mot. Du moins, en ce qui les regarde, les membres du Haut Comité de l'Intérieur ont toujours de la strychnine sur eux, afin de ne laisser que leurs cadavres aux mains des Turcs. Si l'Europe ignorait leur sang-froid et leur ferme résolution d'aller jusqu'aux mesures extrêmes, les événements de Salonique ont dû lui ouvrir les yeux. »

Aujourd'hui pour conclure, il faut répéter ce que déjà nous avons été amenés plusieurs fois à établir, l'histoire à la main, à savoir que le Turc à Constantinople, que le croissant sur les coupoles de Sainte-Sophie, c'est le « péché de l'Europe »... le péché de l'Europe qui ne se souvient plus de Lépante, qui a oublié Sobieski, qui n'a pas même gardé mémoire de Navarin !... Et il faut que ce péché soit expié dans le temps parce que l'éternité manque aux nations en tant que nations pour une inévitable pénitence.

Et le jour ne va-t-il pas venir de cette expiation ? Qui sait ?

Quand la guerre s'allume, comme il semble qu'elle s'allume là-bas, qui oserait prévoir comment elle finira ? Après tout, les hommes, quels qu'ils soient, ne sont dans la main de l'Éternel que les instruments de ses justices !...

A. P. B.

## Bouli-Bambou

Comment Bouli-Bambou, né à New York de parents algériens, est-il venu échouer à Bruxelles à l'âge de 20 ans ? C'est là un mystère de la vie errante des disciples de Mahomet, et que je ne me chargerai pas d'approfondir.

Qu'il nous suffise de savoir que Bouli-Bambou, jeune homme beau, bien bâti, aux yeux noirs comme du jais, 32 dents blanches brillant sur fond café au lait, moustache naissante, se trouvait pauvre comme Job sur les boulevards, revêtu du costume algérien et vendant aux petits comme aux grands, un excellent nougat dit de Montélimar, cité chère à M. le président Loubet, mais provenant réellement des abords de Molenbeek-sur-Senne.

Un irrésistible sourire sur les lèvres Bouli présentait gracieusement sa marchandise, en disant en son langage particulier: Mangez du bon nougat de Montélimar, vous aurez bon caractère, jamais mal au ventre...

Bouli-Bambou faisait ainsi de «pouues bedides affaires», et après une année de travail, la ceinture de cuir qu'il portait toujours autour des hanches, s'alourdisait de plus en plus d'un joli poids en louis d'or!

Malgré son succès, Bouli n'était pas heureux, car il rêvait davantage, il aspirait à une grande fortune qui lui permettrait un beau matin de fuir notre climat trop froid, pour courir au fond du désert retrouver la tribu de son père et, comme dans les légendes, couvrir de ses richesses la jeune fille de ses rêves, la jeune fille aux yeux noirs taillés en olive, sur fond café au lait..., il voulait devenir un nabab du désert!

Je vous l'ai dit, Bouli-Bambou était né à New-York et, abandonné par ses parents sur le rude pavé de cette grande ville, à l'âge de 10 ans, il avait croqué maintes fois des croûtes amères et dures ! Au contact de cette population commerciale admirable, il avait gagné l'esprit d'entreprises et la force de volonté qui, caractérise l'Américain du Nord.

Or donc, par une nuit d'insomnie et de rêverie, Bouli-Bambou, après avoir fait

ses ablutions, se mit en prières.

Sa prière terminée, il se releva plus fort, disposé à la lutte et s'écria :

« Allah est grand, Mahomet est son prophète ! »

Bouli-Bambou avait, sous l'inspiration divine, trouvé son plan :

Etablir au centre de Bruxelles un grand magasin avec entrée gratuite, où il ne vendrait que trois articles de vente courante, objets de première nécessité, à un prix très bas.

Comment, avec 400 à 500 francs en tout et pour tout, louer un magasin et le combler de marchandises ? Question ardue pour un Oriental sans famille, sans connaissances, sans protecteurs !

Mais Allah est grand, et Bouli-Bambou avait passé dix ans de sa vie à New-York.

Il s'en fut donc trouver les trois fabricants des objets qu'il désirait vendre et leur dit :

Je vais louer un magasin, et je désire vendre les articles que vous fabriquez; vous ne voudrez pas me vendre à crédit, je le sais, aussi ce n'est pas cela que je vous propose. Je vais vous louer à chacun un tiers de mon magasin, vous y déposerez vos marchandises, et un employé de confiance que vous y mettrez et que je paierai, en aura la garde, la surveillance, il sera mon vendeur pour son rayon et moi Bouli-Bambou, je serai en permanence à la caisse, recevant le produit de la vente. Chaque soir, d'accord avec vos employés, je ferai l'inventaire des marchandises vendues; vous n'avez ainsi rien à risquer, et je serai pour vous un bon client payant comptant au fur et à mesure de la vente; en un mot, je deviendrai l'intermédiaire bien compris, entre le producteur et l'acheteur !

Ainsi fut dit, convenu et entendu.

Huit jours après, d'immenses affiches annonçaient au « Tout Bruxelles » l'ouverture du déballage Bouli-Bambou, et la vente d'articles extraordinaires sacrifiés à des prix ridicules de bon marché.

Et la clientèle crédule aboula; on se battait pour acheter chez Bouli-Bambou...

Et chaque soir régulièrement, Bouli-Bambou remboursait comme il avait été convenu, le montant des marchandises vendues, aux employés de ses fournisseurs.

Et chaque soir aussi, il pouvait glisser

dans sa ceinture de cuir, quelques nouveaux louis d'or, et ses yeux brillaient de plus en plus du désir de partir vers la tribu des Bambou, loin, bien loin, au fond du désert algérien.

Voici deux ans que Bouli-Bambou a mis son projet en exécution; il boucle actuellement ses malles et trouvera bientôt au fond du désert la jeune fille aux yeux noirs taillés en olive, sur fond café au lait; il pourra recouvrir d'or chrétien la Mahométane...

Son idée géniale lui a réussi; presque sans le sou, sans crédit, avoir un magasin bondé de marchandises, en sous-louant à ses fournisseurs!

Allah est grand, Mahomet est son prophète.

GILLES



## ROLLAND

OU

### les aventures d'un brave

(Suite)

#### CHAPITRE XIV

#### Coup double

Quand l'Arabe se croit le plus fort, il devient bien vite arrogant, embêtant, asticotant; s'il parvient à avoir le dessus, il est naturellement cruel et féroce pour le roumi (chrétien). Allah le commande. Mais quand par coups et blessures, par morts et par mourants, on lui donne la preuve incisive qu'il est bien le plus faible, oh, alors, camarades, il courbe promptement l'échine, il s'aplatit comme un ver de terre, en léchant servilement la main de son vainqueur tout en songeant à sa vengeance. Allah le veut ainsi... et moi je l'ai appris de Turelure et des événements...

Après l'écrasement d'Isly, les mouches, bien entendu, nous fichèrent la paix. Elle fut signée par eux des deux mains; ils l'eussent aussi bien signée des deux pieds, si on avait voulu l'exiger.

L'armée de campagne fut dissoute. Les régiments rejoignirent leurs empla-

cements respectifs. Seul le 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, mon bataillon, resta à Lalla-Maghrnia. Nous aurions pu dès lors faire les bourgeois et nous promener tout le long du jour, nos mains derrière le dos; mais faut pas de la fainéantise dans le soldat; l'on nous occupa *illico* à bâtir un hôpital et à creuser un puits artésien.

Moi je devins chasseur: mon capitaine, un malin, qui ne crachait pas sur les bons morceaux — sauf le respect que je lui dois — me dit un jour: — D'où es-tu, Rolland? — De l'Aveyron, que je lui réponds.

— C'est bon cela, qu'il me dit; tu es un montagnard, tu as bon pied, bon œil; prends-moi cette carabine à deux coups; tu chasseras et tu nous apporteras du gibier... Est-ce entendu et compris?...

— Parfaitement, mon capitaine.

— C'est bon; alors montre-moi la semelle de tes souliers.

C'est moi qui étais content, camarades!... Pensez donc, avoir la liberté, un fusil à la main, de me promener dans les champs et dans les forêts où le gibier vous dause la farandole devant le nez de manière que l'on n'a qu'à faire pif! paf! pour en jeter par terre, et à se baisser pour en prendre.

Le garde-manger du capitaine et des officiers ne fit pas maigre; mais aussi notre marmite chanta joyeusement, comme de juste. Turelure nous y faisait des salmis de bécasses et des fricassées de lièvres, lapins et perdrix, que vous vous en seriez léché les doigts, camarades, jusqu'aux coudes, inclusivement.

Naturellement, je prenais goût à la chose. Vous savez: « L'appétit vient en mangeant. » Comme je chassais tous les jours, je voulais tous les jours chasser davantage. Au lieu d'aller de-ci de-là, à quelques lieues, comme au premier temps, je partais souvent le matin et je rentrais le soir, et je m'en allais bien loin dans les bois.

En partant je mettais dans l'un des canons de ma carabine une charge de plomb et je glissais dans l'autre une balle; petite et grande politesse, l'on ne sait pas les rencontres que l'on est appelé à faire dans ce satané pays.

Pendant quelque temps je n'eus à faire

le salut de dignité première qu'à des chalcals, ces horribles bêtes qui déterrent et dévorent les cadavres et hurlent comme des démons. Cela n'en valait réellement pas la peine ; mais vous savez, camarades : « Faute de grives, l'on mange des merles. » Cependant je devenais ambitieux, et désirais mieux employer mon pruneau. L'occasion vint bientôt ; vous allez voir...

Un jour que j'étais bien loin en forêt, j'entends un bruit de feuilles sèches et de branches cassées dans un fourré qui se trouvait à une trentaine de mètres sur ma droite. Je dresse l'oreille. Le bruit continue et devient plus fort. Attention, Rolland, que je me dis, voilà du gros calibre pour sûr. Je me blottis comme un chat derrière une touffe d'arbres, je fais jouer les batteries de ma carabine, et, l'œil sous le point de direction, j'attends, mais pas beaucoup : une minute ou deux après, v'lan ! quelque chose d'énorme bondit hors du fourré. Je regarde, c'était un magnifique lion...

Bigre, camarades, je ne m'attendais pas à cette société, et j'eus comme qui dirait des picotements dans les yeux, et un peu le frisson dans le dos. Ah ! faut tout dire. Vous comprenez, quand on se voit pour la première fois... Tout de même je me remis bien vite et j'examinai. Le sbah (lion) était là presque au bout de mon fusil, ne se doutant pas que je le reluquais ; il époussetait ses flancs avec sa queue et levait son gros museau comme pour prendre le vent et flâner l'ennemi. Il me présentait son côté droit comme une cible. Je tins conseil dans l'intérieur de ma place d'armes : faut-il tirer, ne faut-il pas tirer ? Tirer c'est crâne, mais c'est imprudent : ah, ne pas tirer c'est lâche. Rolland, mon ami, que je me dis, pas de couardise, entends-tu ?.. Je fais le signe de la croix, une, deux, trois et quatre ; j'ajuste une bonne seconde, et pau ; je lâche mon coup.

Le seigneur à la grosse tête exécute deux terribles bonds sur place, fait entendre un formidable rugissement et se traîne dans le fourré en râlant et en perdant son sang... Il avait décidément son affaire...

Je glissai une deuxième balle dans mon canon et je me disposais à suivre prudemment mon lion à la piste, quand les Arabes qui probablement étaient à sa poursuite, attirés sans doute par la déto-

nation de mon arme, montrèrent subitement leur museau de cirage. Un lion, passe ! mais des dizaines d'arbigos en pleine forêt, il n'en faut pas. Rolland, mon vieux, que je me dis, il faut s'esbigner et vivement encore. Je fais demi-tour, je m'oriente, et je file ; mais voilà que je me casse le nez sur un diable de moricaud qui vient à moi en me montrant ses dents blanches. Cause toujours, gredin, que je dis ; on sait ce que vaut ton sourire.

Je voulais passer sans donner mon coup de chapeau ; mais ce monsieur de noire fumée tenait, paraît-il, à voir mon fusil qui avait tué le sbah (lion) ; il me le fit comprendre dans son charabia de malheur. Pas si bête, que je me dis, et je me remis en marche. Mais non, ce négro-là tenait à son idée : il étendait sa main pour se saisir de mon arme. A bas les pattes, Azor, que je lui fis comprendre en lui fichant sur les doigts. — Pour le coup, l'arbigo se met en colère : il tire un contelas de dessous son burnous et veut se jeter sur moi en appelant au secours. Ah ! mais pas de ça, Lisette, que je pense à part, et je lui administre, en plein estomac, ma petite réserve de plomb, qui le fait pirouetter comme un pantin, et vous l'aplatit sur son cartilage nasal.

Fallait pas songer encore à enlever ce gibier. Je jouai lestement des guiboles et je rentrai heureusement le soir à la redoute en disant : Encore une chandelle que je dois à la Vierge ; faudra pas oublier de payer.

J'étais heureux de l'avoir échappé si belle ; mais, camarades, j'étais rudement embêté de ne pas avoir mon lion. Faudra aller le chercher, que je me dis. Ah ! bien oui ; pendant que j'y pensais, voilà t'y pas que mes arbigos l'apportent à Cavaignac qui le leur paie 500 francs ! Les gredins m'avaient volé ! C'est moi qui fis une tête !... c'est moi qui rageais et qui aurais croqué le nez à ces moricauds-là !... Mais ça ne fait rien, je me consolai en songeant que j'avais fait coup double.

Une autre fois que j'étais à la chasse, avec le garçon d'ordonnance de mon commandant, voilà-t'il pas que nous étions descendus dans un ravin, à quelque distance du campement. Je m'en allais, l'œil toujours ouvert, quand je vois le

jeune homme fuir à toutes jambes. Qu'est-ce, me dis-je ; serait-ce un satané moricaud ? Je m'avance, j'examine, et j'aperçois suspendu à une broussaille, un énorme serpent. « Bon, que je me dis, la chasse sera fructueuse. » Je le couche en joue et v'lan, v'lan, mon serpent est par terre et ne se relève pas. Pensez si j'étais content. Couper une longue perche et le mettre à califourchon sur les épaules, fut l'affaire d'un moment. Chemin faisant, je rencontre deux camarades, qui venaient à ma rencontre et qui me croyaient déjà dans le ventre du serpent boa. Pas si bête, leur dis-je, faut pas se laisser manger vivant. J'étais harassé de fatigue, car la charge était lourde et le chemin difficile. J'appelle mes camarades à mon secours et tous ensemble nous fimes une entrée triomphale dans le camp, portant sur nos épaules l'énorme boa.

(A SUIVRE)



## Les villes mortes de la Haute-Egypte

—o—

L'emplacement de Thèbes, la capitale de l'ancienne Egypte, la cité aux cent portes chantée par Homère, n'est plus qu'une plaine immense parsemée en quatre endroits différents, de débris considérables à l'ombre desquels se sont groupés quatre modestes villages : Karnak et Louqsor sur la rive droite du Nil, Gournah et Médinet-Abou sur la rive gauche.

En quittant Karnak, dans la direction du sud-ouest, on remonte le second village bâti sur l'emplacement de Thèbes : Louqsor n'est qu'un monticule de sable couvrant un espace de sept cents mètres de long sur quatre cents de large. Une population misérable, mêlée de Coptes et d'Arabes, y habite des cabanes de terre. On y remarque une église catholique, bâtie sur la rive du Nil, à l'emplacement même du célèbre temple d'Ammon, construit par le Pharaon Aménophis.

Les vieilles chaumières et les maisons neuves du Louqsor moderne sont encadrées de tous côtés dans un merveilleux décor de colonnes, de frontons, de sculptures. Au dessus des ruines, se dresse un magnifique propylone, le mieux conservé

de tous ceux de l'Egypte.

Karnak et Louqsor ne sont que la moitié de Thèbes.

Sur la rive gauche, les Pharaons s'étaient construit de magnifiques demeures : le temple et le gynécée de Ramsès III, le palais de Sésostris, le palais de Gournah, la nécropole royale. Dans cette plaine, jonchée de colosses et de murailles, sont encore assises deux statues de vingt mètres de haut : la principale est le fameux colosse de Memnon qui saluait par des sons harmonieux le lever du soleil.

*L'île de Philæ.* — Passons sans nous arrêter devant Esneh, la ville des armées, dernier refuge de ces bayadères de l'Egypte dont le nombre a, depuis une trentaine d'années, singulièrement décréu. Les pylones imposants d'Edfou arrêtent un instant nos regards. Un peu plus loin sont les carrières d'où les Pharaons ont tiré tout le peuple de colosses et d'obélisques de la haute Egypte. Enfin, après un jour d'une pénible navigation à travers les rapides d'Assouan, louvoyant le long de la verte Eléphantine, fabuleux pays des ichtyophages, et franchissant la porte étroite de la première cataracte, nous voyons tout à coup émerger du fleuve deux îles jumelles peuplées de monuments en ruines, Philæ et Bèghé. La deuxième est bordée de pierres énormes surchargées d'hiéroglyphes, dont la vue ferait battre le cœur d'un égyptologue et laisse assez froid le commun des mortels ; mais la première est un séjour enchanté.

Quand on débarque dans cette île par la rive occidentale, on arrive dans une cour tout encombrée de marbres brisés ; aux deux côtés, des *atrium* magnifiques, encore debout, conduisent jusqu'au grand propylone, parfaitement conservé, donnant accès dans le pronaos du temple d'Isis ; il est large de quarante mètres et haut de dix-huit. On y monte par un escalier de cent vingt marches. Du haut de la terrasse, on jouit d'un panorama de toute beauté sur la grande cataracte du Nil. Nous passons à une seconde cour, flanquée à droite et à gauche de deux bâtiments. Enfin, nous arrivons au péristyle du temple ; il est orné de dix hautes et superbes colonnes, surmontées de chapiteaux qui supportent le fronton. La verdure qui l'environne en fait un endroit délicieux. Du côté du Nil, on voit les restes d'une église chrétienne élevée par les néophytes des premiers siècles de notre ère : elle a

moins vécu que les temples des Pharaons. Deux colonnades de longueur inégale relient le temple d'Isis au temple d'Hator: ces deux déesses sœurs, la Cybèle et la Vénus du pandémonium égyptien, se partageaient la souveraineté de Philæ. Longue de 370 mètres, cette île célèbre est large de 240. Des constructions et des ruines la recouvrent sur toute son étendue; mais les édifices à peu près conservés n'en occupent guère que la neuvième partie.

Nous n'irons pas plus loin. Là finit le royaume de l'homme, là commence le désert nubien.



## BIOGRAPHIE

### Lord Salisbury

Robert-Talbot-Gascoigne-Cecil, marquis de Salisbury, est né à Hatfield en 1830. Après avoir terminé ses études à l'Université, à l'âge de 23 ans il alla représenter le canton de Stamford à la Chambre des Communes.

Pendant cette première période de sa vie politique, il joua un rôle assez effacé, se contentant de voter avec le parti conservateur; il se réservait pour ses destinées futures. L'occasion de se mettre en évidence et d'occuper dans l'Etat des fonctions éminentes ne tarda pas à se présenter. En juillet 1866, lord Derby, qui avait remarqué les exceptionnelles qualités du jeune député aux Communes, l'appela à faire partie du nouveau cabinet qu'il était chargé de former; il lui confia le secrétariat d'Etat de l'Inde et la présidence du conseil de la colonie anglaise. Deux ans plus tard lord Salisbury se démettait de ses fonctions et allait occuper, à la Chambre des Lords, le siège que sa famille occupait de tradition. Il y combattit vivement la politique de Gladstone, jusqu'à ce qu'en 1874, les conservateurs étant revenus au pouvoir, il reprit ses fonctions au conseil des Indes.

C'est en 1876, au congrès de Berlin, qu'il se mit en vedette; en novembre de cette année il avait été chargé par le ministère dont il était membre de se rendre à Constantinople et d'assister aux conférences qui devaient y avoir lieu pour régler la question d'Orient. Il déclara au

cours de ces réunions, que le gouvernement anglais sachant que la Porte était impuissante à rétablir l'ordre et à donner satisfaction aux légitimes réclamations des populations balkaniques, réclamait des réformes radicales en même temps que des garanties qui lui en assurassent la stricte exécution.

Lord Salisbury eut une entrevue avec le Sultan; il exprima au souverain les sentiments de son pays; il lui dit la nécessité, pour la Porte, d'accepter les conditions qui lui étaient imposées. Les efforts du diplomate anglais restèrent sans résultat, et il dut quitter Constantinople avec les autres plénipotentiaires; il revint à Londres; bientôt la guerre éclatait entre la Turquie et la Russie.

Après l'écrasement des Turcs, lord Salisbury modifia sa politique. Lui qui s'était jusqu'alors prononcé en faveur de la neutralité de l'Angleterre, recommanda l'intervention. Il montra à ses compatriotes quelles seraient, en cas de ratification par les puissances, les conséquences désastreuses du traité de San-Stefano, que la Russie venait d'imposer à la Turquie vaincue. L'homme d'Etat anglais fit preuve en cette occasion d'une remarquable é-



LORD SALISBURY

nergie; il fit comprendre au pays et à l'Europe la nécessité de déchirer le traité, et de recourir aux armes si la Russie s'y opposait. Et, de fait, la flotte anglaise faisait presque immédiatement après son entrée dans les Dardanelles. On sait quelles furent les conséquences de cette énergique attitude: l'annulation du traité de San-Stefano et la réunion de la Conférence de Berlin, qui restreignit les ambitions

de la Russie et établit l'état de choses qui existe encore actuellement dans les Balkans.

Lord Salisbury s'était révélé dans cette grande question un homme d'État de premier ordre; il allait continuer la lutte, avec une non moins grande activité, contre la politique de M. Gladstone, dans la question égyptienne et dans la question irlandaise. Il lui succéda au ministère le 9 juin 1885, mais ne s'y maintint pas longtemps. Au mois de novembre de la même année, Gladstone revenait aux affaires, et présentait alors ses fameux bills sur l'autonomie irlandaise. Salisbury les combattit avec ardeur; il insista sur les dangers qu'il y avait à accorder à l'Irlande une autonomie qui ne tarderait pas à se changer bientôt en indépendance. Grâce à cette opposition énergique, le Great Old Man fut vaincu. Les projets de Gladstone sur l'Irlande furent repoussés par la Chambre. En août 1886 le marquis de Salisbury reprit la présidence du conseil, et s'y maintint jusqu'en ces derniers temps.

L'Angleterre lui fut redevable d'une grande part de ses accroissements territoriaux. Ce fut, pendant son passage au pouvoir, et grâce à ses efforts, que l'île de Chypre et la Birmanie furent annexées à la Grande-Bretagne, et que commença et que fut terminée la guerre du Transvaal.

Il laissa Chamberlain réaliser ses plans de conquête, et se borna à faire au commencement de la campagne une déclaration célèbre. Répondant aux attaques dirigées contre la politique conquérante du ministère par une partie des libéraux et la presse étrangère, il déclara que l'Angleterre n'allait chercher dans l'Afrique du Sud aucun accroissement de territoire. Les faits, ou plutôt son collègue M. Chamberlain, lui donnèrent un démenti.

Récemment, il quittait volontairement le pouvoir, après une carrière d'une activité sans égale. Il laissait à son neveu qui est en même temps son *alter ego*, à sir Arthur Balfour, le soin de continuer son œuvre.

Lord Salisbury était le type du vieil aristocrate anglais. Il savait que si le trône a tous les honneurs, l'oligarchie aristocratique a tous les droits. Sa vie fut digne; il detestait la popularité; sa vie était cachée à tous; il se distinguait en cela de M. Gladstone, son rival, qui

ne dédaignait pas la réclame que font aux hommes d'État les historiographes et les Saint-Simons de la presse quotidienne.

Lord Salisbury travaillait beaucoup. A son château de Hatfield, à ses trop rares moments de loisirs, il s'occupait de chimie; il aimait aussi aller passer ses villégiatures dans la magnifique villa qu'il possédait à Beaulieu, sur la Côte d'Azur, tout près de celle du roi des Belges.

C'est dans ce séjour enchanteur, dans cette villa enfoncée au milieu d'un vaste parc ombragé d'oliviers et d'orangers, au bord de la grande mer bleue, que le grand homme d'État se reposait des graves soucis de la politique.

Lord Salisbury était également chancelier de l'Université d'Oxford, membre du conseil du King-College et chevalier de l'ordre de la Jarretière.



## La Vérité sur le Congo

Le mercredi 19 août dernier, s'est définitivement constitué à Bruxelles, dans la grande salle du Palais des Académies, avec le concours de la Société belge des Ingénieurs et Industriels, la Ligne nationale de protestation contre les attaques dont le Congo a été l'objet de la part de l'Angleterre.

Une trentaine de membres étaient présents, représentant les principaux groupements industriels, commerciaux et patriotiques du pays, notamment M. Van den Nest, sénateur, et M. De Bruyn, député et ancien ministre de l'agriculture.

M. Dufourny, président de l'assemblée, a exprimé sa très vive satisfaction de la généreuse initiative prise spontanément à la suite de l'appel adressé au pays. Il a terminé par ces mots: « Nous aurons pour tâche tout d'abord, d'aider le Roi et de le défendre contre les critiques de l'étranger et ensuite de maintenir nos bonnes relations avec l'extérieur. »

Le général baron Wahis, gouverneur du Congo et président du Cercle africain, a ensuite pris la parole et a fait ressortir l'importance des progrès réalisés au Congo depuis ces dernières années. « La situation des noirs, a-t-il dit, s'est améliorée dans des proportions énormes. »

Après ce discours, le Comité exécutif a été constitué de la manière suivante : Président, M. Dufourmy, président de la Société des Ingénieurs et des Industriels de Belgique. Vice-Présidents : MM. le baron Wahis, gouverneur de l'Etat indépendant du Congo et président du Cercle africain ; Dejardin, président de la Société d'agriculture. Syndics : MM. Martiny, Hennebicq et Van Hooze.

\* \* \*

Bien que n'ayant pas la haute portée politique et sociale des grands journaux quotidiens, nous ne pouvons cependant omettre de joindre notre humble protestation à celle de tant d'hommes éminents, groupés autour du Roi pour la défense des intérêts belges en Afrique. Nos sentiments de profond et sincère loyalisme nous font un devoir de joindre notre voix à toutes celles, plus autorisées, qui se sont élevées en faveur de l'œuvre royale; et nous sommes heureux de mettre, au service d'une aussi noble cause, notre humble revue.

Nous recommandons en même temps à nos lecteurs l'organe fondé par la Ligue nationale de protestation, et qui a pour titre : *La Vérité sur le Congo*; nous nous ferons un plaisir d'adresser à nos abonnés les deux premiers fascicules parus, contre envoi de 70 centimes en mandat postal. Cette revue congolaise paraît en fascicules grand in-4°, imprimés sur trois colonnes et en trois langues (français, anglais, allemand). Le fascicule coûte 25 centimes.

Désireux de contribuer, pour notre faible part, à l'œuvre de la Fédération nationale, nous donnerons chaque mois un résumé succinct des travaux accomplis, et des articles parus dans la presse belge et étrangère sur l'Etat indépendant. A titre documentaire, nous reproduisons ci-dessous une intéressante consultation, parue récemment dans le *Temps*, sous ce titre : *la question des deux Congo*.

\* \* \*

« Le gouvernement anglais, au cours d'une séance de la Chambre des communes, le 11 août dernier, a répondu simplement à une question qui lui était posée, « que les négociations entre la France et la Grande-Bretagne, au sujet des réclamations de certains sujets anglais établis au Congo français, suivent leur cours ».

On sait de quoi il s'agit : plusieurs maisons de commerce étrangères, en particulier une maison de Liverpool, établies depuis longtemps au Gabon, se plaignent que la liberté des transactions n'ait pas été respectée dans cette colonie. Le gouvernement français, dans la plénitude de ses droits souverains, a concédé le monopole des produits naturels du sol — dans l'espèce, du caoutchouc — à des sociétés qui ont pris en échange certains engagements. Les maisons de commerce, non concessionnaires ne peuvent plus, disent-elles, à cause de ce monopole, faire l'échange de leurs marchandises contre les produits qu'apportent les indigènes. Il importe de remarquer que cette contestation a été soumise à nos tribunaux, qui n'ont pas admis la réclamation des plaignants. Sortie de la phase judiciaire, cette affaire est entrée dans la phase des négociations diplomatiques. On peut être assuré qu'elle sera réglée dans le plus parfait esprit de conciliation.

En ce qui concerne le Congo belge ou, pour parler plus exactement, l'Etat indépendant du Congo, depuis la grande manifestation qui eut lieu, il y a déjà plusieurs semaines, à la Chambre des communes, une autre démonstration a eu lieu. Il n'a plus été question dans celle-ci du Congo belge tout entier, mais de l'enclave de Lado, cédée à bail au roi des Belges par le gouvernement anglo-égyptien en 1894. C'est sir Charles Dilke qui a amené, à ce sujet, le ministère anglais à faire une déclaration. Prenant motif d'un bruit d'après lequel le gouvernement anglais songerait à échanger cette enclave contre une partie du Balr-el-Ghazal, le député de Forest of Dean a protesté contre pareille cession d'un territoire anglo-égyptien à un Etat où sévissent « la barbarie et les monopoles ». M. Ba'four a répondu que la situation était très délicate, que le traité de 1894 n'était passif-œuvre, mais celle du cabinet Rosebery-Kimberley, qu'il y eut d'abord conflit d'interprétation au sujet de ce traité ; et qu'une nouvelle complication est résultée, depuis la victoire d'Ondurman, du rétablissement des droits de l'Egypte sur le territoire de Lado.

« Il serait difficile, a poursuivi M. Ba'four, de dire quels sont les droits du roi des Belges. Il serait difficile également de dire qu'il est sans droit aucun dans ces

régions. Tout ce que je puis affirmer, c'est que les vues exprimées par la Chambre des communes, de la façon la plus formelle, au sujet des modes d'administration du Congo, doivent incontestablement constituer un des éléments qui détermineront la politique de notre pays. »

Il se pourrait bien, par conséquent, qu'un des motifs de la campagne menée en Angleterre contre l'Etat indépendant du Congo soit le désir de remanier la carte politique de l'Afrique entre le pays des Rivières et le lac-Victoria. Et que la Belgique s'élève contre ces intentions, il ne faut pas s'en étonner.

La vigueur même de son indignation suffirait à prouver l'importance économique et financière de l'œuvre qu'elle a accomplie au Congo. Si ce vaste domaine était resté improductif, si aucun Belge n'y avait trouvé de placement fructueux, si la fortune globale de la communauté belge n'avait pas été accrue par les méthodes d'exploitation employées sur ce vaste territoire africain — quelle que soit la valeur « morale » de ces méthodes — on ne verrait pas la presque unanimité des journaux flamands et wallons se dresser pour défendre la colonie que le roi Léopold s'est engagé à léguer à leur pays. On ne verrait pas toutes les associations de Belgique — qu'elles aient un objet patriotique ou un fraternel — fusionner en une sorte de vaste syndicat, organiser partout des conférences dont le but est de repousser les accusations portées contre l'Etat indépendant.

Il est vrai, il faut, hélas, le reconnaître, qu'on se préoccupe moins de nier des faits regrettables — on les avoue, en affirmant qu'ils ont été exceptionnels — que de porter l'offensive chez l'adversaire. On demande à cet adversaire si la liberté de commerce existe dans la Rhodésia, dont la Compagnie à charte ne permet le commerce aux particuliers qu'à charge, par ceux-ci, de lui verser le quart ou la moitié de leurs profits. On fait remarquer que toutes les grandes colonies anglaises professent un protectionnisme presque exclusif ; que les industries créées en Australie ne subsistent qu'à l'aide de primes que des étrangers n'obtiendraient pas, et qu'on refuse d'y recevoir la main-d'œuvre étrangère. On observe que, pratiquement par des syndicats, des « rings », des combinaisons

de toutes sortes, la liberté du commerce individuel est limitée dans l'Afrique du Sud, et qu'au Cap, les indigènes sont contraints, ou d'avoir un maître européen, ou de payer un impôt exorbitant.

Ce sont là des arguments de plaidoyer. Mais le meilleur argument que pourraient invoquer les Belges, c'est que la nature humaine étant partout la même, aussi faible et tyrannique à la fois, il vaut peut-être mieux, pour les indigènes de l'Afrique-centrale, se trouver sous la domination d'un petit Etat que d'une grande puissance. Car, — nous voyons que cela se fait, — les grandes puissances mortifient le petit Etat. Mais qui mortifierait la grande puissance ? »

FR. DE FOUR



## Chronique scientifique

— 0 —

### Un journal en mer

La télégraphie sans fil a déjà rendu bien des services à la navigation, mais c'est à la Compagnie Cunard que revient l'honneur d'avoir, la première, organisé à bord de navires en marche une publication quotidienne dont les nouvelles sont transmises soit des stations fixes établies de chaque côté de l'Océan, soit de navires rencontrés en cours de route. Ce journal, qui est vendu aux passagers, porte le nom de « Cunard Bulletin » et leur permet, pendant la traversée, de se tenir au courant des événements qui ont eu lieu dans le monde depuis leur départ. Deux immenses tours, situées l'une à New-York, l'autre à Liverpool, supportent les antennes des stations d'où les ondes sont lancées à travers l'Atlantique. La première page et le verso sont consacrés aux nouvelles que l'on a pu recevoir de la terre ferme ou de navires rencontrés pendant le voyage ; ce sont les « Marconigrams ».

A la troisième page figurent les détails du livre de loch, le nombre de milles parcourus la veille, le programme des réjouissances de la soirée, etc. ; c'est en réalité, une petite feuille des plus intéressantes. Voici, par exemple, ce que on lit sur la deuxième page du « Cunard Bulletin » : « Mardi — 2 mars — L'opé-

rateur du télégraphe Marconi fit savoir qu'il était en communication avec le steamer « Minnetonka », passant à environ 70 milles.

Les passagers de l'« Etruria » firent demander s'il n'y avait pas de joueurs d'échecs à bord du « Minnetonka », et, sur la réponse affirmative, une partie s'engagea à 3 h. 30 de l'après-midi. « L'Etruria » jouait les blancs, le « Minnetonka », les noirs. Après une lutte des plus vives, jusqu'à 10 h. 15 du soir et au 72<sup>e</sup> coup, la victoire resta aux joueurs de l'« Etruria ». Le « Minnetonka » signala alors : Bravo, good night. »

Le journal en question est entièrement composé et imprimé à bord ; il a, dès son apparition, reçu le meilleur accueil des passagers.

Six des navires de la Compagnie Cunard sont déjà munis d'appareils pour la télégraphie sans fil et les installations qui ont été faites par la « Marconi's Wireless Telegraph Company Limited » sont assez puissantes pour que des signaux puissent être échangés dans un rayon d'environ 150 milles.

### Une ville sur commande

Non loin de Chicago, M. Pullman, le constructeur des wagons-salons, a bâti toute une ville pour ses ouvriers. Elle forme un tout indivisible et est sortie d'une pensée unique. Les 4,000 hectares qu'elle occupe étaient une plaine déserte ; un seul architecte en a fait le plan ; les matériaux en ont été achetés d'un seul coup au prix de gros ; des scieries et des briqueteries ont été fondées pour façonner sur place les charpentes et les briques ; l'argile tirée du lac y a laissé un creux qui sert de bassin et le port n'est que le trou même d'où la ville est sortie.

Tous les tuyaux de gaz, d'eau ou d'égoûts ont été posés d'avance, sans un remaniement dans le pavage, et on sait à un sou près le coût total de toute la ville : 8 millions de dollars. La Compagnie propriétaire est la seule organisation locale ; elle se charge de tous les services publics et même du recensement ; il n'y a pas de conseil municipal : il n'y en a pas besoin. La Compagnie est la Ville, et la Ville est la Compagnie. C'est un communisme en miniature. La plaine déserte où s'est improvisée la ville dépend du

territoire d'un petit village : le petit village a vu avec stupeur la ville s'élever ; et comme une poule dont les canetons nagent au loin, la municipalité rustique laisse la cité se tirer d'affaires toute seule. La Compagnie propriétaire a presque agi en Etat souverain par la création d'une monnaie ; elle ne paye pas les ouvriers en argent. Elle les paye en chèques sur sa banque, qui fait fonctions de caisse de prévoyance. Le compte de l'ouvrier à la banque est son livret de Caisse d'épargne. Il ne touche pas son salaire en espèces.

Pullman offre des agréments de beauté et de propreté dont ses ouvriers sont les seuls à jouir dans le monde. Toutes les rues sont macadamisées et ombragées, toutes les façades ont des pelouses et la ville a des airs de lieu de villégiature ; malgré l'unité des plans, la ligne des toits est d'une diversité infinie : charme rare en Amérique. Chaque maison a l'eau, le gaz, une salle de bains. Tous les magasins sont réunis dans un palais nommé l'Arcode, et toutes les emplettes se font à couvert ; les balcons intérieurs offrent une vue gaie sur la foule des acheteurs et desservent une bibliothèque de 6,000 livres, dont les sièges sont de peluche ; c'est le principe de M. Pullman de familiariser l'ouvrier avec le luxe du millionnaire ; sans doute pense-t-il que le mirage de ce qu'on touche de près s'évanouit.

La ville habitue ses habitants à une telle propreté que l'inspecteur du service sanitaire de Chicago nomme ceux qui en viennent « des missionnaires d'hygiène. »

La maison de la bibliothécaire est sur le même plan que celles des ouvriers et est une leçon de choses pour la tenue du ménage ; une ouvrière, en la visitant, s'écriait : « Est-il possible que votre maison soit comme la nôtre ; dites vite comment vous l'avez rendue si jolie ! » Une fois la Compagnie acheta en gros des papiers de tenture et les offrit au prix coûtant, en se chargeant de les faire coller à ses frais ; c'était la première fois que beaucoup des ouvriers choisissaient une tenture, et ce fut une grosse affaire.

Pullman est le type de ce que peut l'unité de plan et l'esprit d'entreprise. C'est de la bonne philanthropie et de la bonne spéculation. Malgré le bon marché des loyers, le capital englouti rapporte 9 1 2 p. c. à la Compagnie, et le terrain,

acheté à 200 dollars l'hectare, est évalué à plus de 5,000 dollars. La santé des ouvriers est un bénéfice de plus pour la Compagnie, et le nombre des morts, qui est de 15 sur 1,000 habitants aux environs, n'est que de 7 sur 1,000 dans la ville. M. Pullman soutient que « la beauté a une valeur commerciale », et que l'arrosage des rues et le soin des gazons, en évitant la poussière ont économisé plus de frais de peinture qu'ils n'ont coûté.



## Carnet musical

Parmi les importantes nouveautés musicales du mois, il faut citer une série de six morceaux pour violon et piano, intitulée : *Feuillets d'album*, et écrite par M. Joseph NEURY. En voici le détail : 1. *Réverie* ; — 2. *Intermezzo-pizzicato* ; — 3. *Sous les tilleuls* ; — 4. *Berceuse* ; — 5. *Romance* ; — 6. *Chanson espagnole*.

L'espace nous fait défaut pour analyser dans le détail chacune de ces œuvres : toutes mériteraient des pages entières d'examen approfondi. Leur ensemble revêt un caractère spécial d'originalité et de bon goût qu'il convient de noter. Composées évidemment pour les jeunes élèves, ces études leur rendront d'appréciables services en leur donnant la délicatesse du doigté et la perception des nuances, et formeront ainsi leur goût musical. Ecrites dans un style simple et châtié, les belles pages de M. Fleury seront hautement appréciées aussi des maîtres, dont elles faciliteront la tâche si souvent ingrate.

\* \*

De M. Henri VAN GAEL, une *Valse bohème* joliment écrite, fraîche, entraînante, pas trop difficile, un succès de salon pour cet hiver.

FR. DUFOUR



## Le coin des rieurs

1876. 16. 11.

La marraine du jeune Paul à son filleul :

— Voyons, bébé, qu'est-ce que tu veux

que je te donne pour ta fête ? un arc ? une arbalète ? un petit fusil ?

— Non, marraine, je voudrais la machine avec quoi papa dit que tu tués les mouches à quinze pas.

\* \*

Chez un marchand de curiosités :

Une Parisienne faisant ses emplettes de jour de l'An :

— Oh ! la charmante jardinière ! Elle est ancienne, n'est-ce pas ?

— Non, madame, elle est moderne.

— Quel dommage !... Elle était si jolie !

\* \*

Examen de province :

*Le professeur à un jeune élève.* — Pourriez-vous me dire quand a été bâti Paris ?

*L'élève.* — Je l'ignore, mais tout ce que je sais, c'est qu'il a été bâti pendant la nuit.

*Le professeur, ahuri.* — Comment ça ?

*L'élève.* — Mais oui ; ne dit-on pas toujours comme ça que Paris n'a pas été bâti dans un jour ?

\* \*

Attablé dans un restaurant, Calino mange des crêpes.

— Tiens, lui dit un de ses amis, vous aimez les crêpes ?

— Moi, répond-il, bien au contraire, je les déteste... seulement, j'en mange parce que je suis en deuil.

\* \*

**Dans un train omnibus.**

— Sur une ligne d'intérêt local, une brave femme est installée dans un compartiment de 3<sup>e</sup> classe en compagnie de son fils, grand garçon de 16 ou 17 ans.

Au passage du contrôleur, la maman présente pour son fils un billet de demi-place.

— Votre garçon est trop grand pour un demi-billet, fait l'employé.

— Peut-être bien, répond la femme, mais il ne l'était pas au départ. C'est un garçon qui est dans sa croissance et votre ligne va si lentement.

L'employé n'insista pas.



## RÉCRÉATION

— 0 —

### Charade

Mon premier marque la possession ;  
 Mon second jamais ne marche bien vite ;  
 Mon entier s'acquiert par l'instruction  
 Lorsqu'on en profite.

### Problèmes gais

1. — Quels sont les lits les plus longs ?
2. — Pour qui tout le monde se décou-  
[vre-t-il ?
3. — Qui entre vivant dans la tombe ?

### Réponse au dernier numéro

La réponse aux Mots carrés est :

O P A L E  
 P A R I S  
 A R L E S  
 L I É G E  
 E S S E N

### Problèmes gais

1. — Le limaçon, qui porte sa maison.
2. — Sa femelle.
3. — Dans l'eau.



## Memento culinaire



### Dîner de Famille

*Potage bisque de crevettes.*  
*Merlans aux fines herbes.*  
*Anguille à la tartare.*  
*Nouilles à l'italienne.*  
*Gâteau Sainte-Hélène.*

GATEAU SAINTE-HÉLÈNE. — Appareil à biscuit. Quand le biscuit est cuit, le laisser refroidir, le couper ensuite en tranches transversales, les farcir avec une crème au beurre ; reconstruire le biscuit, le glacer à la glace royale. Dres-

ser sur serviette.

\* \* \*

ESCARGOTS. — Les escargots se nourrissant parfois d'herbes malfaisantes, il est donc prudent, afin d'éviter un empoisonnement, de leur faire subir un jeûne de cinq à six semaines avant de les manger. On y arrive en les enfermant dans un vase quelconque que l'on place dans un endroit frais.

Ceci dit, mettez dans une chaudière d'eau bouillante une poignée de sel et de cendres, et jetez-y vos escargots tout vivants. Au bout d'un quart d'heure, retirez-les dans de l'eau tiède qui doit être renouvelée plusieurs fois. Lavez aussi très bien les coquilles.

Hachez fin : champignons, persil, ail, ciboule, échalottes et pétrissez le tout avec du beurre frais ; en ayant soin d'ajouter du sel et du poivre. Remettez alors vos escargots dans leur coquille, et achevez de les remplir avec votre pâte. Ceci fait, placez vos escargots sur une tourtière ou un plat. Faites cuire dans un four très chaud et servez bouillant.

\* \* \*

### TOMATES SAUTÉES A LA MARSEILLAISE.

— Ces tomates se font à la minute ; les couper en deux, les épépiner, les essuyer et le placer dans une poêle dans laquelle vous avez au préalable versé trois cuillerées d'huile d'olive. Faites partir vos tomates sur un feu vif. Les assaisonner de haut goût avec sel et poivre. Retournez vos tomates, cuisez-les en plein sans quitter la poêle. Retournez-les une deuxième fois pour les remettre au bon côté ; saupoudrez de persil haché, ail râpé et une pincée de panure. Dressez vivement sur plat rond. Servez.











# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

## Enterrement de Poupée

J'avais une poupée et j'avais une amie. L'une s'appelait Florise et l'autre Christiane. Les noms dont les petites mamans en herbe affublent leurs poupées et dont les personnes raisonnables décorent les nouveaux-nés, parlent et racontent, ne trouvez-vous pas?... Ils disent des rêves, évoquent des souvenirs, accomplissent des promesses, perpétuent une chère mémoire, retracent des vertus, et sont presque toujours l'histoire puérile et touchante d'un souhait, d'un désir ou d'un espoir.

Ma poupée s'appelait donc Florise, parce qu'à mon imagination enfantine, elle retraçait à merveille le portrait d'une belle princesse de ce nom, vivant au temps des légendes, au pays fantastique des fées et des enchanteurs, dont elle avait « l'éternel sourire errant aux lèvres de rose, le teint éclatant comme un soleil, les cheveux blonds ambrés comme un rayon de miel » .., et dont les aventures extraordinaires, lues dans un beau livre à tranches dorées, hantaient mes nuits de dormeuse romanesque!...

Je n'ai pas su pourquoi mon amie s'appelait Christiane..... Mais que ce nom était bien fait pour elle, et qu'elle semblait faite pour ce nom!... Point seulement à cause de l'ovale exquis de son visage d'ange, des boucles sombres qui auréolisaient son front pur, des yeux profonds qui racontaient une âme...

Mais une lumière transparaisait sous la blancheur nacrée du teint, un souffle soulevait le nimbe sombre de sa chevelure, comme pour dégager ce jeune front fatigué déjà du poids trop lourd d'une pensée....

Et cette lumière étrange qui fusait en rayon de ses prunelles pensives, parlait de prédestination, la marquait du sceau mystérieux qu'ont ces enfants du Christ, dont la destinée ne s'achève point sur la terre!...

Bien entendu, mon esprit d'enfant insouciant et mobile n'analysait point les sensations confuses que m'apportait la contemplation de Christiane. Conscieusement, j'admirais sa beauté qui me ravissait comme celle des anges et des petites saintes qui décoraient mes images de jété... Dans mes rares jours de sagesse, je tâchais d'imiter sa douceur, son calme, sa patience..... Ces jours-là, mes parents étaient inquiets..... Lily si tranquille dans son fauteuil, les mains abandonnées languissamment sur les genoux, la bouche fraîche sans rires, et la joue sans fossettes, les yeux absents, lointains!...

— Es-tu malade?... disait maman avec un peu d'angoisse.

— Qu'as-tu donc, petite? interrogeait soucieusement papa.

— Je veux être comme Christiane! disais-je alors d'un air pénétré.

— Oh! non, non!.. criait presque maman en me tenant contre elle comme si l'on voulait m'arracher de ses bras.

Je n'ai compris que bien plus tard pourquoi maman s'effrayait alors ainsi. C'est que déjà à ce moment, l'ange que était Christiane essayait déjà ses ailes pour prendre sa volée...

Il va sans dire que je me fatiguais bien vite de mes essais de sagesse et d'immobilité, et que le diabolin que j'étais lais-

sait repousser le bout de ses cornes !...

Une nuit, un terrible orage s'abattit sur notre contrée. Tremblante dans mon petit lit, j'écoutais le vent faire rage, plier les branches du grand acacia dont les belles grappes mauves frôlaient ma fenêtre, la pluie fouetter mes vitres, le tonnerre ébranler, me semblait-il, tous les échos de la vieille demeure. Malgré mes yeux obstinément fermés, je voyais les éclairs inonder ma chambre d'une lumière si blanche, si sinistre, pour la laisser quelques secondes après dans une obscurité plus lourde et plus opaque.

A l'aube, le soleil éclaira les ruines de la nuit : des chemins ravagés, les fleurs brisées et pantelantes, les nids détruits, les branches tordues jonchant le sol de lamentables débris !...

Quelle lueur fulgurante, illuminant soudain mon esprit, me fit bondir, éperdue, de la chaise où, sagement assise, je me laissais coiffer, et me lança vers le parc, échevelée, pleurante, criant à tous les échos mon chagrin et mes remords : Florise !... Florise !...

Florise, ma belle Florise, oubliée la veille au soir, près de la petite tour !... Abandonnée, dans cette nuit horrible, aux caprices des éléments déchaînés !...

Sous le grand chêne où je l'avais laissée, je retrouvai mon idole !... Une loque informe, décolorée, souillée, les roses du teint envolées, la mousse d'or des cheveux réduite à l'état de filasse fangeuse, la belle robe rose, une chiffre trempée et boueuse... Noyée, submergée, ma pauvre fille, à cause de mon étourderie et de mon peu de soin !

Christiane que, tout en larmes, j'allai chercher et qui aimait autant que moi ma poupée, partagea mon grand chagrin. — Nous arrosâmes encore de quelques pleurs la dépouille lamentable... nous rappelant mutuellement les joies qu'elle nous avait données.

Puis, dans une grande boîte de carton, sur un lit de lychnis roses et de bruyères mauves, nous couchâmes les restes de notre Florise.... Les rubans de nos nattes fermèrent le cercueil ainsi fleuri, que nous scellâmes encore d'un baiser d'adieu.

La fosse creusée avec une cuiller de fer volée à la cuisine, nous y posâmes la boîte enrubannée, que nous recouvri- mes de terre et de jonchées de fleurs.

Et devant cette tombe depoupée, dans

le grand silence de ce fond de parc, nous restâmes quelques instants pensives et silencieuses.

Nos âmes d'enfants eurent peut-être en cette minute précise, une vague notion de l'instabilité, du néant des choses, de l'espérance miséricordieuse et consolante que Dieu donna aux humains en leur réservant l'immortalité de l'âme et la conviction d'un « au delà » libérateur.

— Il n'y a pas de paradis pour les poupées !.. fis-je en me relevant.

— Mais il y en a un pour nous !.. répondit Christiane, presque joyeusement.

— Maintenant, dis-je encore en plantant sur la tombe une branche de cerisier sauvage que l'ouragan de la nuit avait jetée là, il nous faudra demander une nouvelle poupée ; nous l'appellerons Florise, et nous lui ferons la même robe.

— Oui... fit Christiane en secouant pensivement sa tête brune. Mais je trouve que ce ne sera plus du tout, du tout la même chose !

Petite amie de mon enfance, si chère à mes souvenirs, qui restas trop peu de temps parmi nous !

D'autres amies sont venues, avec qui j'ai recommencé nos jeux, repris nos confidences, continué nos lectures.

Plus tard, bien plus tard, d'autres joies, d'autres chagrins sont venus.

C'est alors que je me suis rappelée les mots tombés de ta petite bouche sérieuse sur la tombe de notre poupée Florise,

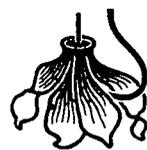
Que tu avais raison, Christiane, enfant prédestinée !

Pas plus que les bonheurs enfuis ne sont remplacés par ceux qui viennent après, les êtres chers ne se retrouvent point ici-bas, une fois leur tombe scellée.

On a d'autres joies, on aime d'autres êtres... Mais ce n'est jamais deux fois la même chose !

RAPHAËLLE

(Reproduction interdite).



## La forge

Sous le toit qui fume,  
La forge s'allume  
Et le fer rougit ;  
L'enclume résonne,  
Le fer se façonne,  
Puis dans l'eau rugit.

Mais le fer qu'on courbe,  
Qu'on réduit en tourbe,  
Est capricieux ;  
L'homme qui s'efforce  
De donner du torse,  
Devenu trop vieux.

Son gas, plus robuste,  
A le coup plus juste  
Et peine avec lui  
Depuis l'arrivée  
De l'aube rosée  
Jusque dans la nuit !

La tâche s'abrège  
Et gaîment s'allège  
Par un chant joyeux ;  
La flamme s'élançe,  
Frappée en cadence  
D'un bras vigoureux.

Honneur au courage !  
Que l'on rende hommage  
Au vaillant travail  
Des fils de l'enclume,  
Dont la forge fume  
Sous l'ancien portail !

E.-H. GILLEWIJENS



## La journée de Pie X

La « Difesa », organe catholique de Venise, à l'existence de laquelle Pie X s'est tant intéressé durant son patriarcat à Venise, reçoit de M. Fornari, son correspondant au Vatican, des détails précis sur la vie quotidienne du Saint-Père :

« Pie X est très matinal, — dit M. Fornari. Quand l'« aiutante » de chambre, le jeune Silli, entre le matin, peu après cinq heures, dans la chambre du Pape,

celui-ci est déjà debout le plus souvent. Dès que Sa Sainteté est levée, elle récite le bréviaire.

Après les 6 heures, le Pape dit la messe dans le petit oratoire, improvisé le lendemain de son élection. Cet oratoire se trouve en face de la fenêtre. L'autel est entouré d'un tapis qui va jusqu'à la moitié de la pièce : un prie-Dieu et un fauteuil en bois doré sont placés devant l'autel. Au plafond est suspendue une lampe en cristal de Venise, de la cristallerie de Murano.

La messe est généralement servie par le secrétaire privé de Sa Sainteté ; après la messe, le Pape se met sur le prie-Dieu pour assister à une messe d'action de grâces. Ensuite le Saint-Père prend son premier déjeuner consistant en une tasse de café au lait.

La matinée passe vite. Si la chaleur n'est pas excessive, Pie X descend au jardin où il aime faire une longue promenade à pied, pendant laquelle il fait la conversation avec le camérier secret participant et l'« esente » de la gardennoble, qui sont du service du jour.

Le Saint-Père ne manque jamais de se rendre à la grotte de Notre-Dame de Lourdes pour prier ; il l'a fait tout particulièrement ces jours-ci, voulant s'associer en esprit au pèlerinage des catholiques italiens au célèbre sanctuaire dédié à la Sainte-Vierge, en France.

La promenade ne dure pas au-delà d'une heure. Dans son cabinet l'attend la correspondance du jour toujours fort nombreuse et dont le Pape s'occupe lui-même. Puis il reçoit les rapports des Sacrées Congrégations et prononce sur toutes ces importantes questions si compliquées, son jugement éclairé.

Pie X ne peut pas souffrir la négligence, le défaut d'ordre, de régularité, d'exactitude.

Ensuite vient le tour de Mgr Merry del Val, secrétaire d'Etat, et le Pape s'occupe alors des relations avec les gouvernements étrangers. Puis c'est le tour des audiences rotales, officielles et privées. Les cardinaux, les préfets des Sacrées Congrégations, les secrétaires et les fonctionnaires, ainsi que le majordome, ont des audiences rotales à jour fixe. Ce qui fatigue surtout le Pape, ce sont les audiences spéciales, qu'il accorde avec une certaine largesse.

Pie X s'entretient avec tous, les questionne, les reconforte, les encourage et les bénit.

L'affabilité du Pape lui a gagné tous les cœurs. Ceux qui l'approchent en parlent comme d'un père.

Peu après midi, le Pape dîne (prezza) Le repas est très frugal. Ensuite il fait une sieste d'environ une heure dans sa chambre à coucher, puis il reprend son bréviaire et ses occupations. À 6 heures du soir, accompagné de l'abbé Pescini (jeune prêtre vénitien), de Mgr. Bisleti, « maestro di camera », de M. Silli, « aide-chambre », le Pape se promène dans les loges du troisième étage, dans les galeries des cartes géographiques. Ordinairement, le Pape y est attendu par des groupes de fidèles, venus pour baiser le pied du Souverain Pontife.

Ensuite Pie X reste seul avec son secrétaire et se promène à travers les galeries, dont l'accès est alors gardé par un gendarme pontifical. Durant cette promenade, le Pape reprend sa liberté entière et, en se promenant, il évoque fréquemment des souvenirs de Venise ; on s'arrête tantôt pour regarder les peintures et décors, tantôt pour jeter un regard sur Rome et les collines albanaises et tusculanes qui, de cette hauteur du Vatican, présentent un aspect merveilleux. La promenade terminée, le Pape rentre pour travailler jusqu'à 9 heures, ensuite il prend son repas du soir et termine la lecture de son bréviaire ; quelquefois il lit un journal quelconque puis se couche, mais jamais plus tard que dix heures et demie, et il en a besoin. »

FORNARI.

## A Grand'maman

Grand'maman, bonne grand'maman,  
Pour quel motif ce changement  
Subit, que l'on voit sur ta face ?  
Toi qui nous conte chaque jour,  
De ton bel air si plein d'humour,  
Une aventure de paillasse...

Quelque petit malencontreux  
T'aurait-il, irrespectueux,

Fait une niche à sa manière,  
Alors qu'assise sur le seuil  
De la porte en ton grand fauteuil  
Tu reposais, dis-nous, grand-mère ?

En ce cas, ne t'attriste pas :  
Nous allons te pousser là-bas,  
Devant la haute cheminée.  
Le vent qui souffle devient frais ;  
Il faisait bon, il fait mauvais  
À l'heure où tombe la vesprée.

Viens donc, ô douce grand'maman,  
Nous dire le conte émouvant  
Du bandit et des deux cascades,  
Ou du chasseur audacieux ;  
Personne que toi ne s'ait mieux  
Charmer ses petits camarades !

E.-H. GILLEWIJTEMS

## En Macédoine

### Les chefs de l'insurrection

Nous donnons aujourd'hui, d'après les *Echos d'Orient*, quelques notes biographiques sur les principaux chefs du mouvement macédonien. Notre prochain numéro contiendra un article intéressant sur les atrocités turques en Macédoine, dû à la plume autorisée de notre correspondant particulier à Sofia.

\* \*  
\*

ZONTCHEF est un général d'infanterie bulgare. Né à Drénovo, il se distingua dans la guerre entre la Serbie et la Bulgarie et fut gravement blessé d'une balle en pleine poitrine. Il jouit d'une considération toute particulière parmi les officiers bulgares.

En 1900, il commandait la place de Vidin. C'est alors qu'il donna sa démission pour s'occuper des affaires de la Macédoine et devint sous-président du premier Haut Comité révolutionnaire. Il dressa les premiers plans de la campagne, qu'il fut amené à modifier pour se conformer à l'organisation du Haut Comité de l'Intérieur.

En 1902, il fut arrêté à Drénovo par ordre du gouvernement bulgare qui redoutait les complications. Il s'évade ; il est repris et réintégré à Drénovo. Il s'évade une seconde fois, mais il est atteint

à la frontière turque. Au combat de Djoumaïa, au commencement de la présente campagne, il tombe frappé d'une balle. Ses partisans le relèvent et l'emportent au delà de la frontière. Il est arrêté peu après à Sofia et interné une troisième fois à Drénovo.

Ces jours derniers, les dépêches ont annoncé qu'il avait de nouveau passé la frontière et qu'il était à la tête de bandes nombreuses dans le nord de la Macédoine.

\* \* \*

**SANKOFF.** — Il était colonel d'un régiment d'infanterie bulgare en garnison à Sofia. Il est né à Zagoritchani, dans le district de Kostour, au sud macédonien. C'est un officier de valeur. Il est sorti premier de l'École militaire de Sofia et a pris part aux guerres russo-turque, serbo-turque et serbo-bulgare.

En 1900, il donne sa démission d'officier bulgare, comme Zontchef, pour participer à l'organisation macédonienne. Il se fait conférencier et donne des conférences dans toute la Bulgarie.

Il veut savoir quelles ressources favorables à l'insurrection sont en Macédoine. Il se déguise en vacher et s'embarque à Varna pour Constantinople. Des journaux de Sofia parlent maladroitement de son départ. On le cherche à Constantinople. Il s'y cache pendant deux jours dans un hôpital, se déguise en marin russe, parcourt en ce costume toute la ville et se rembarque.

En mai 1902, il gagne la frontière de la Macédoine occidentale. Le Haut Comité ne juge pas le moment opportun au soulèvement. Et Sankoff, suivi de 100 hommes seulement, va traverser toute la Macédoine, suivant le plan combiné avec Zontchef qui reste au nord, pour opérer dans les districts de Kostour, de Vodena et de Monastir. Partout sur son passage, les voïvodes (chefs de village) et leurs gens armés viennent lui rendre les honneurs. Les paysans le regardent comme un prince et baisent avec respect le pan de sa tunique.

Il se bat près de son village natal, à Zagoritchani, jette à bas 100 Turcs et ne perd qu'un homme et trois blessés.

À l'entrée de l'hiver 1902, il rentre en Bulgarie par la Serbie. Quand le comité macédonien de Sofia est officiellement dissous, Sankoff va faire une conférence

publique à Varna. On l'arrête, on l'interne, on l'envoie à Sofia. Son fils, un jeune homme de 19 ans, continue à se battre en Macédoine.

Comme Zontchef, il est parvenu à s'évader ces temps derniers, et il a, dit-on, repris place à la tête de nombreux insurgés.

\* \* \*

**NICOLOFF.** — Il était lieutenant colonel d'un régiment bulgare. Il est né à Prilep, au nord-ouest de la Macédoine.

Comme Zontchef, comme Sankoff, il donne sa démission et rejoint les bandes macédoniennes. On l'arrête à Kustendit. On le relègue à Dobritch avec ordre de se présenter tous les jours au commissariat de police turque. Mais la population le reçoit comme un héros, les officiers de la garnison lui offrent un banquet et décident que la police se dérangera elle-même tous les jours, s'il lui plaît, pour constater la présence de Nikoloff à son hôtel.

Bientôt le bruit se répand que le prisonnier a gagné la Roumanie. Et tandis que la police suit une fausse piste, Nikoloff, déguisé en paysan, reparaît à Sofia au milieu d'une équipe de carriers. Il saute dans une voiture qui, à toutes brides, l'emporte au delà de la frontière, d'où il télégraphie qu'il est « libre comme l'air » ; il lève l'étendard de la révolte et se bat avec les Turcs en de nombreuses rencontres.

À l'entrée de l'hiver 1902, il revient en Bulgarie. Il doit être arrêté à Varna avec Sankoff ; il échappe à la police, passe la frontière et se remet à la tête des insurgés avec Boris Sarafoff, Sirakinoff et Saëff.

\* \* \*

**MIKHAILOWSKI.** — Il était professeur de littérature à l'École des hautes études de Sofia. Il a fait ses études au lycée impérial de Constantinople. En 1872, il était professeur dans le vilayet de Salonique. Il y souffle la flamme du patriotisme. On y a gardé son souvenir. En 1874, il est à Aix-en-Provence, pour des études de droit. Il est correspondant de la plupart des grands journaux bulgares.

En 1881, il est élu député. Il rédige la « Voix nationale » de Philippopoli. Il est poète satirique, très goûté de la jeunesse. Il fut pendant plusieurs années direc-

teur du premier Haut Comité macédonien après Boris Sarafoff.

\* \*

**SIRAKINOFF.** — Il est d'origine macédonienne. Il était lieutenant du génie dans l'armée bulgare. C'est un chimiste. Il a pour attributions spéciales la préparation des bombes et autres explosifs.

C. B.

## Petite mosaïque littéraire

— 0 —

### Jeanne d'Arc à ses juges

**V**OUS pouvez, de ce peuple élargissant la [plaie.  
Cadavre encor vivant, le traîner sur la claie.  
Et punir ma victoire et m'en payer le prix,  
Mais non pas nous soumettre à nos propres mépris !

Le même honneur tous deux nous garde et nous [enflamme.

Je connais mon pays, il m'a donné son âme !  
Il se redressera comme moi sous l'affront ;  
C'est quand il est perdu qu'il relève le front !  
Faites, faites sur lui peser le poids des armes.  
Noyez-le tout entier dans le sang et les larmes,  
Reculez sa frontière, ivres de vos succès !  
La France renaîtra dans le dernier français !...  
Que le temps soit à vous !... La France aura [pour elle

Dans l'avenir certain, la justice éternelle !

Jules BARBIER

## L'expédition antarctique allemande

Le « Tour du Monde » résume la longue relation que le professeur Erich de Drygalski, chef de l'expédition antarctique accomplie sur le navire « Gauss », vient de faire parvenir au gouvernement allemand. Cette relation, qui précède à peine le retour de l'expédition en Allemagne, retrace tout ce qui est arrivé de notable aux savants et à l'équipage du « Gauss » à partir du 31 janvier 1902, jour du départ des îles Kerguelen. Le « Gauss » avait quarante chiens polaires à bord. L'expédition avait pour objectif, dans la zone antarctique, la terre mystérieuse entrevue par Wilkes, en 1840, et qu'aucun autre navigateur n'avait réussi à retrou-

ver. La direction indiquée, à partir des îles Kerguelen, était donc celle du sud-ouest. Pendant le trajet, jusqu'au moment où le « Gauss » se heurta à la grande barrière de glaces polaires et en dépit du gros temps, on put se livrer à de multiples travaux océanographiques, biologiques, magnétiques et météorologiques. Le 13 février, sous 61°58' de latitude et 97°28' de longitude Est, le « Gauss » rencontra les premières glaces flottantes, qui bientôt se multiplièrent au point de gêner la marche. Sous l'influence de ces énormes glaçons, le thermomètre, plongé dans la mer, était brusquement tombé à — 1 degré, et, à l'air libre, descendait pour la première fois au-dessous de la température où se forme la glace. La marche au sud-ouest fut modifiée en marche à l'ouest, le long de la banquise. Le 17 février, un bras de mer libre sembla permettre une nouvelle pointe vers le sud, mais qui se trouva vite interrompue.

Ce jour-là, 17 février, le « Gauss », entouré de glaces, se trouvait exactement au nord de la terre appelée par Wilkes « Termination land », et même plus près que Wilkes lui-même, quand il y arriva de l'est. Mais l'explorateur allemand, non plus que les savants du « Challenger », qui sont arrivés par l'ouest dans ces mêmes parages, n'ont rien vu de positif qui permit de confirmer les dires de Wilkes, sauf une impression, trop vague pour être érigée en affirmation scientifique, qu'une terre pouvait se trouver là, sous ces montagnes de glace aux arêtes uniformes, et qui ressemblaient en effet à des montagnes véritables. Les sondages opérés ont, de leur côté, montré que le fond de la mer s'élevait graduellement vers le sud, mais d'une manière trop insensible pour qu'on pût en conjecturer le voisinage d'une terre.

En s'avancant vers l'ouest, le « Gauss » entra dans une mer moins encombrée de masses de glaces, et, le 18 février, il put sérieusement cingler vers le sud. Au bout de quatre jours de navigation, le 22 février, une côte encore inconnue fut signalée à l'horizon. C'est en vue de cette terre, dont il n'était pas possible de s'approcher, que le navire fut installé pour prendre ses quartiers d'hiver, par 66°2' de latitude Sud et 91°8' de longitude Est. La position était si sûre qu'il resta à l'abri des mouvements des glaces jusqu'au 8 février 1903, date de son dé-

part vers le nord. D'après M. de Drygalski, la sûreté de cette position aurait eu pour cause la structure du fond de la mer où le navire avait jeté l'ancre, fond absolument plat et d'une profondeur de 300 à 400 mètres, s'élevant graduellement vers le sud, jusqu'à 200 mètres de profondeur. Vers l'ouest, cette profondeur n'était plus que de 119 mètres à 6 kilomètres du « Gauss », ce qui permettait aux masses de glaces de reposer directement sur le fond de la mer et par là de rester dans une position absolument stable. En outre, comme le vent souffla constamment de l'est, il n'y eut ni grandes perturbations atmosphériques, ni mouvements violents de la mer sur les masses glaciaires qui la réunissaient.

La terre découverte par le « Gauss » fut baptisée Côte Guillaume II; elle formait une grande baie qui ajoutait à la stabilité des glaces entourant le navire. Cette baie reçut le nom de Pozadowsky, tandis qu'un cône volcanique et libre de glace, qui se dressait dans le sud, à une hauteur de 366 mètres, fut appelé le Gaussberg.

Le rapport de l'explorateur s'étend ensuite sur les particularités de l'hivernage. Des tempêtes de neige, qui durèrent du 20 au 26 avril, ensevelirent les ateliers de forge, les chenils et autres installations établies sur la glace. Les chiens furent sauvés à grand-peine, et beaucoup d'outils et d'instruments furent perdus. Par bonheur, le navire, solidement ancré, offrait aux hivernants un asile assuré, où la température était si supportable sous l'épaisse couche de neige qui ensevelissait le pont, que le plus souvent on se borna à chauffer à l'anthracite les deux carrés des officiers et des matelots. Les jours de beau temps, on fit des ascensions de 500 mètres en ballon captif pour prendre des photographies de la région désolée qui s'étendait à perte de vue, ainsi que quatre longues excursions en traîneaux, à intervalles plus ou moins longs. La période de mai à septembre 1902 fut marquée par des tempêtes de neige, qui contraignirent la petite colonie à rester à l'intérieur du navire, occupée à des travaux sédentaires. Du reste, la santé générale se maintint excellente.

A partir de septembre, on put reprendre les courses en traîneaux. De décembre 1902 au 8 février 1903, les glaces commencèrent à s'ouvrir et les explora-

teurs s'attendirent d'un jour à l'autre à se voir délivrés. Dans cette dernière partie de l'hivernage, il eût été dangereux de s'aventurer sur la glace à quelque distance du navire, et c'est alors que les skis norvégiens furent surtout utiles. Les attelages de chiens durent être portés de sept à onze par traîneau, et encore, plus d'une fois, une ou plusieurs de ces bêtes plongèrent-elles dans des crevasses, subitement formées. Pour activer la débâcle et délivrer le navire, les matelots du « Gauss » se mirent à l'œuvre avec pioches, pics, dynamite, etc., afin d'entamer une couche de glace de 5 1/2 mètres d'épaisseur : travail pénible que, par bonheur, facilita l'action des éléments, la grande dislocation des glaces polaires. Le 8 février 1903, avant qu'on eût le temps de rentrer dans le navire tout ce qu'on avait installé sur les champs de glace d'alentour, la formidable ceinture qui immobilisait le navire se disloqua tout à coup, la grande crevasse qu'on avait essayé de créer artificiellement s'élargit en canal suffisant pour permettre au navire de s'élaner vers la mer libre et, à 7 heures du soir, le « Gauss » se mit en mouvement au triple hurra de l'équipage. Mais le 9, le passage se referma devant le navire, qui se vit de nouveau immobilisé jusqu'au 16 mars, malgré tous les efforts qu'on fit pour rompre la glace. Le 16, le navire put reprendre sa marche vers le nord, non sans courir encore de grands dangers de la part de masses glaciaires qui menacèrent de l'écraser entre elles. Le 8 avril en particulier, une tempête le précipita contre un iceberg en équilibre instable.

Enfin, le 9 avril, le « Gauss » sortit définitivement des glaces et cingla droit au nord, dans la direction du Cap. Le 12 avril, on perdit de vue la dernière glace flottante; le 19, on longea la côte est des îles Kerguelen; le 26, on mouilla à l'île Saint-Paul pour y poursuivre quelques travaux scientifiques. Le 27 avril, le « Gauss » passait en vue de la Nouvelle-Amsterdam. Le 11 mai, un premier navire fut signalé à l'horizon et les explorateurs saluèrent avec enthousiasme cette première sentinelle du monde habité. Le 31 mai, on touchait à Port-Natal où M. de Drygalski remettait au consul allemand, à l'adresse du gouvernement, son premier télégramme annonçant son heureux retour.

Des lettres privées, que publient des journaux allemands, ajoutèrent à cette analyse certains détails intéressants.

Le vent d'est qui ne cessa de souffler pendant l'hivernage, rendit les travaux de l'expédition fort pénibles et même périlleux, surtout entre mai et août.

Les explorateurs avaient créé sur la glace, à une certaine distance du navire, une station météorologique, un observatoire astronomique, deux stations pour mesurer les variations de température de la glace et de l'eau de mer; enfin, ils avaient foré deux trous dans la glace pour leurs travaux biologiques. Mais les tempêtes de neige qui se succédèrent sans interruption pendant quatre mois, nécessitèrent de la part de tout le monde de véritables actes d'héroïsme. Tantôt c'étaient les thermomètres enregistreurs que la tempête avait enlevés et qu'il fallait absolument retrouver; tantôt c'est un matelot qui s'égaraient bien qu'il ne fût qu'à une quarantaine de mètres du navire parce qu'il avait lâché le précieux câble qui seul permettait de faire quelques pas sans danger sur la glace — du navire à chacun des postes scientifiques, couraient ainsi des câbles sans lesquels on eut erré dans la nuit, la neige, la tempête et la glace chaotique, sans rien voir, ni entendre ni se faire entendre à dix pas ! Or, les observations magnétiques exigeaient quatre fois par jour la présence des savants; la cabane servant d'observatoire astronomique demandait au moins une visite quotidienne pour rectifier la marche des chronomètres.

La quatrième des excursions en traineau eut pour objectif le Gaussberg, dont la noire coupole volcanique émergeait des glaces. Les explorateurs parvinrent au pied de la montagne et même en firent l'ascension, comme l'annonce laconiquement d'un seul mot, dans une lettre privée, l'un des savants de l'expédition. Que de récits sensationnels nous promettent ces brèves premières nouvelles !

En revanche, si l'expédition antarctique elle-même ramène en Europe tous ses membres en bonne santé, la science a à déplorer la mort du Dr Erzunpagen, le savant météorologue qui poursuivait aux îles Kerguelen, une mission scientifique. Il a succombé aux atteintes du terrible béri-béri.

C. B.

## Je veux du bonheur

—o—

Le possesseur d'un riche domaine, Jacques Trahec, était libre-penseur. Il avait au cœur la haine, une haine féroce, implacable pour la religion catholique et ses ministres. Sa bibliothèque contenait tout ce que la négation a produit de plus cynique, de plus blasphématoire. Il était abonné à toutes les publications consacrées à la propagation de l'athéisme, et la seule vue d'un bon journal l'outrait.

Trahec avait la rage du prosélytisme. Il endoctrinait ses domestiques, ses fermiers, ses villageois, ses voisins; il déblatérerait devant eux contre les prêtres; il niait Dieu; il riait du Christ et de l'Évangile. La propagande portait ses fruits.

Un jour, un des fermiers de Trahec fut surpris forçant la caisse de son maître, laquelle contenait quelques billets de mille francs.

Le voleur fut appréhendé. Comme les gendarmes liaient les mains du misérable et s'apprétaient à le mener à Vannes, Trahec, au milieu d'un groupe de paysans, s'écria tout haut :

— Il est bienheureux que la loi atteigne les gens qui déshonorent ainsi leur pays !

A ces mots, le voleur releva brusquement la tête. Son regard atone devint ardent :

— Monsieur, dit-il avec un geste plein d'insolence, ce n'est pas à vous de venir prêcher ici, ne le savez-vous pas ?

— J'ai le droit de te condamner, mauvais drôle, et j'en userai, répartit M. Trahec, outré de tant d'impudence.

— Et moi je vous clouerai la bouche, riposta le voleur. Voyez-vous cet homme-là. C'est lui que vous devriez prendre et non pas moi. Voilà celui qui est la cause de mon malheur.

— Tais-toi, misérable idiot ! s'écria Jacques Trahec, exaspéré.

— Je ne me tairai pas; j'ai été un honnête homme, Monsieur, tant que j'ai cru en Dieu; je m'étais résolu à n'être qu'un pauvre ouvrier, vivant tant bien que mal de mon travail en ce monde. Mais vous m'avez ôté ces idées par vos paroles, vos exemples, vos papiers imprimés.

J'allais le dimanche, écouter dans la ville des blagueurs qui, comme vous, m'ont dit que le prêtre était l'ennemi du peuple, qu'il n'y avait pas de Dieu ou que s'il y en avait un il ne s'occupait pas de nous ; que l'autre vie, enfin, c'était des bêtises.

— Et quel rapport cela a-t-il avec ton vol, misérable ? demanda Jacques Trahec.

Le visage livide du voleur s'empourpra.

Quel rapport ! ricana-t-il. Est-ce à vous, homme éduqué, à le demander à un idiot comme moi ? Monsieur, s'il n'y a pas d'autre vie, s'il n'y a pas de Dieu, si nous ne sommes que matière, je refuse de manger toute ma vie des pommes de terre malades, entendez-vous ? Je ne veux pas rien que de la peine et des sueurs ! Je veux me reposer, je veux la vie belle, bien boire, bien manger, bien rire, bien m'amuser, voyez-vous ! Enfin, tout comme vous et les vôtres, je veux du bonheur !

Et la voix du voleur avait des intonations terribles.

Jacques Trahec se tut, terrifié. Que pouvait-il répondre ? Que peuvent répondre, à leur tour, ceux qui, par leurs exemples, leurs écrits ou leur influence arrachent du cœur du travailleur la croyance en Dieu et les espérances d'une vie meilleure ?

BLOUNT

## La question du Congo

On écrit de Bruxelles à la *Croix* :

Une personnalité du monde politique belge n'appartenant pas au parti catholique et qui est très connue pour son dévouement au Roi et à l'œuvre congolaise vient de nous faire des déclarations importantes au sujet de la question du Congo. Nous ne pouvons évidemment nous en porter garant, mais leur source même nous autorise à les croire fondées.

Tout ce qui touche au Congo intéresse la France, celle-ci ayant un droit d'option au cas où la Belgique n'annexerait pas le Congo à la mort du roi Léopold.

Voici ce que nous a dit, en substance, notre éminent interlocuteur.

« Si le gouvernement britannique, à la suite de la campagne menée dans l'opinion, dans la presse et aux Communes anglaises, a adressé une note aux Puissances signataires de l'Acte général de la Conférence de Berlin, et si cette note semble être prise en sérieuse considération par ces Puissances, ce n'est pas, comme certains l'imaginent, parce que ces gouvernements sont hostiles au Congo.

« Les prétendues atrocités et les prétendues violations de la liberté du commerce ne sont en définitive qu'un prétexte qui fournit au monde diplomatique l'occasion souhaitée de dénouer une situation que les gouvernements trouvent difficile et délicate.

« D'après eux, l'heure est venue de mettre fin au pouvoir personnel du Roi-Souverain et d'obliger la Belgique à se prononcer au sujet de la reprise du Congo.

« C'est là toute la raison de l'attitude actuelle des Puissances.

« Vous n'ignorez pas, en effet, que la situation particulière du Congo crée souvent aux chancelleries de grosses difficultés. D'abord, l'Etat Indépendant n'a pas d'agents diplomatiques, et lorsqu'un gouvernement s'avise de s'adresser discrètement à un ministre plénipotentiaire belge, celui-ci se hâte d'excuser de son incompetence. Les gouvernements étrangers doivent donc entrer en communication directe avec la secrétairerie d'Etat du Congo installée à Bruxelles, ou plutôt avec le roi Léopold lui-même, qui entend traiter directement toutes les questions un peu graves qui intéressent ses possessions africaines. Vous comprenez combien, dans ces conditions, les rapports doivent être empreints d'embarrassantes réserves ! Les Puissances veulent donc mettre fin à ce régime.

« Elles préfèrent, au surplus, que la question de la reprise soit agitée et résolue du vivant du Roi, car, à sa mort, des complications seraient à redouter.

« Croyez-m'en : c'est surtout sur ce sujet bien plus que sur celui des atrocités et des privilèges commerciaux, qu'ont roulé les entretiens que le roi Léopold a eus, ces temps derniers, avec les divers gouvernements et les nombreuses personnalités dont il a reçu ou auxquels il a rendu visite.

« Le Roi ne veut pas à l'heure présente

abandonner son pouvoir personnel. Il estime que la colonie n'est pas encore arrivée à un point de développement suffisamment avancé pour s'accommoder d'un régime autre que celui de l'autorité directe et personnelle. A-t-il tort ? A-t-il raison ? Il est difficile de se prononcer. En tout cas, le Roi ne veut pas de la reprise, et comme son caractère est inébranlable, les Puissances auraient fort à faire pour amener le triomphe de leurs idées. Rappelez-vous la façon dont le Roi, il y a deux ans, désavoua M. Beernaert qui proposait à la Chambre de voter la reprise du Congo. M. Beernaert jouissait cependant jadis, lorsqu'il était premier ministre, de toute la confiance du Souverain, et son dévouement à l'œuvre congolaise a été sans limites.

» Toutefois, le Roi veut éviter les conséquences fâcheuses d'un échec possible. C'est pourquoi il fait déposer un projet de loi organisant le régime des futures colonies de la Belgique. Nous ne serons donc pas pris au dépourvu si la diplomatie du Roi se brise contre la volonté des Puissances. »



## ROLLAND

ou

### les aventures d'un brave

(Suite)

#### CHAPITRE XV

#### Un Lapin de 25 Francs

Nous étions revenus à Tlemcen, et l'on nous avait envoyés en expédition pour contraindre quelques villages à payer le tribut.

Depuis que les arbigos étaient persuadés par les torгноles que nous leur avions distribuées qu'ils ne pouvaient pas nous avoir en bloc pendant le jour, ils cherchaient à nous pincer en détail en pleine nuit, les traitres; et il nese passait pas de semaine qu'une sentinelle perdue ne fût poignardée, enlevée au crochet. C'était pas gai, camarades, et cela donnait à réfléchir aux plus malins.

J'aurais bien voulu savoir comment ces

moricauds opéraient; mais, étant clairon, je devais rester au poste; ça me chiffonnait. Je roulais dans ma boule un moyen de me payer ce luxe. Je ne le trouvais pas, mais il vint tout de même ce moyen-là : il avait la figure d'un jeune blaireau nouvellement débarqué, qui tenait diablement à conserver ses os pour les rapporter au pays. Son numéro d'ordre l'avait favorisé d'une faction pendant la nuit, et il avait la peur au ventre.

Il me conta son affaire: — Voyez-vous, Rolland, qu'il me dit, j'ai là quelque chose sur mon estomac qui m'avertit qu'il m'arrivera malheur. Et il pleurait, ce chérubin !

Ma foi, Rolland, mon garçon, que je me dis, voilà le moyen tout trouvé de t'offrir le plaisir d'une faction de nuit, sans compter que tu ne causeras pas de peine au poulet; tu feras ainsi d'une pierre deux coups. — Faut paste lamenter comme ça, mon petit canard, que je lui dis; je vais tâcher d'arranger la chose. — Oh ! bien vrai, qu'il me dit. — Puisque je te l'assure, et je file.

Je vais trouver le sergent et lui demande la permission de prendre la place d'un camarade qui avait un bouleversement de boyau pour avoir avalé des figues de Barbarie. Le sergent se fait tirer l'oreille. J'insiste. Il consent. Je rapporte la réponse au poulet qui lève de plaisir sa crête comme un jeune coq. Et à minuit me voilà placé en sentinelle. Dès que je fus seul, je fis une petite reconnaissance des lieux. L'endroit où je me trouvais, ne me dit rien qui vaille. C'était sur la hauteur et on pouvait m'apercevoir de loin de la rive opposée. Je descends dans le fond du ravin où se trouvait un sentier et de là, à la clarté des étoiles, je me mets à compter une à une les broussailles de la côte. Me trouvant dans l'ombre, je n'étais pas aperçu.

Il y avait déjà quelque temps que j'étais blotti, quand j'aperçois une broussaille de plus que celles que j'avais comptées. Au bout de quelques instants, je vois un buisson s'agiter et se rapprocher de plus en plus de moi. Attention, Rolland, que je me dis, il y a ici une manigance du diable. Je m'arrête, et je regarde à m'arracher les prunelles. Tourné ! c'était le buisson qui marchait, et je vois deux quinquets qui me reluquent à travers la broussaille. Ah ! pour le coup, camarades, je vous l'avoue, j'eus froid à

la racine des cheveux. Se battre en plein jour sous l'œil des chefs et des amis, c'est pas malin, mais là pendant la nuit se trouver seul en face d'un ennemi, et sans savoir seulement quel ennemi...

Fallait pas hésiter cependant : je me remis vite sur mes aplombs, je fis mon signe de croix, — c'est de règle pour moi, vous savez, quand je suis en danger, — et, ma foi j'envoie mon prunceau au hasard dans la direction des quinquets. Le buisson fait un saut de carpe, puis plus rien. Je vais voir, que je me dis : c'est une hyène que j'ai tué pour sûr. Ah bien oui, c'était un grand dépendu d'arbigo qui était sur le flanc...

Les hommes du poste ayant entendu mon coup de feu, avaient pris les armes et avaient couru à mon secours, naturellement. Ils étaient à l'endroit où l'on m'avait mis en faction et, ne m'y trouvant pas, j'entendais qu'ils disaient : Rolland a été tué et enlevé, satanés moricauds ! « Petit bouhomme vit encore, que je leur crie, » et ils courent de mon côté. Le sergent gronda bien un peu ; il me reprocha même vivement de ne pas avoir conservé mon poste ; mais quand il eût vu le gibier, il se calma bien vite...

Le lendemain, Cavaignac me fit appeler.



**Le général Cavaignac**

— Eh bien, qu'il me dit, on a donc tué un lapin cette nuit ?

— Oui, mon général.

— Tu sais que ça vaut 25 francs.

— Vingt-cinq francs, que je dis ? comme les loups chez moi ?

— Absolument. Ces lapins-là, ici sont aussi dangereux que les loups dans ton

pays ; donc autant de cette sorte, tués la nuit, autour du camp, autant de 25 francs. Tiens, mon brave, va boire à ma santé. Et il me mit dans la main cinq pièces de cent sous.

Je sortis fier comme un coq. « Le roi n'était pas mon cousin » à cette heure. Tout de même, je n'oubliai pas les cama-

rades. J'allai *illico* leur rincer le bec. Turelure jubilait: Et dire que j'ai dressé ce poulet-là, qu'il disait; quel luron ça me ferait, si ça savait tant seulement boire l'absinthe! Que voulez-vous, camarades, la perfection n'est pas de ce monde, comme dit le fourrier de la quatrième du trois: — A la santé de l'arbigot et à la tienne tout de même, Rolland. Et il avala son verre et le mien...

Nous revînmes de nouveau à Tlemcén pour, bientôt, faire des expéditions de-ci de-là et tenir dans l'ordre les tribus qui se remuaient...

Nous étions occupés à cette vilaine besogne, quand les Arabes, les traîtres, vinrent nous demander protection contre Abd-el-Kader, qui, disaient les gueux, voulait les écraser, parce qu'ils refusaient de le suivre. L'on nous dirigea aussitôt sur Sidi-Brahim...



## BIOGRAPHIE

# JULES SIMON

1814-1896

Est-ce qu'il n'est pas un peu tard pour parler encore de Jules Simon, dont la statue fut inaugurée le mois dernier à Paris?

Jules Simon a attendu sept ans la statue que ses admirateurs et ses amis lui promirent au lendemain de sa mort. Enfin, le marbre qui fait revivre ses traits, œuvre estimable du sculpteur Denys Puech, s'élève, à deux pas de la Madeleine, au milieu du Paris le plus élégant, au pied de la maison que le philosophe habita cinquante ans.

La République devait bien les honneurs publics qu'elle a tardivement décernés à cet ancien membre du gouvernement de la Défense nationale, au ministre qui assura la liberté des élections de 1871, à l'homme d'Etat qui compte, certainement, parmi les fondateurs du régime, à plus juste titre que beaucoup d'autres!...

M. Jules Simon ne fut jamais de nos amis. Nous avons admiré son éloquence et son érudition; le charme de ses œuvres, presque innombrables, nous a souvent

séduit. Mais il était trop ondoyant et trop divers; mais il était trop souple; mais il s'accommodait trop aisément de principes qui ne furent jamais les nôtres.

Sa philosophie, très spiritualiste, faisait trop bon marché des doctrines catholiques qui nous sont chères. Il fut surtout panthéiste.

Nos dogmes sont révélés. Ils s'imposent à notre foi. Et nous avons du «devoir» une conception tout autre que celle qui fut la sienne.

Pour nous, le devoir est écrit, du doigt de Dieu même, dans le Décalogue et dans les lois de la sainte Église, par les Apôtres et par leurs successeurs. — Du reste, à y réfléchir, même légèrement, qui n'aperçoit qu'en effet tout le devoir est là?

Mais, ces réserves qui, naturellement, s'imposent à toute âme catholique, ne sont pas pour nous empêcher de saluer de nouveau, avec le respect qui convient, la mémoire très honorable et très honorée du membre de l'Académie française, de l'universitaire, de l'écrivain, du penseur, de l'orateur, de l'homme d'Etat, du journaliste, qui vient d'être glorifiée!

Si tous les dirigeants de la troisième République avaient ressemblé à cet homme aimable, à ce modéré, véritablement épris de la vraie liberté, qui la voulait pour lui-même et rêvait de l'assurer à tous, il y a longtemps que cette République ne serait plus discutée et que l'union de tous les partis se serait faite à son ombre.

### Ses débuts

M. Jules Simon, qui naquit à Lorient le 31 décembre 1814, était d'origine bretonne. Son véritable nom était Jules Suisse. Et c'est sur un désir de Victor Cousin, qu'il suppléait à la Sorbonne, qu'il changea ce nom pour celui qu'il a su rendre illustre et que l'histoire lui gardera.

Il était fils d'un très petit négociant, dont les affaires ne réussirent pas, et que la ruine jeta presque dans la misère. Il s'en fallut alors de bien peu que les espérances du pauvre petit Breton fussent à jamais brisées. On voulut le mettre en apprentissage chez un horloger. Il supplia. On se saigna aux quatre veines. On emprunta le prix des rétributions scolaires. Et les études premières purent être achevées à Lorient, puis à Vannes.

— Enfin, il vint à Paris. Il étudia sous Cousin, qui le remarqua, se l'attacha, et abusa de la bonne volonté et du persévérant travail du jeune lauréat. Cousin fit traduire à son disciple préféré plusieurs ouvrages grecs qu'il eut l'effronterie de signer de son unique signature !.... Jules Simon, tout doucement, s'en consola en répétant comme Virgile : *Sic vos, non vobis, mellificatis apes !....* Cousin, tout philosophe qu'il se piquait d'être, fut le plus avide des mortels. Il se fit suppléer à la Sorbonne par son disciple, docteur déjà connu, et osa lui offrir 83 francs seulement par mois !.... C'était assez pour tout juste ne pas mourir de faim ! Et Jules Simon a raconté plus tard, sans amertume, mais non sans quelque légitime ironie, comment il ne disposait alors que de 15 sous par jour pour satisfaire son appétit d'adolescent !

Jules Simon eut ainsi une jeunesse très pauvre. Il fit l'expérience de la « misère en habit noir ». Il la subit avec la plus noble dignité et le plus admirable courage. Et le même homme qui, aux dernières vingt années de sa vie, avait pu réunir une bibliothèque personnelle de plus de 18,000 volumes, fut longtemps réduit à n'utiliser que des livres des bibliothèques publiques et de ceux qu'il feuilletait en courant sur les quais, aux étalages des bouquinistes !

Les jours douloureux n'agrippèrent pas cette nature forte et charmante; et quand vint pour lui le déclin des ans, Jules Simon se plaisait à dire comment l'homme que presse l'ardeur d'apprendre et de savoir peut y réussir en dépit de tous les obstacles.

### Son œuvre

Les orateurs les plus qualifiés ont fait remarquer combien merveilleuse fut la ténacité au travail et la fécondité littéraire de cet écrivain, de ce professeur, de ce journaliste dont l'œuvre est immense. Il a collaboré pendant cinquante ans à tous les journaux qui ont eu ou qui ont encore un nom. Il était à peu près aveugle quand, à 79 ans il dictait encore ces délicieux « Billets du matin » qu'il envoyait régulièrement au *Temps*. Aucun journaliste n'a honoré davantage et plus longtemps le devoir professionnel.

En 1851, M. Jules Simon, était titulaire à la Sorbonne, de la chaire de morale. Le 9 décembre, au lieu de « faire une leçon »,

il voulut, dit-il, « donner un exemple ». Et il critiqua avec une âpre violence le coup d'Etat qui pourtant, arrachait la France à l'anarchie. Ne jugeons pas cet acte. Ces temps sont déjà trop loin de nous pour qu'il soit facile d'être bien juste à leur égard !.... M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, demanda l'arrestation du professeur. — « Non, répondit le prince Louis-Napoléon; non, révoquez-le; mais ne l'arrêtez pas ! »

Il serait trop long de dire même en un très bref raccourci, la biographie de M. Jules Simon. En voici seulement quelques traits.

En 1863, il entre au Corps législatif et apporte aux Cinq l'appui de son caractère, de ses principes et de son éloquence. Il avait publié *Le Devoir, La Religion naturelle, La Liberté de conscience*, trois ouvrages de haute philosophie morale. Puis il donne *l'Ouvrière* où, comme l'a très bien dit M. Deville, « il ouvrit son cœur entièrement devant les misères et les injustices sociales, et où il montrait en même temps la nécessité d'assurer, avec la régularité du travail, la dignité du foyer des travailleurs. » — Il y a certainement plus d'un rêve et plus d'une utopie dans ces œuvres; mais ce sont rêves et utopies d'une âme généreuse.

M. Paul Deschanel, parlant ensuite au nom de l'Académie française, a loué dans un admirable discours l'écrivain et le penseur et particulièrement l'homme d'œuvres, de toutes les œuvres sociales qui ont trouvé en Jules Simon ou « un parrain ou un bienfaiteur ». C'est ainsi que ce philosophe, cet écrivain, cet académicien, cet homme d'Etat fut l'âme et le conseil et souvent le protecteur puissant de « l'Association Philotechnique, de l'Alliance française qui répand dans le monde, avec notre langue, le rayonnement du génie français ». M. Jules Simon est à « l'Union des sports pour développer avec l'énergie du corps la virilité intellectuelle; il s'intéresse constamment à l'œuvre des « Habitations à bon marché », à celle de l'« Hospitalité de nuit », à celle de l'« Assistance par le travail », où il rencontre le plus généreux des hommes, le comte Léonel de Laubespin; il est au « Patronage des libérés », à la « Ligne contre la licence des rues », au « Sauvetage des naufragés », au « Sauvetage de l'enfance ».... Où n'est-il pas... où il y a du bien à faire?... A toutes ces

œuvres, il apporte sa plume, sa parole, sa bourse, son cœur... Et quand la vie politique lui a fait de plus larges loisirs, il écrit un livre superbe: *Dieu, Patrie, Liberté*, qui passe pour un chef-d'œuvre, où nous n'approuverions pas tout, mais où nous admirons la forme la plus achevée de la langue française.

### Le ministre

Nous n'insisterons pas sur le rôle politique de M. Jules Simon. Nous avons dit qu'il fut de ceux qui voulaient la République aimable avec la pensée de la faire aimer de tous. Il nous plaît de le répéter.

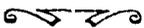
Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, il savait accueillir le personnel enseignant, les évêques et les prêtres avec tant d'aménité, tant de grâce et de courtoisie que tous se retiraient ravis de ses audiences. Il savait aplanir toutes les difficultés. Il avait, par excellence, le tact, le flair et le doigté qui conviennent à cette haute fonction. Il avait à un degré éminent le sens des nuances, il savait parler à chacun le langage à la fois le plus aimable, le plus droit et aussi le plus ferme. Ses relations avec le Saint-Siège, avec le nonce apostolique, avec les cardinaux et les évêques de France étaient si correctes, si pleines de sincérité, de bienveillance, de charme et de séduction qu'un jour on entendit, dit-on, Mgr Dupauloup s'écrier: « M. Jules Simon sera cardinal avant moi! » Le propos n'est peut être qu'un mot. Il est d'ailleurs assez fin pour avoir mérité d'être conservé.

Mais il est temps de finir, — et nous finissons à regret, car le sujet est de ceux qui sans peine retiennent l'attention.

Au temps malheureux où nous sommes il est utile de rappeler que Jules Simon fut un des plus énergiques défenseurs de la liberté de l'enseignement. Il la voulait, cette liberté, comme il voulait toutes les autres. Il combattit de toutes ses forces le trop fameux article 7. C'est à nos yeux un de ses plus beaux titres de gloire.

Et nous nous surprenons à formuler ce vœu: que parmi les disciples de ce maître vénéré se lève enfin un vengeur de cette liberté qu'il aima tant !.....

E'LLICK.



## Carnet Musical

—o—

### Communiqués

—o—

Le violoniste Jean ten Have donnera le 4 novembre, à la Grande Harmonie, à 8 1/2 heures du soir, un récital qui promet d'être intéressant. Au programme, Hændel, Bach, Beethoven, Rasse, Ysaye, Sinding. J. ten Have n'est pas un inconnu à Bruxelles. Sorti brillamment de l'école d'Ysaye, son maître le fit entendre à l'un de ses concerts, où il fut très applaudi.

\* \*

M<sup>me</sup> E. Birner a rouvert le 1<sup>er</sup> octobre son école de chant, 28, rue de l'Amazone, quartier Louise. Travail spécial pour voix malades. Répertoire théâtral, concert et salon.

\* \*

#### Les concerts :

Les 18 novembre, 18 décembre et 27 janvier, trois séances du QUATUOR ZIMMER, à la Salle Allemande.

Les 25 novembre et 2 décembre, récitals de piano de M. Martinus SIEVEDING, à la Grande Harmonie.

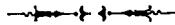
Le 13 décembre, concert de bienfaisance, donné par l'œuvre de la CROIX VERTE à la Grande Harmonie.

Le 23 décembre, séance de piano, par M<sup>lle</sup> GIROD, à la Salle Erard.

Le 14 janvier, séance extraordinaire donnée à la Grande Harmonie, par M<sup>lle</sup> Marguerite BONHEUR, pianiste, avec accompagnement d'orchestre.



## Memento culinaire



### Dîner de Famille

*Pot-au-feu julienne*

*Grives au genièvre*

*Macaroni gratin*

*Choux à la crème — Dessert*

\* \*

MACARONI ET CHOU-FLEUR AU GRATIN.  
— Prenez un beau gros chou-fleur, séparez-le en quelques fleurs et mettez-le cui-

re à grande eau salée. Piquez les tiges à l'aide de la fourchette pour vous assurer du degré de cuisson, et quand elles sont tendres mettez le chou-fleur égoutter dans la passoire.

Dans cette même eau vous mettez cuire une demi-livre de macaroni.

Disposez dans un plat allant au four d'abord le macaroni, que vous mettez au milieu dans le fond du plat et que vous entourerez et recouvrirez des fleurs du chou-fleur.

Faites ensuite une bonne sauce blanche que vous pouvez préparer pendant la cuisson du macaroni en maniant un bon morceau de beurre avec une cuillerée de farine, mouillés avec un verre de lait ou de crème. Salez, poivrez, mettez un filet de vinaigre et le fromage râpé dont vous réservez une petite partie.

Il faut prendre un quart de livre de gruyère et autant de fromage de parmesan.

Liez la sauce avec deux jaunes d'œufs et versez-la par-dessus le chou-fleur, puis, saupoudrez du reste de votre fromage râpé. Parsemez encore de quelques petites noisettes de beurre frais et faites gratiner au four très chaud.

\* \*

**SAUCE MOUSSEUSE AU CHOCOLAT.** — Faites dissoudre deux tablettes de chocolat dans un quart de litre de lait, versez bouillant et peu à peu, sur quatre jaunes d'œufs et un œuf entier, en ayant soin de fouetter la sauce sur un feu doux; la sauce doit être bien chaude, liée, mais évitez qu'elle ne bouille. Incorporez au dernier moment un blanc d'œuf fouetté en neige ou deux cuillerées de crème fouettée.

TANTE LOUISE.



## Le coin des rieurs

.. . . .

— Dites donc, monsieur, croyez-vous au diable ?

— Oh ! madame, je l'ai si souvent tiré par la queue...

\* \*

Leçon de grammaire. — Le professeur : Quand on veut mettre un nom au pluriel, on ajoute un s. Voyons si vous avez com-

pris. Elève Boireau, quel est le pluriel de piton ?

— Piston, M'sieu.

\* \*

Un prévenu est condamné par le tribunal correctionnel, qui s'est montré très indulgent à son endroit :

— Eh ben ! v'là un bon tribunal, dit-il; j'y reviendrai !

\* \*

Entre fiancés. — Elle : Quelle joie ce sera pour moi d'être la confidente de tous vos ennuis et de toutes vos peines !

Lui : Des peines, mais je n'en ai point !

Elle : Rassurez-vous, quand nous serons mariés, vous en aurez !

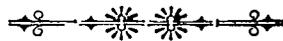
\* \*

En visite :

Un Monsieur à Madame :

« Vous avez là, Madame, une jolie pendule... C'est Andromaque, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, Monsieur, c'est en bronze. »



## RÉCRÉATION

— 0 —

### Enigme

Je suis unique en mon sort,  
Admirez la bizarrerie ;  
On m'enterre pendant ma vie,  
On ne le peut après ma mort.

### Problèmes gais

1. — Quand peut-on manger un bateau [ à vapeur ?
2. — En quel pays trouve-t-on le plus de [ pois ?
3. — En quoi un mouton diffère-t-il d'un [ employé ?

### Réponses au dernier numéro

La réponse à la charade est : *ta-lent*.

### Problèmes gais

1. — Les lits des fleuves.
2. — Pour le coiffeur.
3. — Le fossoyeur.

## LIVRES ET REVUES

—0—

## I. — LES LIVRES

LES JÉSUITES & LES HUMBLÉS, par le P. AUGUSTE BELANGER, de la Compagnie de Jésus. Un vol. in-12 de 256 pages, avec deux gravures. Librairie VICTOR LECOFFRE, rue Bonaparte, 90, Paris.

D'après leurs adversaires, les Jésuites s'occuperaient presque exclusivement des riches, très peu des pauvres. . . des humbles, comme parle le poète.

Est-ce exact ?

C'est ce que l'auteur examine :

Dans l'histoire d'abord. Fondateurs, saints, hommes illustres de la Compagnie de Jésus, sont tour à tour étudiés à ce point de vue : ont-ils aimé les pauvres ?

Puis, venant au présent, on nous promène à travers une foule d'œuvres, très intéressantes, en faveur des « humbles », fondées, inspirées, aidées par des Jésuites.

Le récit est semé d'anecdotes, de traits charmants, de citations gaies ou touchantes, qui ont l'heureuse fortune de n'être pas de simples fioritures, des arabesques appliquées. — Non. Ces éléments anecdotiques s'engagent tout naturellement dans la trame de la démonstration et constituent des documents de premier ordre sur la psychologie charitable de la célèbre Compagnie.

C'est pourquoi il est à lire, ce petit livre rapide, vivant, enlevé ; c'est assurément une pièce importante dans le procès perpétuellement pendant, entre les Jésuites et leurs ennemis.

## II. — LES REVUES

COURRIER DU LIMBOURG. — *Hebdomadaire*. — Tongres. Prix : 5 fr. par an.

LE MESSAGER DES AMES DU PURGATOIRE. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : Le mois d'Octobre et le Rosaire. — Mon oncle! Bellart. — Une vocation entravée. Etc. — Bruxelles. Prix : 2 fr. par an.

LA FRANCE CHRÉTIENNE. — *Hebdomadaire*. — Paris. Prix : 8 fr. par an.

LA ROSA DEL PERU. — *Mensuel*. — Août 1903 El patriarca predicador. — Flores del rosario. — Flor de América. — Eso engorda. Etc. — Arequipa. Prix : 6 fr. par an.

LA BELGA SONORIO. — *Mensuel*. — Septembre 1903 : A travers le monde espérantiste — L'exposition espérantiste d'Anvers. Etc. — Bruges. Prix : 2 fr. 50 par an.

LE SOUVENIR. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : Concours littéraire. — Poésie et journalisme. — Ballade pour un album. — Un tour de France. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

LE MESSAGER DU S. SACREMENT. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : Nos devoirs eucharistiques. —

Le prisonnier délivré. — La Sainte Messe. Etc. — Bruxelles. Prix : 1 fr. 50 par an.

LA CORPORATION. — *Hebdomadaire*. — Paris. Prix : 10 fr. par an.

LE MONITEUR DES FINANCES. — *Quotidien*. — Bruxelles. Prix : 10 fr. par an.

BULLETIN DE L'AUTONOMIE. — *Bi-Hebdomadaire*. — Sophia (Bulgarie).

REVUE DES POÈTES. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : Un jeune : Gabriel Nigond — Poésies. — La vie poétique. — Bibliographie. — Paris. Prix : 6 fr. par an.

LA VÉRITÉ SUR LE CONGO. — *Mensuel*. — Septembre 1903 : Une opinion allemande autorisée sur la question congolaise. — L'union interparlementaire et le Congo. — Opinions françaises. — Comment les anglais civilisent. — Un point de droit. Etc. — Bruxelles. Le numéro : 25 centimes.

LE MONITEUR HORTICOLE BELGE. — *Bi-mensuel*. — N° 19 : Une maladie bactérienne du fraisier. — Le calcéolaire hybride. — Pêche rouge de mai. — Poires d'apparat. Etc. — N° 20 : Le primula obconica comme plante de parterre. — Choses et autres. — Villes arborées. — Le pêcher. Etc. — Bruxelles. Prix 3 fr. par an.

MODERNE KUNST. — *Bi-mensuel*. — N° 3 : G. Coquiou : Richard Wagner. — J. Oppen : Die Freundin. — H. Etcheverry : Im Liebesrausch. — R. Friese : Sichernder Hirsch. — O. Bierbaum : Ernte. — N° 4 : A. Villa : Kunstfreundinnen. — A. Bridgman : Nach dem Feste. — O. Damm : Schach dem König! — A. Braun : Ernestine Schumann-Heinck. — Berlin. Prix : 36 fr. par an.

LE PHILANTHROPE. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : L'office de la charité. — Echos. — A nos abonnés. Etc. — Bruxelles. Prix : 2 fr. par an.

LA PHOTO-REVUE BELGE. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : Procédé au charbon Fresson. — Un bon révélateur. — Produits Agfa. — Repiquage des épreuves. Etc. — Namur. Prix : 1 fr. par an.

KNEIPP - JOURNAL. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : L'anémie dans les villes. — La balnéation de fosses nasales. — L'amygdalite. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

DE BODE DER GELOOVIGE ZIELEN. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : Rozenkransmaand. — Terug uit het pensioonaat. — Een verhinderde roeping. Etc. — Bruxelles. Prix : 2 fr. par an.

TOURING-CLUB DE BELGIQUE. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : Louvain. — Questions douanières. — En Algérie. — Le Brabant pittoresque. — Au fil de la Semois. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

LE JOURNAL MUSICAL. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : Solitude (Ch. Mélangé). — Charmeuse (L. Braekman). — Bruxelles. Prix : 6 fr. par an.

LE MOIS SCIENTIFIQUE. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : La protection de la santé publique. — Economie rurale. — Nos chiens. Etc. — Paris. Prix : 1 fr. par an.

LECTOR.









# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

## Les magasins de S. Nicolas



J'ai rencontré hier mon amie Élise.

« Veux-tu, me dit-elle, que je t'raconte ce qui est arrivé ? »

— Qu'est-ce donc ?

— Une aventure extraordinaire. J'ai été chez saint Nicolas.

— Conte-moi cela ; ce sera pour tous mes petits amis.

— Eh bien voilà. J'avais été si sage que saint Nicolas me dit : « Monte sur mon âne, entre les deux paniers, je vais te conduire à mon grand magasin. »

J'avais un peu peur. La grande barbe de saint Nicolas m'intimidait ; mais il avait l'air si bon, si bon, que je m'enhardis et je m'approchai de l'âne.

Saint Nicolas l'appelle Martin et lui donne de temps en temps une carotte, une carotte de sucre.

Martin ne parle pas, sinon ce ne serait plus un âne, mais il se fait comprendre d'un regard.

Quand saint Nicolas eut parlé, Martin se tourna sur moi et sembla me dire : « Monte donc. »

Avec mes petites jambes ce n'était pas facile. Je me demandai comment j'allais m'y prendre quand tout d'un coup : Ouf ! je me trouve à califourchon entre les deux paniers.

Est-ce saint Nicolas qui m'a soulevée ? Je le pense ; toutefois je n'ai rien senti.

Nous voilà partis, saint Nicolas devant, nous derrière.

Tout d'abord j'osais à peine regarder saint Nicolas ; puis j'admirai ses grands cheveux blancs, son manteau de drap d'or, sa mitre couverte de pierres précieuses. Il marchait toujours sans parler.

Je me penchai sur les paniers ; ils étaient vides. Sans doute saint Nicolas allait les remplir.

Nous avions traversé déjà beaucoup de rues ; soudain Martin dressa ses oreilles et me regarda, comme pour dire : Attention. Voilà qu'il monte dans les airs, en trottinant toujours.

J'allais crier, demander à descendre, quand je m'aperçois que nous trottons sur un nuage et je me dis : « Puisque saint Nicolas ne se retourne même pas, je n'ai rien à craindre. » Malgré tout, je n'étais pas très à l'aise.

Nous allâmes ainsi bien longtemps, montant toujours, sur des nuages gris d'abord, puis blancs, puis roses, puis couleur de feu et nous arrivâmes devant une belle porte bleue avec des clous dorés qui s'ouvrit toute seule quand saint Nicolas fut devant.

Que c'était beau !

Sur des rayons sans fin s'étaient étalés des milliers de poupées de toutes grandeurs et de tous les costumes. De l'autre côté, des polichinelles et des soldats de plomb comme mon frère Léon n'en a jamais vu.

Et ce n'était pas le plus beau. Saint Nicolas me conduisit...

— Toujours sur l'âne ?

— Non, j'étais descendue devant la porte. L'âne n'entre pas.

Saint Nicolas alors me conduisit dans d'immenses salles où les jouets étaient étiquetés par pays ; France, Belgique, Italie, Chine, Japon. Il y avait même des noms sauvages que je ne savais pas comment lire, et dans ces compartiments-là des jouets drôles faits avec des morceaux de bois et des perles, pour les petits sauvages.

Il y avait de tout : des chemins de fer, mais des vrais, avec des gares, des trains qui avançaient et reculaient en sifflant, des voyageurs qui montaient et descendaient. Oh ! s'il avait pu me donner celui-là pour Léon !

Plus loin c'étaient des poupées marchieuses, se promenant comme des pensionnats ; des jardins avec des arbres, des pelouses, des lacs et de grandes allées où les cavaliers paradaient en saluant les poupées ; puis des salons tout meublés, où des poupées entraient et sortaient pour se faire des visites et se saluaient comme de vraies « Madames ».

Il y avait encore quantité de choses, des moutons plus grands que moi, des chevaux à bascule en vraie peau, des cuirasses de soldats, des boîtes d'ouvrages, des services de table ; mais le plus beau était un grand jardin zoologique avec un grand éléphant sur lequel les petits enfants pouvaient monter, puis des arbres, un kiosque, des promeneurs, des enfants qui jouaient. . Si j'avais pu l'avoir !

— Et c'est bien vrai, tout cela ? demandai-je alors à Élise. Je puis le raconter à mes petits amis ?

— Oh !... Je l'ai rêvé ! Je l'ai rêvé !

— Eh bien, je le leur dirai, car enfin, même en rêve, ce doit être bien intéressant de pénétrer dans les magasins de saint Nicolas. »

Et voilà mon histoire.

P. MERLE



## Joli Papillon

— 0 —

*Les enfants :*

Joli papillon,  
A la couleur tendre,  
Qu'un filou mignon  
Est venu surprendre,  
Battant le sentier,  
Quel est ton métier ?

*Le papillon :*

Nature a donné l'aile  
Pour que par monts et vaux  
Passe l'insecte frère,  
A côté des oiseaux.

*Les enfants :*

Joli papillon,  
Frais comme les roses,  
Dans chaque sillon  
Lorsque tu te poses  
Ou sur l'églantier,  
Quel est ton métier ?

*Le papillon :*

Sur la corolle blonde,  
Dans les sillons ouverts,  
Je contemple le monde  
A ses travaux divers.

*Les enfants :*

Joli papillon,  
Papillon volage,  
Cette ambition  
Nous paraît fort sage,  
Mais sur le pommier  
Quel est ton métier ?

*Le papillon :*

Sur la fleur parfumée,  
Sur l'arbre et les épis,  
Je vais, comme fumée,  
A mon destin soumis.

*Les enfants :*

Joli papillon,  
Maraudeur fragile,  
Ta profession  
Nous semble facile :  
On peut envier  
Un si doux métier.

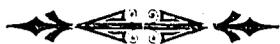
*Le papillon :*

Gentils enfants, sur terre  
Chacun a ses chagrins  
Et ses beautés pour plaire,  
Tout comme j'ai les miens.

*Les enfants :*

Joli papillon,  
Cela nous afflige ;  
Mais tu as raison  
Et tu nous obliges :  
Dans le monde entier,  
Chacun son métier.

E. H. GILLEWIJENS



## Coutumes de Noël

### En Angleterre

CHRISTMAS est la fête nationale par excellence de l'Angleterre ; longtemps à l'avance des montagnes de cartes s'échangent entre tous les points du Royaume-uni, ce sont les souhaits de Noël, souhaits ornés de devises et d'emblèmes que les parents, les amis s'adressent mutuellement.

Les cartes de Noël traversent les mers et s'en vont porter aux absents, à tous ceux que les hasards de la vie et de la fortune ont éparpillés sur la surface du globe, un cher souvenir de la mère-patrie.

C'est à Noël que s'échangent en Angleterre les visites, les cadeaux et les compliments, dont les Français font une si prodigieuse consommation le 1<sup>er</sup> janvier.

Aussi il est impossible de dire l'agitation extraordinaire qui règne alors dans tout le pays ; il n'est plus question d'affaires, ni d'industrie ; les écoles se ferment, tous les enfants rejoignent leurs familles pour y célébrer les *Holydays*, les banques et les comptoirs donnent congé à leurs employés.

A la campagne, dès la veille, on place au-dessus des portes des bouquets de houx verdoyants dont les baies ressemblent à des perles de corail.

La solennité est annoncée par des sérénades. Les musiciens ambulants vont sous les fenêtres des gentlemen dont ils

espèrent une gratification et jouent de leurs instruments avec une activité proportionnée au salaire qu'ils espèrent.

Dans beaucoup de comtés, les enfants de familles aisées se réunissent pour aller chanter les chœurs de Noël. Un de ces *Glees* les plus populaires et qui se chante sur un air vif et gai, a pour refrain ces paroles dont le son, après vingt ans, vibre encore joyeusement à nos oreilles :

*The merry merry time,*

*The merry merry time,*

*Bless the merry merry Christmas time.*  
(Béni soit l'heureux temps, l'heureux  
[ temps de Noël ).

Mais c'est le soir seulement que la fête de Noël se montre dans son entière splendeur. Il faut qu'une maison soit bien pauvre pour ne pas arborer son arbre de Noël et son triomphant plum-pudding. Les appartements ont été ornés de guirlandes de houx, il y a des feuillages partout, aux lustres, aux meubles, aux vieilles armures des ancêtres. Les enfants se pâment d'aise devant les arbres de Noël. Et de fait, rien n'est plus charmant que ces petits sapins qui dominent la table du souper et dont chaque branche porte une bougie allumée et un jouet aux vives couleurs.

\*  
\*  
\*

### Dans le Tillemarken

Dans le Tillemarken, en Norvège, pas d'arbres illuminés, point de riches cadeaux : la bonne mère va cacher dans un coin, à la grande joie des enfants, le plat où doivent tomber les présents, toujours très simples, du petit Jésus. Puis tous les enfants du village se réunissent devant les chaumières, dans la neige et quelqu'un lâche une volée de gélinites qu'on recueille ensuite une à une au moyen d'une grosse touffe de paille nouée autour d'une grande perche. Les pauvres bêtes frileuses, voyant l'immensité couverte de neige, ne voient d'autre refuge que cette botte de paille et courent s'y accrocher, picorant joyeusement les graines et se laissant prendre ensuite.

Cette coutume a pour but d'apprendre aux enfants à être humains et hospitaliers. « Donne, et Dieu donnera, » leur dit-on. Ce précepte, joint à un exemple palpable et à la hauteur de leur intelligence, est une excellente leçon pour eux. Tâchons d'en faire aussi notre profit. D. F.

## Kermesse villageoise

—o—

Chacun en place pour la danse !  
Que l'on se trémousse en cadence  
Et bannisse tous les pieds bots :  
Tournez, valsez, garçons et filles ;  
Faites résonner les charmillles  
Du bruit de vos légers sabots !

Solos de fifre ou clarinette,  
Bruits de tambour ou de musette,  
Duos de flûte et de hautbois,  
Faites-nous, parmi l'herbe molle,  
Danser comme une bande folle,  
Du haut de vos tonneaux de bois !

Et qu'on nous verse de la bière  
Dans les pots d'étain et de pierre  
Où jadis buvaient les aïeux ;  
Demain l'on verra sans relâche  
Courir tout le monde à sa tâche,  
Le cœur content, l'esprit joyeux !

E.-H. GILLEWYTENS



## Çà et là

—o—

### Un voyage en Perse et en Turquie d'Asie

Un voyage qui fera sensation dans notre pays, et qui certes le mérite, est sans contredit celui que vient d'accomplir le directeur du service des achats de l'un des plus importants établissements de Bruxelles : nous avons nommé les Magasins de la Bourse.

Nous appellerions volontiers cette excursion le record des tapis de luxe

En effet, parti de Bruxelles il y a environ six mois, dans le but unique de visiter successivement tous les grands centres de fabrication des tapis d'Orient, notre

compatriote abordait l'Asie-Mineure par la mer Noire ; il parcourut les villes célèbres du Caucase et de la Perse : Tiflis, Eriwan, Tabris, Téhéran, où il se rendit acquéreur de véritables montagnes de tapis. Par Kaschan et Schiraz, il revint ensuite en Turquie d'Asie, après avoir fait arrêt à Bagdad, cité fameuse dès l'antiquité par son marché de tapis.

Enfin, il traversa Uschak, pour arriver à Smyrne, la ville des merveilles, la reine de l'Orient.

De cet intéressant voyage, le directeur des Grands Magasins de la Bourse nous est revenu avec des richesses incalculables. Nous avons eu l'occasion de visiter cette exposition ; nous en avons été émerveillés : toutes les pièces apportées d'Asie sont d'un travail artistique incomparable, et pourtant le prix de ces merveilles est abordable pour tout le monde. Tous nos lecteurs iront voir l'exposition du Boulevard Anspach : ils en sortiront contents et satisfaits.



## VIEUX NOEL (1)

—o—

REFRAIN :

Laissez paître vos bêtes,  
Pastoureux, par monts et par vaux,  
Laissez paître vos bêtes,  
Et venez chanter Nau.

1

J'ai oui chanter le rossignol  
Qui chantait un chant si nouveau,  
Si haut, si beau, si résonneau,  
Qu'il me rompaît la tête,

(1) Il est inutile de faire remarquer que ces Noël's ne se chantaient pas dans les églises, mais bien dans les foyers, aux veillées. Ils valaient, certes, les chansons nauséabondes de nos jours.

Tant il prêchait et caquettait.  
J'ai donc pris ma houlette,  
Pour aller voir Nolet.

2

Je m'enquis au berger Nolet :  
As-tu ouï le rossignolet  
Tant joliet qui gringotait  
Là haut sur une épine ?  
Oui, dit-il, je l'ai ouï,  
J'en ai pris ma bussine  
Et m'en suis réjoui.

3

Nous dîmes tous une chanson,  
Les autres sont venus au son.  
Or sus, allons, prends Alison.  
Je prendrai Guillemette.  
Et Margot, prendra gros Guillot.  
Qui prendra Perronnelle ?  
Ce sera l'alebot.

4

Ne parlons plus, nous tardons trop;  
Allons-y tous, courons le trot.  
Tiens, toi, Margot, attends Guillot.  
J'ai rompu ma couriette,  
Il faut racontrer mon sabot.  
Oh ! tiens cette aiguillette,  
Elle te servira trop.

5

Comment, Guillot, ne viens-tu pas ?  
Mais oui, j'y vas tout le doux pas;  
Tu n'entends pas du tout mon cas :  
J'ai aux talons les mules,  
Par quoi je ne puis plus trotter.  
Prises elles n'ont par froidure,  
En allant étraquer.

6

Nous courûmes tous de telle roideur  
Pour voir notre doux Rédempteur,  
Et Créateur, et Formateur,  
Il avait, Dieu le sache,  
De drapeaux assez grand besoin,  
Il agissait dans sa crèche  
Sur un petit de foin.

7

Sa mère avecque lui était,  
Un vieillard qui les éclairait  
Pas à l'enfant ne ressemblait.

Il n'était pas son père,  
Je l'aperçus trop bien et beau,  
Ressemblait à sa mère ;  
Encore est-il plus beau.

8

Nous avions un fort gros paquet  
De vivres, pour faire un banquet,  
Mais le muguet de Jean Huguet  
Et une levrière  
Mirent le pot à découvert.  
Mais ce fut la bergère  
Qui laissa l'huis à découvert.

9

Pas ne laissâmes de gaudire,  
Je lui donnai une brebis,  
Au petit fils une mauvie (alouette)  
Lui donna Pétronnelle.  
Margot, si lui donna du lait  
Toute pleine une écuelle  
Couverte d'un volet.

10

Or prions tous le Roi des rois,  
Qu'il nous donne à tous bon Noël  
Et donne paix de nos méfaits.  
Ne veuille avoir mémoire  
De nos péchés, mais pardonner  
A ceux du Purgatoire  
Leurs péchés effacés.



## Un Nouveau Journal

—o—

LE MARCHÉ ALIMENTAIRE, nouveau journal culinaire, vient de paraître, qui est à juste titre à la portée de toutes les bourses. Son prix est de un fr. par an ; il paraît tous les mois. Cette publication est vraiment utile aux ménagères, car contrairement à nombre de publications analogues, le *marché alimentaire* ne s'occupe que de la cuisine nationale, de la bonne cuisine bourgeoise. Les recettes flamandes ou wallonnes sont toujours pratiques et économiques et expliquées avec amples détails. Illustré par le maître du genre, E. Drot, agrémenté de contes fantaisistes, conseils

utiles, articles de fonds traitant des principales questions ou produits d'alimentation, le journal est certain du succès. Bravo, MM. Wygaerts, il nous manquait un journal culinaire vraiment pratique.



## Race blanche et race noire

Voici quelques années, deux nègres, Mazoline et Louis Mathieu, députés des Antilles, siégeaient aux Chambres françaises. Un beau jour Mazoline donna son opinion sur les blancs en ces termes :

— Tous les noirs sont bons, tous les blancs sont « méchants » !

Il lui fut répondu par un immense éclat de rire.

Cette apostrophe et cette hilarité traduisaient un double état d'âme, l'appréciation mutuelle d'une race par une autre.

En effet, la plupart des blancs ayant vécu chez les noirs témoignent, par leurs rapports et par leurs actes, qu'ils considèrent les nègres, non comme des hommes, mais comme des animaux à peine supérieurs au singe.

Je voudrais exposer la genèse de cet injuste jugement, établir ensuite un équitable bilan des vertus et des vices du peuple noir, partir enfin de là pour voir si ce peuple est malheureux même dans son état présent, et s'il y a chance de le voir accepter un jour la civilisation des blancs.

Pour le premier point, l'inique appréciation du nègre par l'Européen, celle-ci provient tout d'abord de l'orgueil inné du blanc, qui se croit créé tout exprès pour être le maître du monde, et pèse à balances différentes les vices des deux races.

Qu'un Congolais, par exemple, dérobe une poignée de clous : on le tient aussitôt pour un être absolument pervers, une bête malfaisante, tandis qu'un Anamite à peau blanche, un banqueroutier sortant d'affaire avec plusieurs millions en poche, n'en restant pas moins des hommes, dont peut-être on admire l'adresse.

De plus, on généralise. De ce qu'un blanc soit un voleur manifeste, on ne

conclut nullement que tous ceux de sa race soient des bandits. Mais le blanc trompé par le noir ne manquera guère de s'écrier : « Canailles, tous ces nègres ! »

Commençons par les défauts. Quels sont-ils ? Je puis répondre avec le catéchisme : orgueil, avarice, luxure, envie, gourmandise, colère et paresse, les sept péchés capitaux. Ils sont communs ici, plus communs qu'en pays civilisé, sauf la gourmandise, car on voit bien plus d'ivrognes en Europe.

Toutefois, si ces vices sont ici plus répandus, on s'y livre avec moins de réflexion, avec une intention moins mauvaise. Pour être méchant et commettre un crime, l'homme civilisé doit aller à l'encontre de son éducation première, braver les lois humaines et mépriser la justice divine.

L'homme sauvage ne connaît pas ces barrières, il ignore les châtiments de Dieu, n'est point arrêté par des lois qui n'existent pas chez lui, doit redouter seulement la vengeance de ceux dont il aurait ravi les biens, et s'applaudit même s'il peut échapper à cette vengeance. Le mal est plus raisonné chez le blanc, donc plus coupable.

Passons aux qualités du nègre. En a-t-il ? Pourquoi pas ? Homme comme nous, Dieu l'a fait comme nous à son image ; il a de l'esprit, du cœur, des qualités corporelles.

De l'esprit d'abord. Il n'en manque pas et le prouve en en faisant moins parade que nous.

Il en a tout d'abord pour ses travaux matériels tout autant pour le moins que nos gens de la campagne en Europe. Il a de plus une grande aptitude pour acquérir d'autres connaissances, comme en pourraient témoigner ceux qui se sont occupés sérieusement d'instruire les enfants nègres.

Sérieusement : car voici ce qui n'arrive que trop souvent. Parce que les négroillons progressent moins en une leçon d'une heure que les enfants blancs en une classe d'un demi-jour ; parce que les dits négroillons ne comprennent qu'à moitié leur propre langue, parlée défec-tueusement par leur professeur : celui-ci s'impatiente, et déclare que ses élèves, stupides et paresseux, ne sont que des bêtes parlantes.

Eh bien, je voudrais à ce sujet engager un pari dont voici les conditions. Que l'on choisisse, dans une population de dix mille âmes, une centaine d'enfants européens dénués de toute instruction préliminaire ; que l'on fasse de même chez les nègres, et que les deux cents enfants soient mis à même école pour subir un examen comparatif après cinq ans. La victoire sera pour les noirs.

Ce jugement, je le base, non seulement sur des comptes rendus d'écoles pour noirs en Amérique et ailleurs, mais aussi sur mon expérience personnelle. Au temps jadis, je fus assis sur les bancs à côté de condisciples de ma race, et plus tard, comme missionnaire et professeur, j'ai tenu sous ma main des enfants nègres. Je suis donc à même de me former idée de la capacité respective du noir et du blanc. Or, pour moi, l'esprit du nègre est un champ riche de force productive, mais encore inculte, son possesseur n'étant pas initié aux connaissances des blancs. C'est pourquoi plusieurs, parmi ces derniers, qualifient le nègre de tête vide, d'esprit bouché, tout juste comme le font les citadins d'Europe à l'égard des bonnes gens de la campagne.

Or, je le demande, ami lecteur, de ce que la tête de quelqu'un ne soit pas farcie de mes pensées et des vôtres, de mes connaissances et de vos connaissances : s'ensuit-il que cette tête soit vide ? Un arbre qui ne porte pas de poires, mais seulement des pommes, est-il stérile ?

Veut-on juger en connaissance de cause de l'esprit du nègre : que l'on ait d'abord la patience d'étudier sa langue toute symbolique, vraie langue d'Homère ; qu'on l'écoute parler dans les assemblées, dans les palabres. Et le plus discret des blancs sera forcé d'admirer la finesse, la clarté des discours, l'enchaînement du raisonnement de ces orateurs que la superbe ignorance des blancs assimilait à des bêtes.

(A suivre)

P. GARMYN



# ROLLAND

ou

## les aventures d'un brave

(Suite)

### CHAPITRE XVI

#### Halte !

Au moment où s'ouvre devant moi cette page lugubre et brillante tout à la fois, faite des lambeaux de chair de nos frères d'armes et écrite avec leur sang, qui s'appelle, dans les fastes militaires africains, le **DÉSASTRE DE SIDI-BRAHIM**, il me vient à la mémoire l'épithète d'un soldat mort au champ d'honneur ; et, avant de secouer de glorieuses cendres, avant d'exhumer d'héroïques ossements, avant de remuer de chers souvenirs, je m'arrête ému, et je baisse respectueusement ma plume devant ces martyrs du patriotisme et de l'honneur qui, loin de ceux qui les aimaient, combattirent avec un pareil courage, et surent sous l'œil de Dieu, mourir pour la patrie. Salut, mes braves !

Ils étaient 430. C'était au mois de septembre 1845. Vous savez cette histoire. Le lieutenant-colonel de Montagnac, commandant supérieur du poste de Djemma-Ghazouat, cédant aux instances des tribus voisines, qui se prétendaient menacées par Abd-el-Kader, se porte résolument à leur secours avec 360 hommes du 8<sup>e</sup> bataillon, commandés par le chef de bataillon Froment Coste, et 70 hommes du 27<sup>e</sup> de hussards, sous les ordres de Courby de Cognord. C'était un piège : la colonne tombe dans une embuscade préparée avec soin ; elle est enveloppée par une masse énorme de cavalerie, qui se renouvelle sans cesse ; elle lutte avec sa bravoure habituelle jointe à l'énergie du désespoir ; mais que faire en rase campagne, un contre dix ? Mourir ?... C'est bien ainsi qu'ils l'entendirent, les braves compagnons. Après une lutte longue, obstinée, terrible, quatorze hommes seulement parvinrent à rejoindre le camp ; une centaine, blessés, sans munitions, à bout de force,

furent faits prisonniers : tout le reste gisait mutilé et sanglant sur le champ de bataille.

Les Arabes les dirigèrent en masse, sans pitié pour leurs souffrances et leurs blessures, vers les montagnes, les poussant à coups de bâton ; et chaque pas en avant vers ce nouveau Calvaire, était marqué par un cadavre. Ce qu'ils eurent à endurer, Dieu seul, qui compte les souffrances, le peut savoir.

Ils allèrent ainsi longtemps ; puis le désert s'ouvrit devant eux et referma ses portes. L'Arabe tenait sa proie : le mahométan pouvait impunément martyriser le chrétien... Adieu la France!...

Le sable du désert aurait bu le sang de ces nouveaux martyrs, les hyènes et les chacals auraient dévoré leurs chairs et leurs os, et personne n'aurait rien su, si deux ou trois hommes d'énergie n'étaient parvenus à se sauver. Notre brave et bon ami Rolland fut du nombre.

Laissons lui raconter toutes les péripéties de ce drame sanglant.

J.-B. DE LAVAL.



## BIOGRAPHIE

—o—

### Mgr Merry del Val

**Secrétaire d'Etat du  
Saint-Siège**

Mgr Merry del Val, qui remplit depuis l'élection de Pie X les fonctions de pro-secrétaire d'Etat, a reçu en même temps que le billet annonçant son élévation au cardinalat au prochain Consistoire, une lettre autographe du Souverain-Pontife, dans laquelle Sa Sainteté lui faisait part, en termes on ne peut plus flatteurs, de son intention de lui conférer la charge de secrétaire d'Etat.

Depuis le jour où Pie X, confirmant Mgr Merry del Val dans les fonctions de pro-secrétaire d'Etat qu'il avait exercées pendant le Conclave en sa qualité de secrétaire de la Congrégation consistoriale, avait donné à ce jeune prélat une preuve manifeste de son estime et de sa confiance particulière, le bruit

commença à se répandre qu'il ne serait pas impossible qu'après une période d'essai il l'élevât aux honneurs de la pourpre et lui confiât la succession du cardinal Rampolla.

Or, au fur et à mesure que le temps avançait, comme Mgr Merry del Val s'acquittait de ses hautes fonctions avec un tact et une habileté incontestables qui étaient bien de nature à satisfaire le Pontife, cette opinion ne fit que s'accroître de jour en jour dans les cercles politiques et ecclésiastiques.

Toutefois, des personnages autorisés faisaient observer qu'il n'était guère probable que le Pape prit son secrétaire d'Etat en dehors du Sacré-Collège et que son choix se portât sur un aussi jeune prélat qui, circonstance particulièrement notable, n'était pas Italien. Ce sont ces considérations seules qui, jusqu'au dernier moment, ont fait douter de la nomination de Mgr Merry del Val. Pie X, en passant par-dessus ces considérations qui n'ont d'autre valeur que celle qui dérive du traditionalisme peut-être un peu exagéré de la curie romaine, a donné une nouvelle preuve de cet esprit d'indépendance et d'initiative éclairée qui forme le fond de son caractère et dont la récente encyclique a si lumineusement révélé l'existence aux yeux de ceux qui ne connaissaient pas le patriarche de Venise.

Né à Londres le 10 octobre 1865, Mgr Raphaël Merry del Val a accompli depuis quelques jours seulement sa trentehuitième année. Son père, descendant d'une ancienne famille d'origine irlandaise, a servi pendant un demi-siècle dans la diplomatie espagnole, fournissant une carrière exceptionnellement brillante qu'il a achevée il y a trois ans à peine en prenant sa retraite comme ambassadeur près le Saint-Siège. C'est en Angleterre d'abord, puis plus tard en Belgique, que le futur prélat a fait les fortes études qui, lors de son entrée dans les ordres, devaient lui permettre d'acquérir promptement un degré supérieur de culture dans les sciences ecclésiastiques. Signalé de bonne heure à l'attention de Léon XIII, il ne tarda pas à être appelé à faire partie de l'entourage immédiat du Pontife qui, dès lors, lui voua une affection qui ne se démentit plus.

Pendant les nombreuses années que Mgr Merry del Val remplit les fonctions de camérier secret participant, il acquit à la Cour une situation toute particulière, car, tandis que ses belles manières, sa parfaite bonne grâce et sa simplicité le faisaient hautement apprécier des diplomates et de la société, sa vie exemplaire, sa rare piété et un zèle religieux qui se manifestait par l'exercice du ministère sacerdotal dans une paroisse de Rome, lui valaient l'estime et l'admiration de ses supérieurs ecclésiastiques.

\* \* \*

Lorsque, en 1897, un grave différend s'éleva entre le Saint-Siège et le gouvernement canadien au sujet de la fameuse question des écoles du Manitoba, Léon XIII résolut d'envoyer une mission spéciale à Québec pour tenter de la résoudre au mieux des intérêts de la religion. C'est Mgr Merry del Val qui fut choisi par le Pape pour traiter cette épineuse affaire avec le ministère libéral. Le jeune prélat sut faire preuve de tant de prudence et de tact en ces difficiles circonstances, que sir Wilfrid Laurier écrivit au Pontife pour le féliciter en le remerciant du choix de son envoyé.

Deux ans après, le président de l'Académie des nobles ecclésiastiques, l'École pontificale de diplomatie, étant mort, le Pape désigna son fidèle camérier pour lui succéder et dans le Consistoire du 19 avril 1900, le préconisa archevêque titulaire de Nicée. Un vaste champ d'action s'ouvrait devant Mgr Merry del Val, qui se mit résolument à l'œuvre pour donner à la célèbre institution qui, par le passé, a fourni tant d'illustres diplomates au Saint-Siège, une organisation conforme aux exigences intellectuelles de notre temps. Pendant les cinq années qu'a duré sa gestion, il a su relever le niveau des études et en même temps renforcer la discipline qui, par suite de la faiblesse de son prédécesseur, s'était quelque peu relâchée. Aujourd'hui, l'Académie des nobles ecclésiastiques est plus florissante qu'elle ne l'a jamais été.

Cependant, l'année dernière, à l'occasion du couronnement du roi d'Angleterre, Mgr Merry del Val fut envoyé à Londres à la tête de la mission extraordinaire du Saint-Siège. Edouard VII le combla de prévenances de toutes sortes,

et lorsque, il y a quelques mois, il vint à Rome, c'est à lui qu'il eut recours pour régler les détails de sa visite au Vatican. Le conclave et les événements relatés plus haut n'ont hâté que de peu l'élevation à la pourpre de Mgr Merry del Val qui, avant la mort de Léon XIII, était déjà tout indiqué pour être compris dans une prochaine promotion cardinalice.

Au physique, le nouveau secrétaire d'Etat est singulièrement avantagé par la nature. De stature plutôt élevée, la taille bien prise, portant avec aisance les habits prélatiques, il a un visage aux traits réguliers et fins qu'éclairent de grands yeux noirs dont le regard est extraordinairement expressif et doux. Ses manières sont affables quoique très réservées, sa conversation vive et spirituelle, et il est aussi apprécié dans les salons, qu'il aime peu à les fréquenter. C'est avant tout un homme d'étude et de ministère.

Détail particulier, Mgr Merry del Val parle également bien le français, l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand, avec, plutôt qu'un accent, une légère intonation britannique. Resté constamment étranger aux luttes politiques que la diplomatie européenne se livre autour du Vatican, le secrétaire d'Etat que s'est choisi Pie X présente toutes les garanties désirables au point de vue de l'indépendance et de l'impartialité.



## Chronique scientifique

— 0 —

### Les cornes de la lune et la prévision du temps

Avez-vous pris garde quelquefois aux cornes de la lune? En Amérique, en Espagne, en Italie, on observe constamment les cornes de la lune. La tradition populaire leur fait jouer un grand rôle dans les prévisions du temps. Il existe une lune sèche, celle qui annonce le beau temps; il y a une lune humide, celle qui produit le mauvais temps; il existe aussi une lune sur le dos, une lune sur la pointe, etc. Il y a quelques mois, nous lisions dans le Bulletin mensuel d'une association scientifique ces lignes caractéristiques: « Dans certaines con-

trées qui côtoient les bords de la mer, avant qu'une violente tempête ne sévise dans ces parages, la lune, lorsqu'elle est à son premier quartier, se présente aux yeux non point comme elle est d'ordinaire, les pointes en l'air, mais avec son croissant en bas, presque couché sur l'horizon, les pointes allant de droite à gauche. Ce fait est si connu des gens de mer qu'il a donné lieu en Italie et en Espagne à un proverbe qui peut se traduire ainsi : « Lune sur le dos, marins sur pieds ». Rarement on a observé cette position de l'astre de la nuit sans que deux jours après, trois au plus, il ne soit arrivé une bourrasque devenant quelquefois très importante et se transformant en tempête véritable.

Aux Etats-Unis, on croit, dans tous les ports, aux indications des cornes de la lune. Au moment où notre satellite commence à montrer son croissant, un peu après la nouvelle lune, il arrive que les cornes se trouvent sur une ligne presque parallèle à l'horizon, les cornes en haut. Alors les Américains disent : « La lune est sèche, signe de beau temps ; vous pouvez y pendre votre chapeau, » Si le croissant a ses cornes verticales, c'est la lune humide : « L'Indien peut pendre au clou sa poire à poudre. » Ce sont là des dictons que l'on entend répéter partout sur le littoral de l'Atlantique et du Pacifique. »

Un astronome, M. Bartlett, vient d'examiner le plus ou moins de fondement de cette opinion populaire dans un journal américain. Que vont dire les enthousiastes des cornes de la lune ? M. Bartlett conclut naturellement que la croyance aux pronostics des cornes est tout bonnement absurde.

En effet la direction de la lune et de ses cornes est gouvernée uniquement par la position de l'astre par rapport à la terre et au soleil. Elle est la même toujours au printemps et à l'équinoxe. La lune croissante apparaît vers l'équinoxe de mars sur son *dos* et vers l'équinoxe de septembre sur sa *pointe*. Le phénomène est normal et se reproduit mathématiquement. Donc quel rapport peut-il y avoir entre un phénomène fixe et un phénomène météorologique essentiellement variable ?

Il y a seulement coïncidence, parce qu'il arrive souvent qu'aux équinoxes le

temps est mauvais et que les tempêtes traversent nos latitudes.

La direction des cornes de la lune croissante dépend de la différence de déclinaison du soleil et de la lune. Si la lune a une plus grande déclinaison que le soleil (notre satellite peut avoir 28° de déclinaison et le soleil seulement 23°) si elle monte plus haut que lui au-dessus de l'horizon, au lever la lumière du soleil frappera l'astre en dessous et les cornes apparaîtront tournées vers le haut. Si on l'observe au moment de ses déclinaisons inférieures à celles du soleil, elle sera au sud du soleil ; la lumière la frappera de façon que les cornes sembleront presque dans la verticale et l'astre croissant apparaîtra comme s'appuyant sur l'une d'elles. D'une part, la lune sur le dos ; d'autre part, la lune sur un pied. En somme, la position des cornes résulte bien d'un phénomène astronomique constant, tel que l'on peut calculer la direction des cornes à toute époque de l'année. Il en est strictement de même pour les cornes de la vieille lune décroissante, vers les équinoxes ; seulement, les positions sont renversées.

Les cornes peuvent prendre tous les degrés d'inclinaison sur l'horizon dans le cours d'une année, depuis la position verticale jusqu'à l'horizontale presque complète, et même de la corne nord peut passer au-dessous de la corne sud, suivant la saison et la position de la lune dans son orbite.

Alors ? Alors les lunes sèches et humides appartiennent à la légende et ne présentent aucun rapport avec les mauvais temps. C'est tout de même dommage. C'était joli de pouvoir prédire le temps d'après la position des cornes de la lune. Tous les préjugés s'écroulent à notre époque.

## Carnet Musical

### I. Les Concerts

Avec l'hiver, voici venir la bonne saison des passionnés de la musique ; les grands concerts classiques nous promettent cette année des merveilles. A côté d'eux, les séances de musique de chambre étalent leurs programmes alléchants : nous avons donc de belles et bonnes soirées en perspective.

L'ouverture de la saison a d'ailleurs été une véritable révélation. Plusieurs fois déjà, nous avons eu l'occasion de redire, à cette même place, nos sentiments intimes sur le talent de l'éminent violoniste qu'est M. Jean TEN HAVE : le maître, tant applaudi à Bruxelles, nous est revenu cette fois encore digne de la réputation qu'il s'est acquise par son mécanisme impeccable, doublé d'un coup d'archet moelleux et impressionnant. Au programme figuraient les grands maîtres de l'art : Bach, Haendel, E. Ysaÿe, Rasse, Sinding, etc. Dire que des ovations enthousiastes ont salué le beau talent de M. ten Have serait superflu. L'auditoire entier était captivé par le jeu souple et savant de l'artiste, et S. A. R. Mme la comtesse de Flandre, qui honorait de sa présence cette magnifique audition, a donné, à maintes reprises, le signal des applaudissements. A l'issue du concert, S. A. R. s'est longuement entretenue avec M. ten Have, lui prodiguant les marques du plus vif intérêt.

La pièce de résistance de ce récital de violon a certes été la fameuse *Chaconne* de Bach, enlevée magistralement par le sympathique artiste. Qu'il nous permette de lui adresser nos humbles félicitations pour l'inoubliable soirée qu'il a valu au Tout-Bruxelles musical, et d'émettre en même temps le vœu de le revoir souvent encore au cours des saisons prochaines.

\* \*

La salle Erard a également rouvert ses portes, et ouvre la saison par une audition des élèves du maître VANDAM. Souvent, dans ces colonnes, le nom du sympathique professeur du Conservatoire est revenu sous notre plume, et chaque fois nous lui avons payé un juste tribut d'éloges.

Il nous est agréable de constater, une fois de plus, les brillants succès remportés par ses jeunes élèves : n'est-ce pas là la meilleure consécration de son talent et de sa science.

Mozart, Liszt, Chopin, Beethoven, tous les grands maîtres enfin, faisaient les frais du programme ; leur interprétation dénote un travail sérieux, une direction ferme et mesurée. Nous voudrions pouvoir citer tous les noms et décerner à chacun une part bien méritée d'éloges et de félicitations ; notre cadre

trop restreint ne nous le permet pas. Qu'on nous accorde néanmoins une exception en faveur de M<sup>lle</sup> NINAUVE, dont on a pu constater et applaudir les sérieuses études ; et aussi de M<sup>lle</sup> LEBRUN jeune et charmante virtuose dont les doigts sont pleins de promesse.

\* \*

Ainsi que l'a dit très excellemment un confrère, la première séance de la série annuelle du quatuor ZIMMER a prouvé la vogue croissante de la musique pure auprès du public de la capitale. L'élégante salle de l'Ecole Allemande pouvait à peine contenir le nombreux auditoire accouru pour applaudir nos sympathiques virtuoses.

Le quatuor en *sol* majeur (op. 77) de Haydn est trop connu pour en rappeler ici les grandes lignes ; de structure sévère, il exige une interprétation toute spéciale, qu'ont su d'ailleurs lui donner les quatre concertants. L'adagio surtout a été superbe de grâce et de précision.

Le quatuor Zimmer nous a ensuite donné une première audition d'un quatuor en *mi* majeur de Jaques-Dalcroze. Il nous est assez difficile de porter un jugement précis sur cette œuvre inédite ; l'allure générale du morceau nous a paru plus à la portée d'un orchestre symphonique que d'un simple quatuor à cordes. Nombre de passages produiraient un grand effet à l'orchestre, qui restent inaperçus dans une partition réduite à quatre archets. Telle qu'elle est néanmoins, l'œuvre a été magistralement enlevée, et chaleureusement applaudie.

De Schubert, le charmant quatuor en *ré* mineur a recueilli une ample moisson d'enthousiasme. Elles sont si belles, ces pages toutes de mélodie impressionnante ! Le quatuor Zimmer a mis tout cela en plein relief, avec un art consommé. Bravo, et à bientôt !

\* \*

## II. Communiqués

M. Martinus SIEVEDING donnera deux récitals de piano, à la Salle Gaveau (27, rue du Fossé-aux Loups), les 2 et 8 décembre, à 8 1/2 heures du soir.

\* \*

GRANDE HARMONIE. — CONCERTS NOUVEAUX sous la direction de M. Frans Carpil. — Les dimanches

6 décembre, 17 janvier, 6 mars et 24 avril, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, grands concerts consacrés entièrement aux œuvres de F. Mendelssohn Bartholdy.

Chacune de ces auditions comprendra l'une des œuvres capitales du maître : La Grande Symphonie-Cantate, La Nuit de Walpurgie, Loreley, Christus, Elie, et son chef-d'œuvre : La Conversion de saint Paul.

Chacune de ces compositions pour chœurs, soli et orchestre sera encadrée par un choix de concertos célèbres pour violon, piano, de romances sans paroles, de lieder et chansons à une, deux, trois et quatre voix, ainsi que des quintettes et des symphonies les plus remarquables.

Les solistes, des virtuoses remarquables, la forte homogénéité des chœurs, entraînés par nombre d'auditions très appréciées des œuvres de Mendelssohn, garantissent des interprétations irréprochables, fidèles traductrices des sentiments du maître.

Pour renseignements et abonnements, s'adresser chez MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour.

\*  
\*  
\*

On nous prie d'annoncer que M<sup>me</sup> Arctowska donnera à la salle Allemande 21, rue des Minimes, lundi 14 décembre 1903, à 8 1/2 heures du soir, un Lieder-Abend dans lequel elle fera entendre, entre autres, des mélodies de Richard Strauss, Tschaiikowsky, Dvorak, Cui et Sinding.

\*  
\*  
\*

On nous prie d'annoncer que M. Alphonse Scheler, ancien professeur de diction à l'Université de Genève, donnera à la salle Erard, rue Latérale, le lundi 7 décembre 1903, à 8 1/2 heures du soir, un Récital Littéraire : Poèmes, Poésies, Contes et Scènes comiques.

\*  
\*  
\*

### Concert de Bienfaisance.

Le Comité de la Croix Verte Française (Société de secours aux militaires coloniaux, fondée en 1888) donnera, au bénéfice de l'œuvre, le dimanche 13 décembre, à 8 heures du soir, un concert artistique, en la salle de la Société Royale de la Grand Harmonie.

Ce concert attirera foule d'amateurs de bonne musique, grâce aux généreux artistes de talent qui ont bien voulu prêter leur concours ; citons parmi les principaux : M<sup>me</sup> COFFÉ-TYCKAERT, 1<sup>er</sup> prix au Conservatoire Royal de Bruxelles ; M<sup>lle</sup> HENNEBERT, 1<sup>er</sup> prix aux Conservatoire de Gand ; M<sup>lle</sup> ABRASSART 1<sup>er</sup> prix aux Conservatoire de Bruxelles ; M. SAMUEL, violoncelliste, 1<sup>er</sup> prix au Conservatoire de Bruxelles, etc.

\*  
\*  
\*

La deuxième séance du quatuor ZIMMER aura lieu à la salle Allemande, le 21 décembre (et non le 18, ainsi que nous l'avions annoncé précédemment).

\*  
\*  
\*

Pour rappel, le 23 décembre, à la salle Erard, séance de piano par M<sup>lle</sup> GIRARD.

FR. DUFOUR



## Memento culinaire



### Dîner de Famille

Potage au sagou  
Foie de veau sauce piquante  
Alouettes rôties  
Gelée à Vanisette — Dessert

\*  
\*  
\*

ALOUETTES AU CHASSEUR. — Plumez-les, et flambez-les. Faites revenir dans une casserole quelques tranches de lard et quelques petites saucisses, y joindre vos alouettes. Salez et poivrez. Saupoudrez le tout d'un peu de farine et mouillez d'un verre de vin blanc. Il faut 25 minutes environ pour cuire les alouettes. Servez-les bien chaudes.

\* \*

**BOUCHÉES A LA REINE.** — Faites faire par le pâtissier les croûtes des bouchées à la reine. Prenez : filet de volaille cuit, un peu de jambon, langues, truffes et champignons ; coupez le tout en petits dés, faites chauffer dans une sauce suprême et garnissez-en vos bouchées.

\* \*

**KOUKOU.** — Hachez très fin une poignée d'épinards, une bonne poignée de fines herbes composée de persil, estragon, cerfeuil, queue d'oignon, poutrette, etc. Pressez le tout dans un linge pour extraire l'eau contenue dans les herbes. Mettez les fines herbes hachées dans une terrine ; délayez avec douze à quinze œufs, assaisonnez de sel et poivre. Graissez un moule de forme basse avec du beurre fondu ; versez l'appareil dedans et faites cuire au four, ou bien feu dessous et feu dessus ; après quinze minutes, le koukou doit être cuit ; renversez-le sur un plat et servez avec le beurre qui sera autour. TANTE LOUISE.

## Le coin des rieurs

Un groupe de dames se promènent au Parc, avec leurs bébés.

— Maman, demande Toto, est-ce que toutes les feuilles des arbres, c'est des feuilles vraies ?

— Mais oui, petit serin. Faut-il que tu sois sot, pour me faire une telle question, Toto, vexé :

— Tiens, tu mets bien des cheveux, toi !

\* \*

A l'arrivée d'une grande gare de Paris, un décrocteur à un provincial qui débarque :

— Cirer, M'sieu ? Quatre sous.

— Jamais de la vie.

— Deux sous ?

— Non !

— Pour rien, alors ?

— Allez-y, si ça vous amuse.

Le décrocteur cire et fignote le pied droit, puis, lâchant la brosse :

— Maintenant, pour cirer l'autre, c'est six sous.

\* \*

Lacordaire, étant en voyage, se trouva un jour assis, à table d'hôte, auprès d'un

commis-voyageur qui faisait l'esprit fort. Après avoir discuté longuement contre l'existence de Dieu, il s'adressa au célèbre dominicain :

— Monsieur, lui dit-il, c'est à vous de nous éclairer sur cette grave question... N'est-il pas absurde de croire ce que notre raison ne saurait comprendre ?

— Nullement, répond le P. Lacordaire, je suis d'un avis tout différent... Comprenez-vous comment il arrive que le feu fait fondre le beurre, tandis qu'il durcit les œufs : deux effets tout contraires sortant d'une même cause ?

— Non, répond l'athée, mais que concluez-vous de là ?

— C'est que, répond le religieux, cela ne vous empêche pas de croire aux omelettes.

\* \*

Le docteur Z... vient d'avoir une distraction bien originale.

Ses confrères assurent qu'elle n'est qu'un aveu.

En remplissant l'acte de décès d'un de ses infortunés clients, il a étourdiment signé son nom sur la rubrique imprimée : « Cause du décès ».

## RÉCRÉATION

### Charade

Un instrument bruyant compose mon premier ;  
Le nom d'un noble jeu compose mon dernier ;  
Personne n'est pressé d'entrer dans mon entier.

### Problèmes gais

1. — Pourquoi les soldats de Hambourg n'ont-ils pas d'uniforme ?
2. — Pourquoi faut-il éviter de se promener au soleil ?
3. — Comment attraper à la course un homme habillé de laine ?

### Réponses au dernier numéro

La réponse à l'Enigme est : *Feu*.

### Problèmes gais

1. — Quand il échoue (il est chou).
2. — Dans l'Ecosse (les cosses).
3. — On paie l'un, et l'autre *paît* lui-même.

## LIVRES ET REVUES

— 0 —

## I. — LES LIVRES

PAILLETES D'OR. Douzième série. Un vol. in-32 de 160 pages. Prix : 60 centimes. — Avignon, Aubanel frères.

L'éloge des PAILLETES D'OR n'est plus à faire. Fondée en 1868, cette intéressante publication a vu, d'année en année, croître son succès. Sous une forme à la fois attrayante et morale, elle constitue une véritable cueillette de petits conseils pour la sanctification et le bonheur de la vie. Parents et enfants, pauvres et riches, savants et ignorants y trouvent tour à tour une règle de conduite, une récréation, un aliment à la piété et un réconfortant pour les luttes de notre mortelle existence.

A vos amis, à ceux qui vous entourent, conseillez, chers lecteurs, cet humble opuscule : ils le liront avec intérêt, soyez-en sûrs, et ce cette attachante lecture tous recueilleront des fruits de bonheur et de salut.

° ° °

L'Ecrin de saint Joseph, par D. HASSELLE. — Un vol. in-16 de 32 pages. Prix : 60 centimes. — Bruxelles, Desclée, De Brouwer et Cie.

L'Ecrin de saint Joseph constitue le recueil de poésies françaises le plus complet qui ait été composé à la gloire de saint-Joseph. Tout en est réussi : l'édition se présente sous l'aspect le plus élégant, dans nombre d'établissements religieux d'instruction, on voudra faire l'acquisition d'un certain nombre d'exemplaires en vue des élèves des classes supérieures, l'« Ecrin de saint Joseph » pouvant en même temps nourrir leur piété et contribuer à leur formation littéraire.

## II. — LES REVUES

LE SOUVENIR. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Résurrection. — Mgr Merry del Val. — Clair de lune. — Octobre. — Sonnets rapides. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

PETIT MESSAGER DU S. SACREMENT. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Cantique de Noël. — La sainte Messe pour les défunts. — Faisons dire des messes. — Saint Hamon. — Variétés. Etc. — Bruxelles. Prix : 1 fr. 50 par an.

LA VÉRITÉ SUR LE CONGO. — *Mensuel*. — N° 4 : Le témoignage de Sir Harry Johnston et la réponse de M. Morel. — A propos de la domanialité des terres vacantes. — Une campagne antiesclavagiste au Congo belge. — L'excédent des exportations. — Revue de la presse. — N° 5 : Les deux notes. — Revue de la presse. Bruxelles. Prix : 25 centimes le numéro.

KEMPEN EN HAGELAND. — *Bi-hebdomadaire*. — Diest. Prix : 4 fr. par an.

MESSAGER DES AMES DU PURGATOIRE. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Institution de la commémoration des fideles défunts. — Nos morts. — Les oubliés. — Le général de Sonis et saint Joseph. Etc. — Bruxelles. Prix : 2 fr. par an.

LA FRANCE CHRÉTIENNE. — *Hebdomadaire*. — Paris. Prix : 8 fr. par an.

JOURNAL DES INVENTEURS. — *Mensuel*. — Septembre 1903 : Etude sur les horloges électriques. — Perfectionnement aux freins. — Système de transmission électrique sans fil de la parole, de la musique et d'autres signes. — Moteur à air chaud. Etc. — Bruxelles. Gratuit.

LA CORPORATION. — *Hebdomadaire*. — Paris. Prix : 10 fr. par an.

LE MONITEUR HORTICOLE BELGE. — *Bi-mensuel*. — N° 21 : Conseils pratiques sur la culture de l'oeillet remontant. — Hivernage des légumes. — Travaux de la quinzaine. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

LE COURRIER DU LIMBOURG. — *Hebdomadaire*. — Tongres. — Prix : 5 fr. par an.

MODERNE KUNST. — *Bi-mensuel*. — N° 5 : E. Cucuel : Automäd. — G. Coquiott : Richard Wagner in Paris. — Schlegel : Ihr Liebling. — J. Ch. Dollman : Oben angekommen. — J. Norden : Stephan Sinding. Etc. — N° 6 : A. Linnig : Moderne belgische Künstlerinnen. — A. L. : Der Liebesquell. — A. Vogel : Im Herbststurm. — H. Vollmar : Cadinen. Etc. — Berlin. Prix : 36 fr. par an.

LE MARCHÉ ALIMENTAIRE. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Fruits de serre et fruits de plein air. — Carbonades flamandes. — Râble de lièvre. — Croquettes suisses. Etc. — Bruxelles. Prix : 1 fr. par an.

LA ROSA DEL PERU. — *Mensuel*. — Octobre 1903 : El rosario en la humanidad. — Juicio critico. — Ojeado retrospectiva. — Cuestiones liturgicas. — Cronica. — Arequipa. Prix : 13 fr. 50 par an.

LA REVUE DES POÈTES. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Chronique : F.-E. Adam. — Poésies. — La vie poétique. — Bibliographie. — Paris. Prix : 6 fr. par an.

DE BODE DER GELOOVIGE ZIELEN. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Langs de graven. — Gedachten op Allerheiligen. — Eene aalmoes. Etc. — Bruxelles. Prix : 2 fr. par an.

KNEIPP - JOURNAL. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Les maladies fonctionnelles. — Traitement de la neurasthénie. — La question du corset. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

LA PHOTO-REVUE BELGE. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Les pellicules au charbon. — L'oxylythe. — Antihalo Bayer. — Concours Kodak. Etc. — Namur. Prix : 1 fr. par an.

TOURING-CLUB. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Autour de Mondorf les-Bains. — A propos de sites. — La Campine anversoise. — A travers la Corse. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

LE PHILANTHROPE. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Le ministère de la bienfaisance. — La Belgique bienfaisante. — Conseils aux jeunes mères. Etc. — Bruxelles. Prix : 2 fr. par an.

LE JOURNAL MUSICAL. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Dans les Bois (Weyts). — Comme chantait Colinette (Sauvage). — Dans favorite (Van der Meulen). — Bruxelles. Prix : 2 fr. 50 par an.

LA BELGA SONORIO. — *Mensuel*. — Novembre 1903 : Un ouvrage digne d'intérêt. — Chronique belge. Etc. — Bruxelles. Prix : 2 fr. 50 par an.

LECTOR.

# TABLE DES MATIÈRES

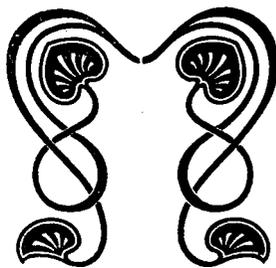
## du second volume

A. P. B. — L'insurrection macédonienne . . . . .	100
AUBRY (R.). — M. Rostand . . . . .	59
BASSET (S.). — Les Chartreux . . . . .	33
Biographies : le cardinal Parocchi . . . . .	13
le Père Audibert . . . . .	56
lord Salisbury . . . . .	106
Jules Simon . . . . .	124
Mgr Merry del Val . . . . .	136
BLOUNT. — La question féministe . . . . .	50
Pio Centra . . . . .	69
Je veux du bonheur . . . . .	120
BOYER D'AGEN. — Un portrait de Léon XIII . . . . .	8
BUET (Ch.) — Léon XIII intime . . . . .	3
C. B. — Le jubilé pontifical : 1810-1903 . . . . .	2
La tiare d'or . . . . .	12
Science et foi . . . . .	20
À travers la Macédoine . . . . .	36,116
Vers le Pôle . . . . .	39
Le congrès archéologique de Dinant . . . . .	60
L'élection de Pie X . . . . .	84
Deux académiciens . . . . .	89
L'horloge de la maison . . . . .	97
L'expédition antarctique allemande . . . . .	118
Chronique scientifique . . . . .	45,61,90,109,137
Coin (le) des rieurs . . . . .	23,47,64,94,111,127,141
D. F. — La journée du Saint-Père . . . . .	5
A l'Union de la Presse périodique . . . . .	22
L'électrique Bruxelles-Auvers . . . . .	24
L'Exposition universelle de 1907 . . . . .	42,72
Coutumes de Noël . . . . .	131
DE LAVAL (J.-B.). — Rolland . . . . .	21,44,58,103,122,135
DUFOUR (Fr.). — Carnet musical . . . . .	14,30,47,92,111,126,138
L'espéranto . . . . .	55
Sa Sainteté Léon XIII . . . . .	65
Nos Expositions . . . . .	93
La vérité sur le Congo . . . . .	107
La question du Congo . . . . .	121
ETHAMPES (G. D'). — Le pardon des injures . . . . .	53
EVRAUD (J.). — Une exposition de dinanderies . . . . .	78
FORNARI. — La journée de Pie X . . . . .	115
GARMYN (P.). — Race blanche et race noire . . . . .	134
GIBBONS (Mgr). — Léon XIII . . . . .	11
GILLES. — Bouli-Bambou . . . . .	102
HUGO (V.). — L'enseignement religieux . . . . .	17

LECTOR. — Livres et revues . . . . .	Couverture
LEFRANC (St.). — La Vierge du gué . . . . .	18
MERLE (P.) — Les magasins de saint Nicolas . . . . .	129
PASSIM. — Sa sainteté Pie X . . . . .	82
Les villes mortes de la Haute Egypte . . . . .	105
Petite mosaïque littéraire . . . . .	21,56,91,118
PIERRE L'ERMITE. — L'Etat-Tout . . . . .	51
Chameaux... va ! . . . . .	98
RAPHAËLLE. -- Pizzicati . . . . .	49
Lointaine souvenance . . . . .	70
Premières punitious . . . . .	87
Enterrement de poupée . . . . .	113
Récréation . . . . .	23,48,63,80,95,112,127,141
TANTE LOUISE. — Memento culinaire . . . . .	23,48,64,94,112,126,140
T'SERCLAES (Mgr). — Léon XIII et la Belgique . . . . .	66

## P O É S I E S

ANONYME. — Vieux Noël . . . . .	132
DESCHAMPS (A.). — A Léon XIII . . . . .	13
GILLEWYSENS (É.-H.). — La bonne chanson . . . . .	18
Dancez la ronde . . . . .	18
La cloche . . . . .	36
L'étoile . . . . .	39
Nuit rustique . . . . .	51
Chanson de printemps . . . . .	53
Le joueur d'orgue . . . . .	89
Les bûcherons . . . . .	90
La forge . . . . .	115
A grand'maman . . . . .	116
Joli papillon . . . . .	130
Kermesse villageoise . . . . .	132
VEUILLOT (L.). — Le pilote de l'Eglise . . . . .	13



## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.